mai 1971 **FICTION** *n° 209*

NOUVELLES

RUBRIQUES

Couverture de Druillet

Au prochain sommaire de " Fiction " :

FRANK HERBERT
Symbiose

THEODORE STURGEON
L'œuf d'or

ARTHUR C. CLARKE
Leçon d'histoire

JEAN-PIERRE ANDREVON
La peau d'un chien et les yeux d'une femme


LES FURIES et PAVANE

BON DE COMMANDE " F "

à adresser aux Editions OPTA — 24, rue de Mogador — Paris 9e

Cocher d'une croix le carré correspondant au volume désiré

			FF	FB	FS
☐	12	LES ROIS DES ETOILES RETOUR AUX ETOILES par Edmond Hamilton	32	286	25
☐	13	LES AMANTS ETRANGERS L'UNIVERS A L'ENVERS par Philip José Farmer	32	286	25
☐	14	A LA POURSUITE DES SLANS LA FAUNE DE L'ESPACE par A.E. van Vogt	32	286	25
☐	HS2	DRACULA par Bram Stoker	42	375	32,60
☐	17	CRISTAL QUI SONGE LES PLUS QU'HUMAINS par Theodore Sturgeon	37	330	28,70
☐	18	RETOUR A L'AGE DE PIERRE TERRE D'EPOUVANTE par Edgar Rice Burroughs	33	295	25,50
☐	HS3	LA POUPEE SANGLANTE LA MACHINE A ASSASSINER par Gaston Leroux	37	330	28,70
☐	19	AU-DELA DU NEANT DESTINATION UNIVERS par A.E. van Vogt	34	304	26,40
☐	20	LES ENFANTS D'ICARE LA CITE ET LES ASTRES par Arthur C. Clarke	34	304	26,40
☐	HS4	ELRIC LE NECROMANCIEN par Michael Moorcock	41	366	31,80
☐	21	LE LIVRE DE MARS par Leigh Brackett	38	340	29,50
☐	22	AGENT DE L'EMPIRE TERRIEN par Poul Anderson	38	340	29,50
☐	23	LES CAVERNES D'ACIER FACE AUX FEUX DU SOLEIL par Isaac Asimov	38	340	29,50
☐	24	DOCTEUR BLOODMONEY LE MAITRE DU HAUT CHATEAU par Philip K. Dick	37	330	28,70
☐	25	CEUX DE NULLE PART LES ROBINSONS DU COSMOS par Francis Carsac	38	340	29,50
☐	HS5	LE CYCLE DES EPEES par Fritz Leiber	44	394	34,30
☐	26	L'HOMME DANS LE LABYRINTHE LES MASQUES DU TEMPS par Robert Silverberg	37	330	28,70
☐	27	GENOCIDES CAMP DE CONCENTRATION par Thomas M. Disch	38	340	29,50
☐	28	ROUTE DE LA GLOIRE par Robert Heinlein	36	321	27,90
☐	29	REVOLTE SUR LA LUNE par Robert Heinlein	39	348	30
☐	30	LES FURIES PAVANE par Keith Roberts	41	366	31,80

Franco de port. Supplément de 1 F 50 pour envoi recommandé.

NOM .... PRENOM ....

ADRESSE ....

Mon règlement ci-joint est effectué par :
— chèque bancaire — mandat-poste — mandat-lettre
— virement-postal — C.C.P. Editions OPTA 31.529.23 La Source

(Rayer les mentions inutiles)
Pour la Belgique : M.Duchâteau - 196, Av. de Messidor - BRUXELLES 18 - C.C.P. 3500.41
Pour la Suisse : M. Vuilleumier - 56, Bd de St-Georges - GENEVE - C.C.P. 12.6112

Textes déjà parus des auteurs de ce numéro

POUL ANDERSON	3	L'émissaire
	10	Ces Terriens si terre à terre
	17	Les parias
	28	La Patrouille du Temps
	32	L'autre univers
	33	Les jeux sont faits
	39	Le voyage prématuré
	40	Superstition
	49	Loup y es-tu ?
	50	Gangsters légaux
	51	Le bout de la route
	52	Un travail de Romain !
	56	Souvenir lointain
	58	Les arriérés
	59	Cycle génétique
	65	Sus à la salamandre !
	66	Les fauteurs de paix
	67	Les prospecteurs
	71	Triste victoire
	74	Le Grand Roi
	77	L'état d'urgence
	78	Et s'il n'en reste qu'un...
	81	Les prisonniers
	82	Echec aux Mongols
	92	Le Peuple du Ciel
	93	Bienvenue
	97	Autant en apporte le temps
	99	Les joyaux de la couronne martienne
	100	Tranche de nuit
	108	Le Peuple de la Mer
	114	Pour la gloire
	119	Que succombe l'incube !
	127	Pas de trêve avec les rois !
	144	Corsaire de l'espace
	146	Arsenal
	148	Amirauté
	S. 13	Dans le corps d'un fauve
	186	Long cours
	S. 15	Supernova
	195	Une corde pour se pendre
	S. 16	Jupiter et les centaures
	206 / 207	Les conquérants de l'enfer
JOHN BRUNNER	117	Rêve par procuration
	168	Les Vitanuls
	S. 14	Le chasseur et la proie
	S. 15	Dans l'eau de la mare
THOMAS OWEN	12	Le péril
	24	15-12-38
	65	Et la vie s'arrêta
	68	La présence désolée
	75	Le manteau bleu
	85	La princesse vous demande
	87	L'épervier
	100	Père et fille
	126	Au cimetière de Bernkastel
	139	La dame de Saint-Pétersbourg
	141	Un beau petit garçon
	147	Le chasseur
	150	Le grand amour de Madame Grimmer
	161	La truie
	175	La femme forcée

FICTION

Directeur : Daniel DOMANGE
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX

Rédaction et administration :
Editions OPTA, 96 rue de la Victoire, Paris-9e (744 87-49).

Vente et abonnements :
24 rue de Mogador, Paris-9e (874 40-56).

La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous,

EDITION FRANÇAISE
DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »
Publié avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U.S.A.)

Le no : France 4 F ; Suisse 4 FS ; Algérie 4 DA ; Belgique 48 FB.

TARIF DES ABONNEMENTS

	Pays destinataire		6 mois	1 an
FRANCE	Ordinaire	F.	21,80	43,20
	Recommandé	F.	30,80	61,20
Pays Etrangers				
	Ordinaire	F.	23,60	46,80
	Recommandé	F.	41,60	82,80
BELGIQUE	Ordinaire	F.B.	210	418
	Recommandé..........	F.B.	372	740
SUISSE	Ordinaire..............	F.S.	18,30	36,30
	Recommandé..........	F.S.	32,25	64,20

Nous avons un correspondant qui vous facilitera les opérations de règlement dans les pays étrangers suivants :

BELGIQUE : M. DUCHATEAU, 196 av. de Messidor, BRUXELLES 18 - C.C.P. 3.500.41.

SUISSE : M. VUILLEUMIER, 56 bd de Saint-Georges, GENEVE - C.C.P. 12.6112.

Adressez vos règlements aux Editions OPTA
24 rue de Mogador, PARIS-9e (C.C.P. 31.529.23 La Source)

POUL

ANDERSON

Destins en chaîne

Cette nouvelle de Poul Anderson est extraite d'un recueil récemment paru aux Etats-Unis sous le titre Five fates *(Cinq destins). La particularité de ce recueil, unique en son genre dans les annales de la science - fiction, est de comporter cinq récits dus à des auteurs différents mais tous bâtis à partir d'un prologue commun. Ce prologue, véritable thème imposé, a été rédigé par l'un des cinq : Keith Laumer. Il nous montre un homme, dans une société future non précisée, venir se faire donner la mort dans un Centre d'Euthanasie. Sur ce point de départ, porte ouverte à tous les développements possibles, l'imagination des auteurs devait faire le reste, et chacun d'eux devait raconter ce qu'il advient du personnage* après *le moment où il reçoit la mort. Les cinq écrivains qui ont relevé ce défi particulièrement stimulant sont, outre Poul Anderson : Harlan Ellison, Frank Herbert, Gordon R. Dickson et Keith Laumer. Ce mois-ci et le mois prochain, nous présenterons au public français trois de ces cinq récits. En effet, après celui de Poul Anderson qui paraît dans ce numéro de* Fiction, *on pourra lire dans le numéro de juin de* Galaxie *celui d'Harlan Ellison :* La région intermédiaire, *un texte véritablement exceptionnel à tous les points de vue, y compris sur le plan de la mise en page et de la typographie. Enfin,* Fiction *de juin, dans un mois, clôturera ce tryptique en publiant le récit de Frank Herbert (l'auteur de* Dune*), intitulé* Symbiose. *Le mieux que l'on puisse dire de ces trois œuvres est que chaque auteur s'y montre au meilleur de sa forme et a tenu brillamment le pari qu'il avait accepté.*

P. H.

PROLOGUE

« La main gauche, » dit l'homme maigre d'une voix sans timbre. « Relevez votre manche. » Douglas Bailey obéit. L'homme maigre lui appliqua quelque chose de froid sur le poignet et tendit le menton vers la porte la plus proche. « Entrez par là, » reprit-il. « La première stalle à droite. »

— « Une minute ! » s'exclama Bailey. « Je voudrais... »

— « Dépêchez-vous, mon vieux. Le produit agit vite. »

Le cœur de Bailey se glaça. « Vous voulez dire... que vous avez déjà... que c'est tout ? »

— « C'est pour cela que vous êtes venu, non ? Stalle numéro un, l'ami. Pressons ! »

— « Mais... Il n'y a que deux minutes que je suis là... »

— « Et alors ? Qu'attendiez-vous ? Qu'on fasse jouer les grandes orgues ? » L'homme maigre jeta un coup d'œil à la pendule murale. « Mon service va finir. Vous comprenez ? »

— « Je pensais que j'aurais au moins le temps de... »

— « Allez ! Du cran, mon vieux ! Un peu de bonne volonté, que diable ! Vous n'allez quand même pas m'obliger à vous traîner ? » L'homme maigre ouvrit la porte et fit entrer Bailey. Une odeur de produits chimiques et de chair sans vie assaillit ses narines. Son guide lui désigna une couche matelassée à l'intérieur d'une étroite alcôve que protégeaient des rideaux.

« Allongez-vous sur le dos, les bras et les jambes étendus. »

Bailey se coucha dans cette position et l'homme maigre entreprit de lui attacher les chevilles à l'aide de courroies.

« Détendez-vous. C'est juste pour le cas où on prendrait un peu de retard. Au bout de deux heures, les clients deviennent tout raides et... enfin, ces compartiments ont juste la bonne taille. »

Une onde de douceur, de chaleur submergea Bailey.

« Dites, vous n'avez rien mangé depuis douze heures, j'espère ? » Le visage de l'homme maigre était un halo de brume rose.

Bailey s'entendit répondre : « Je... rrron... »

— « Parfait. Dors bien, *paisan*... » La voix de l'homme maigre grondait comme le tonnerre. Elle s'assourdit. La dernière pensée de Bailey quand les ténèbres infinies l'engloutirent fut pour les mots gravés dans le granit au-dessus du portail du Centre d'Euthanasie :

« *...faites venir à moi ceux qui sont las, ceux qui sont pauvres,*

ceux qui sont sans espoir, ceux qui soupirent après la liberté. Pour eux, je brandirai le luminaire devant la porte de bronze... »

ALORS, le poisson gela son hémoglobine et il mourut.

La mort était une tornade. C'était comme s'il était pris dans un tourbillon, soulevé, renversé, soulevé encore, et cela rugissait, sifflait. Le vacarme d'un galop monstrueux. Il ne savait pas si le vent qui le desséchait était glacé ou brûlant. Et il ne s'en souciait pas car les éclairs aveuglaient ses yeux et le tonnerre faisait grincer ses dents.

Ses yeux ? Fugitif instant de stupéfaction. Ses dents ? Mais je suis mort. La demande qu'il m'a fallu remplir en trois exemplaires sera frappée du timbre CLASSÉE. Et un employé fatigué nous mettra sur un chariot, ma boîte et moi, et en avant pour le crématoire. Adieu ! Alors, je serai transfiguré. Je ne serai plus Douglas Bailey mais un chiffre.

Il s'efforça de se raccrocher à la réalité, à n'importe quelle réalité, mais ne trouva que le chaos. Il était aspiré par la spirale sans fin du vertige. Quelque part et partout, Dieu comptait : « Zéro, un, dix, onze, cent, cent un, cent dix, cent onze, mille, mille un, mille dix, » d'une petite voix sèche. Bailey avait l'impression que son estomac inexistant était devenu une pieuvre dont les tentacules étaient des viscères. Elle le dévorerait et se dévorerait ainsi elle-même, mais c'était tout à fait normal parce que l'univers intérieur de Douglas Bailey était topologiquement identique à Douglas Bailey à l'intérieur de l'univers, de sorte que, peut-être, quand l'univers s'avalerait lui-même, Bailey serait délivré de sa folie.

Ce doit être l'amputation sensorielle, songea-t-il dans le maelstrom qui l'emportait. Etant mort, je n'ai pas de corps, donc pas de sens, donc ce sont des hallucinations, donc je dois déjà avoir été réduit en cendres. Comme je n'ai aucun moyen de mesurer l'écoulement du temps, à supposer que le temps ait un sens après la mort, il y a peut-être des siècles que je suis devenu un chiffre. Pauvre petit chiffre, jouet de la tempête et du décompte. Je n'aurais pas dû être tellement pressé de mourir.

Pourquoi étais-je si pressé ?

Je ne me rappelle pas. Je n'arrive pas à me rappeler. Il y avait l'édifice, oui, et un parc dessiné avec goût. Je suis entré. Suis-je entré ? Oui, je crois que je suis entré pour demander...

Oh ! un conseil. Peut-être pour trouver quelqu'un qui me dirait que je n'étais pas encore si détérioré que ça, que je ferais mieux de rentrer à la maison et de réfléchir. Mais ma transformation avait déjà commencé. A l'instant où j'ai franchi ce seuil, j'ai cessé d'être un homme pour ne plus être qu'une catégorie que l'on se renvoie de bureau en bureau, courtoisement, aimablement, mais si vite qu'on n'a pas le temps de réfléchir, et de corridor en corridor j'ai inexorablement été conduit jusqu'à cette salle.

Que s'est-il passé avant ma dernière heure ? Je ne sais pas.

Dieu comptait : « Cent mille dix, cent mille onze, un million. »

Je ne sais pas ! hurla le chiffre. Je ne me rappelle pas !

« Un million mille un, un million mille dix. »

Pourquoi m'ont-ils fait cela ? crièrent les fragments. Pourquoi m'ont-ils laissé ? Ils savaient que j'étais trop malade pour penser.

« Cent millions mille onze. »

Plus que cela. Nous sommes trop. Mais donner la liberté de choisir la mort, ce n'était pas la liberté. C'était de l'assassinat.

« Cent millions cent mille. »

Tais-toi, Toi ! Où étaits-Tu quand ils m'ont assassiné ? Pourquoi les as-Tu laissé faire ? Ils n'étaient pas plus sains d'esprit que les pitoyables foules de psychotiques, de névrosés, de psychonévrosés qu'il invitaient à mourir. On ne se conduit pas comme ça. Ils auraient pu nous soigner — ou essayer en tout cas ; ils n'auraient pas dû...

Clic, dit Dieu. Et ce fut le silence. Les ténèbres s'appesantirent sur la face de l'abîme.

...pas dû nous donner ce « choix » qui sauvegarde leur suffisance. Ils auraient dû assumer leurs responsabilités envers nous, s'occuper de nous, nous obliger à bien nous porter.

Paix à Douglas Bailey. Et voici Douglas Bailey.

DEUXIEME DESTIN

Ils le surprirent alors qu'il s'adonnait à son vice solitaire dans son appartement de célibataire. La porte s'ouvrit soudain et deux hommes taillés en armoires à glace entrèrent. « Restez où vous êtes, » dit l'un d'une voix de basse qui faisait penser à

une bétonnière. « Les mains en l'air. Reculez. C'est une descente de police. »

Ce qui était aussi évident qu'un coup de pied dans le ventre. Bailey chancela, faillit tomber. Il luttait pour retrouver son souffle. Le soleil et les bruits de la circulation qui entraient par une fenêtre ouverte, la forme familière des chaises, des tables, des tentures, l'odeur roborative de la térébenthine étaient soudain irréelles. En revanche, il avait conscience du battement de son pouls, de la sueur qui rendait sa peau moite, de ses genoux comme du coton.

— « Parfait, » dit le second policier au gardien d'immeuble qui se faisait tout petit dans le hall. « Disparaissez, vous ! »

— « Oui, monsieur. Tout de suite... »

— « Mais ne bougez pas de chez vous. Quelqu'un viendra vous voir plus tard. »

— « Bien sûr, » balbutia le gardien. « Je ferai tout pour vous aider. » Et il s'en fut à toutes jambes.

En dépit de la nausée qui lui montait à la gorge, Bailey pensa : « C'est sûrement lui qui leur a fourni un passe. » Ainsi, toutes les précautions qu'il avait prises n'avaient servi à rien.

Le premier policier se planta devant le chevalet. « Bien, bien, bien. Qu'est-ce que tu penses de ça, Joe ? »

— « On dirait que l'affaire est claire, pour sûr. »

Quand on nageait en pleine terreur, il était difficile de faire la différence entre les deux hommes. L'un et l'autre portaient un costume civil anonyme et correct, avaient des cheveux coupés en brosse, par un poil sur les joues, et ils étaient d'une taille démesurée. Ils contemplaient son œuvre avec le même dégoût vaguement écœuré, comme s'il s'agissait des morceaux de la victime d'un meurtrier à la hache.

— « Mais ce n'est qu'un passe-temps ! » s'exclama Bailey d'une voix enrouée. « Je... je... je n'en ai jamais... jamais fait un secret. Tout le monde sait que je peins. Voyons ! Le président recommande aux gens d'avoir des passe-temps... »

— « Ce genre de tableaux ? » grommela Jo avec mépris.

Et son compagnon ajouta : « Les machins comme ça, vous ne les montrez pas, pas vrai ? »

Non, répondit intérieurement Bailey. *Je faisais attention.*

Primo : les toiles conventionnelles qu'il brossait, les paysages, les portraits qu'il faisait et défaisait comme Pénélope sa tapisserie.

C'était fastidieux, mais c'était destiné à empêcher que son matériel de peinture provoque la curiosité.

Secundo : sa porte était toujours verrouillée quand il peignait sérieusement. Et un placard truqué était ouvert, prêt à dissimuler la toile en cours. Il y avait toujours une œuvre inachevée pour la remplacer. Cela n'aurait demandé que quinze secondes — tous les gestes nécessaires, il les avait répétés — si quelqu'un avait frappé à la porte. Comme l'appartement était au troisième et qu'il y avait un entrepôt en face, il n'avait pas besoin de tirer les stores, ce qui aurait pu éveiller des soupçons.

Tertio : le quartier n'était pas très pratique pour son travail, mais il était situé au cœur du district de Haight-Ashbury. Avant la loi sur la santé mentale, c'était le repaire traditionnel des excentriques. En conséquence, il avait été si bien nettoyé — tous les immeubles rasés et reconstruits sur des bases hygiéniques, puis reconvertis à des fins honnêtes — que c'était devenu le quariier le plus respectable de San Francisco. On surveillait les quais et Nob Hill. Mais pas la bourgeoisie de Haight-Ashbury. Voyons ! C'était le district qui avait le coefficient moyen de stabilité le plus élevé de la ville.

Quarto : sa vie qui n'était qu'un masque.

Au bout du compte, qu'est-ce qui l'avait trahi ? Lui-même ? Etait-ce parce qu'il riait trop ou trop peu ? Qu'il n'avait pas assez d'ambition, qu'il faisait preuve de négligence à l'intérieur des organisations sociales, qu'il manquait de chasteté ou qu'il était trop chaste ? Etait-ce quelque chose de ce genre qui avait incité quelqu'un à signaler Douglas Bailey comme un psychotique possible ? Peut-être. Peut-être, peut-être. Mais comment un homme mentalement équilibré est-il censé se comporter ?

— « Montrez voir un peu vos papiers, » dit Joe.

— « Mais... mais ce n'est qu'une peinture... dans la manière de Van Gogh... »

— « A votre avis, quelle est l'oreille qu'il faut couper ? » demanda Joe. La question était surprenante. Mais peut-être pas tellement. On disait que la brigade municipale de la santé mentale possédait une collection d'œuvres interdites, pathologiques, pornographiques et autres, qui pouvait supporter avec honneur d'être comparée aux archives du F.B.I.

L'autre policier continuait de regarder le champ de renoncules aux bleus et aux jaunes violents que Bailey avait peint. « Les fleurs ne deviennent pas aussi grosses que ça, » dit-il. « Et ça manque

de perspective. » Il hocha la tête et fit claquer sa langue. « Mon vieux, vous êtes malade. »

— « C'est à la Clinique de décider, » fit Joe. « Mais faites-les un peu voir, ces papiers. »

Bailey sortit son portefeuille d'un geste machinal et Joe passa les documents en revue — permis de conduire, permis de travail, livret militaire, carnet de vaccination, permis de consommation de boissons alcoolisées, carte de sécurité sociale, carte de bibliothèque... « Eh ! Qu'est-ce que c'est que ça ? Vous n'êtes pas de la classe B ? »

— « Je suis sociologue, » balbutia Bailey. « Je fais des recherches. J'ai parfois besoin de consulter des livres et des revues... »

— « Ah oui ? Et après ce sera la classe A ? » Joe s'esclaffa sans cesser d'examiner les pièces jusqu'au moment où il tomba sur le livret psychique.

— « Vous voyez, » parvint à murmurer Bailey bien que sa gorge fût nouée. « Il est pointé comme il faut. Une fois tous les ans depuis... depuis six ans... comme la loi l'exige. Le dernier contrôle a eu lieu il y a quatre mois. »

— « Allons, mon vieux, cessez de jouer au plus fin, » dit Joe avec une lassitude étudiée. « Vous savez ce que valent ces électroencéphalogrammes annuels alors qu'il y a trois cent millions de gens dans le pays qui doivent y passer. S'ils permettaient de repérer tous les cinglés, je serais au chômage, vous ne croyez pas ? » Il fourra le portefeuille de Bailey dans sa poche. « Asseyez-vous donc. Dans ce coin pour ne pas nous gêner. On va jeter un coup d'œil avec Sam. Pas vrai, Sam ? »

Son collègue hocha la tête et alla se planter devant la bibliothèque. Il extirpa de sa poche une liste de titres qu'il entreprit de comparer à ceux des livres rangés sur les rayons. Ce pointage demandait du temps, car il faisait des sondages pour s'assurer qu'aucun des volumes n'avait été relié après coup. Ses lèvres remuaient. Joe, lui, était plus organisé : il fouillait les tiroirs à la manière d'un terrier qui cherche des rats.

Bailey s'était docilement assis sur une chaise. Il se sentait engourdi. Quelle importance ? Si seulement il pouvait dormir ! *Rêver peut-être, dormir. Mourir ! Attends ! Voilà où le bât blesse. Le repli. La retraite. La volonté de s'isoler. Le symptôme de schizophrénie fondamental que tu as combattu, auquel tu t'es adapté (?), que tu as dissimulé depuis que la loi a rendu le traitement des*

maladies mentales obligatoire. Parce que je ne suis pas fou, pas fou, pas fou.

Mais je suis si fatigué ! Si seulement le monde pouvait continuer de tourner en me laissant tranquille !

Une heure plus tard, Joe et Sam comparèrent leurs notes. Ils n'avaient pas découvert le compartiment secret mais, apparemment, un certain nombre d'autres indices leur paraissaient significatifs. Lesquels ? Pourquoi ? Bailey n'en savait rien. Une chose était sûre : ils n'avaient rien trouvé qui fût interdit. Mais sans doute la loi autorisait-elle certaines choses uniquement parce que le fait de les trouver en votre possession était symptomatique pour un œil expérimenté. Des choses de quelle nature ? Il n'en savait rien — les informations d'ordre psychiatrique au-delà du niveau le plus élémentaire n'étaient connues que des détenteurs de la carte A — et les policiers parlaient trop bas pour qu'il pût entendre leur conversation.

Il était au point zéro de l'apathie.

— « Bon, » laissa tomber Joe. « On va l'emmener et une équipe viendra passer la cambuse au peigne fin. »

— « Tu veux dire qu'on n'a pas perquisitionné assez à fond, tous les deux ? » Sam devait être nouveau dans le métier. Sans doute avait-il été muté d'une autre division.

— « Foutre pas ! Pourquoi t'imagines-tu que la consigne soit de remettre tout là où on l'a trouvé ? Un véritable expert peut déduire à la façon... je ne sais pas, moi... dont son linge est plié si un tordu veut assassiner son père ou sauter sa mère. »

— « Ou les deux ? » sourit Sam.

— « Dans le cas présent, peut-être que ça se pourrait. Noublie pas qu'il fait l'objet d'un mandat spécial. Raison de plus pour l'embarquer. » Joe se dirigea vers une chaise — le sol tremblait imperceptiblement sous son poids — et empoigna Bailey par le bras. « Debout, crâne de noix. Il y a un gentil médecin qui t'attend. »

Bailey suivit les deux hommes d'un pas lourd. Les policiers refermèrent la porte à clé et y apposèrent une affichette. La nouvelle avait dû se répandre dans le bâtiment, car couloirs et escaliers étaient vides. Les pas des trois hommes résonnaient bruyamment.

Dehors, l'éclat du soleil était un crève-cœur. Quelques mouettes ramaient dans le ciel d'été à coups d'ailes alanguis. Le temps était si merveilleux que les mornes façades fonctionnelles des

immeubles bordant la rue et les vêtements fonctionnels des piétons vaquant gravement à leurs affaires acquéraient presque une sorte de beauté. Des voitures glissaient dans un silencieux ronron électrique et Bailey leur trouvait un petit quelque chose de clinquant. L'auto de la police était une Chevrolet de 1989 sans marques distinctives avec, par conséquent, un toit en bulle.

Dans un sursaut de rébellion, Bailey s'exclama : « Pourquoi ? »

Joe lui décocha un coup d'œil dépourvu d'aménité. « Pourquoi quoi ? »

— « Pourquoi une voiture civile ? Les véhicules doivent être entièrement visibles à l'intérieur. N'est-ce pas pousser jusqu'au ridicule le fétichisme de l'anti-intimité ? »

Sam prit son carnet et se mit en devoir d'y noter quelque chose. « Ridicule, ça s'écrit comment ? » demanda-t-il.

— « Aucune importance, » répondit son collègue.

Bailey se mura à nouveau dans son silence. Joe ouvrit la portière et s'installa au volant. Sam et Bailey prirent place à l'arrière. Comme le second n'avait aucune envie de regarder ses gardiens, il se perdit dans la contemplation du décor.

La voiture passa devant la télévision publique. Depuis qu'il avait emménagé dans ce quartier, Bailey s'était fait une règle de l'ignorer. Pour la première fois, il y prêta attention. L'écran était serti dans un mur à côté d'un arrêt d'autobus. Comme d'habitude quand il n'y avait pas d'annonces à diffuser, il donnait des conseils hygiéniques.

« Pas comme ça ! » s'égosillait-il tandis qu'apparaissait fugitivement l'image d'un miséreux à croupetons qui baragouinait quelque chose d'inintelligible tout en se grattant à la recherche de poux imaginaires. Cela ne dura pas longtemps : il ne fallait pas laisser le temps à quelque hypocondrie latente de s'extérioriser chez un spectateur. « Comme ceci ! » Maintenant, c'était une famille cent pour cent américaine : le père robuste, portant beau, encore qu'un peu pompeux, la mère dotée d'une poitrine à la générosité limitée, quatre enfants vigoureux qui, tous, avançaient vers l'avenir avec des sourires de réclame pour pâte dentifrice. Le premier des gosses était scandinave, le second était noir, le troisième asiatique et le nez juif du dernier était exagéré juste comme il le fallait pour éviter toute erreur d'interprétation. Après tout, éviter les griefs générateurs de tensions au sein des groupes minoritaires était plus important que de préserver rigoureusement la pureté génétique. « Oui, comme ceci ! » (Fanfare

de trompettes.) « Etre propre, être net, être heureux... » (Battement de tambours.) « PENSEZ PROPRE ! PENSEZ NET ! PENSEZ HEUREUX ! »

Un peu plus loin, il y avait une affiche qui, Bailey s'en souvint, offrait une récompense de dix mille dollars en échange d'informations conduisant à l'arrestation et à la cure de toute personne souffrant de désordres psychiques non signalés.

Sur le trottoir, un agent en tenue tendait une citation à une dame d'un certain âge. Peut-être lui avait-elle dit quelque chose d'incongru, peut-être s'agissait-il d'une simple opération de contrôle. Toujours est-il que Bailey reconnut la feuille rose. « *Vous êtes prié de vous présenter à votre centre d'immatriculation... avant la date du... pour examen et vérification de stabilité nerveuse... Au cas où vous ne déféreriez pas à cette convocation sans motif valable, vous seriez passible...* » La femme avait l'air plus ennuyée qu'effrayée. Une mesure aussi draconienne que la loi sur la santé mentale n'aurait pu être adoptée si une majorité de la population n'avait eu le sentiment qu'il fallait faire quelque chose pour lutter contre le péril grandissant de la recrudescence des déséquilibres psychiques. Et la loi n'aurait jamais pu être appliquée sans la coopération de cette même majorité.

La voiture contourna Golden Gate Park, puis longea le stade Kezar. Les élèves d'une classe d'hygiène vêtus d'uniformes blancs immaculés étaient assis sur l'herbe. La maîtresse, debout, leur faisait face. Elle était jeune et avenante. Aujourd'hui, on ne voyait plus autant de surfaces du corps féminin dévoilées. (Qu'il était peu profond, le fossé entre la honte provoquée par les fonctions naturelles et la lubricité !) Autrefois, Bailey prenait plaisir à ce genre de spectacle. Alors, il n'aurait pas prêté attention à la mélopée qu'entonnait la jeune femme : « Maintenant, mes enfants, c'est l'heure des bonnes pensées. Pensons d'abord au beau soleil. Un, deux, trois, quatre... » Mais, à présent, Bailey était emmuré dans ses ténèbres personnelles et la voiture roulait trop vite.

La rue s'éleva abruptement. En haut apparurent les bâtiments de la Clinique, semblables à des falaises à pic. Il se rappelait l'époque où ce n'était qu'un centre universitaire médical. C'était avant qu'une seule catégorie de maladies eût acquis la priorité absolue sur toutes les autres.

Le véhicule s'arrêta devant l'entrée principale pour le contrôle. Derrière deux gardiens à la carrure impressionnante, on apercevait la queue habituelle piétinant devant le dispensaire : des

consultants, des cas limite, des patients qui devaient se présenter tous les jours pour se faire administrer leurs transquillisants. Malgré tout ce que pouvait raconter la propagande pour expliquer que les problèmes émotionnels n'avaient rien de particulièrement honteux, les malades traînaient les pieds, baissaient la tête, et chacun s'isolait des autres. Le préposé qui les faisait avancer avait l'air de s'ennuyer et il était à peine poli.

Et pourtant, j'aurais pu m'en tirer grâce à ça, songeait Bailey. *Si j'avais dès le début avoué mon chaos interne, on aurait peut-être pu y mettre fin, j'aurais peut-être pu être ajusté. Mais non.* Ses épaules s'affaissèrent. *Je ne voulais pas être ajusté. Je voulais être moi-même. Et maintenant, il est trop tard.*

Sa détresse était telle qu'il se rendit à peine compte que la voiture se remettait en marche. Et ce fut tout juste s'il s'aperçut qu'elle s'immobilisait à nouveau et qu'on le faisait entrer à l'intérieur du plus grand des pavillons. Néanmoins, l'ascenseur ressemblait tellement à un cercueil à trois places qu'il dut prendre sur lui pour ne pas hurler.

Puis ce fut une grande salle anonyme, toute blanche, un bruissement assourdi, de vagues relents d'antiseptique. Au bout, un bureau avec un comptoir derrière lequel officiait un infirmier. Plus loin, une nuée de secrétaires et de machines. Personne ne prêta attention au nouvel arrivant.

— « Le voilà, » dit Joe. « C'est Bailey. »

L'infirmier tendit à Bailey un stylo et un formulaire autocopiant. « Remplissez ce questionnaire. »

DEPARTEMENT DE L'HYGIENE DES ETATS-UNIS

Bureau de la Californie du Nord

DEMANDE DE TRAITEMENT

Modèle 1066 Date : ....

Nom (en capitales) : .... Prénoms : ....

Sexe : M .... F ...... MH ...... FH ...... Autre (précisez : ....

Numéro d'immatriculation : .... Date de naissance : ....

Adresse : .... Profession : ....

Nom et adresse de l'employeur : ....

Nom du conjoint : .... Numéro d'immatriculation : ....

(N.B. Si l'intéressé est veuf ou divorcé, joindre une formule B. 1.)

Enfants (noter le nom, l'âge et le sexe de tous les enfants mineurs vivants. N'inscrire qu'un enfant par ligne et n'utiliser qu'une ligne par enfant. Si l'intéressé n'a pas d'enfants, préciser : **pas d'enfants.** S'il n'y a pas assez de place, joindre une formule C. 2) :

....

....

....

Autres personnes à charge : ....
Confession (en cas de doute, marquer : « œcuménisme ») :

....

Dettes principales : ....

Bailey leva les yeux. « Mais c'est une demande de traitement ! » s'exclama-t-il d'une voix vacillante. « Je n'ai pas à la remplir, n'est-ce pas ? »

— « Sans doute, » répondit l'infirmier. « Mais si vous ne le faites pas, c'est la preuve de votre incapacité et le processus est automatique.

Bailey remplit le questionnaire. Après, on prit ses empreintes et il passa au rétinoscope. « C'est bien lui, » dit l'infirmier. « Vous pouvez vous retirer, messieurs. » Il griffonna quelque chose sur un papier. « Tenez... Voilà votre récépissé. »

— « Merci, » répondit Joe. « Adieu, mon vieux. Tu viens, Sam ? »

Et les policiers s'en furent.

L'infirmier s'entretint avec quelqu'un par le truchement d'un interphone. « Vous avez de la chance, Bailey. Le Dr Vogelsang peut vous recevoir tout de suite. J'en ai connu qui devaient attendre trois jours avant qu'un docteur soit libre. »

Bailey suivit l'homme comme un dormeur dans un rêve. Mais, quand il fut introduit dans le bureau, il se réveilla. Il n'avait jamais rien vu de pareil : des boiseries de chêne, des tapis épais, deux élégants rouleaux chinois et de la musique... mais oui, Dieu du ciel ! une musique douce mais parfaitement reconnaissable : c'était la *Sonate au Clair de Lune*. Un homme se leva pour lui serrer la main — petit, les cheveux blancs, aimable. Ses vêtements avaient des coloris presque audacieux. « Bienvenue, Mr. Bailey, » dit-il en souriant. « Je suis enchanté de faire votre connaissance. Vous pouvez disposer, Roger. »

— « Vous ne croyez pas qu'il faudrait... euh... l'attacher, docteur ? » s'enquit l'infirmier.

— « Mais non ! Bien sûr que non ! » Lorsque la porte se fut refermée et qu'ils furent seuls, le Dr Vogelsang se tourna vers Bailey. « Excusez-le, Mr. Bailey. Il n'est pas particulièrement intelligent. Mais il y a tellement de travail ici. Nous avons tant à faire que nous sommes obligés de nous débrouiller avec le personnel que nous pouvons recruter. Veuillez vous asseoir. Une cigarette ? A moins que vous ne préfériez un cigare... J'en ai. »

Bailey s'enfonça dans un fauteuil incroyablement confortable. « Je... je ne fume pas. Mais... enfin, si vous aviez quelque chose à boire... »

L'éclat de rire de Vogelsang l'ébahit. « Mais bien sûr ! Quelle excellente idée ! Et je vous accompagnerai, si vous n'y voyez pas d'inconvénient. Le plus ancien des tranquillissants et encore le plus efficace ! Hein ? Que diriez-vous d'un scotch ? » Il le commanda grâce à l'interphone.

Bailey était incapable d'affronter le regard pétillant de son interlocuteur mais il lui demanda néanmoins : « Pourquoi m'a-t-on conduit ici ? »

— « Oh ! à la suite de diverses informations provenant de gens qui ont votre bien-être à cœur. On nous a conseillé de vous examiner. Et, pour parler franc, il y avait des choses assez troublantes dans vos antécédents. Des choses qui auraient dû être étudiées de façon plus approfondie il y a longtemps — et elles auraient fini par l'être mais, comme je vous le disais, nous manquons de personnel. Nous en sommes encore à compter dans une large mesure sur le patient lui-même, sur son éducation qui lui permet de déceler les symptômes assez tôt, sur sa volonté de venir spontanément nous demander de l'aide. » Le Dr Vogelsang s'épanouit. « Mais n'allez surtout pas vous imaginer que l'on vous en veuille de ne pas l'avoir fait. Nous savons parfaitement qu'à l'heure actuelle vous n'êtes pas totalement votre maître. Nous n'avons qu'un seul désir : vous soigner. Savez-vous, Mr. Bailey, que vous avez intrinsèquement un intellect parfait ? Votre quotient intellectuel vous place dans la frange supérieure des cinq pour cent. La société a besoin d'esprits comme le vôtre. D'esprits libérés des sentiments de culpabilité, des terreurs, des déséquilibres métaboliques, de tout ce qui les fait fonctionner à moins de cin-

quante pour cent de leur capacité et qui rend les gens tellement malheureux... Ah ! voilà ! »

Une infirmière entrait avec un plateau : une bouteille, un seau à glace, des verres, de l'eau gazeuse. Le sourire qu'elle adressa à Bailey était aussi chaleureux que celui du médecin.

Vogelsang leva son verre. « Eh bien, à votre santé ! »

— « Qu'est-ce que... qu'est-ce que vous allez me faire ? » s'aventura à demander Bailey.

— « Oh ! pas grand-chose ! Nous allons vous faire passer des tests avant de prendre une décision. Ne vous inquiétez pas. Je suis sûr que vous sortirez avant Noël. »

Le whisky était bon, la conversation agréable, et Bailey se demandait si les rumeurs qui couraient sur la Clinique n'étaient pas exagérées.

Et, de fait, pendant les premiers jours ce ne furent qu'interrogatoires, questionnaires multiphasiques, Rorschachs, narcosynthèses et examens de laboratoire. C'était éreintant, parfois embarrassant, mais tout à fait supportable.

Et puis, on jugea qu'il relevait du pavillon 7. Le pavillon réservé aux cas graves.

Là, il fut traité à l'insuline et aux électrochocs, ce qui réduisit son quotient intellectuel dans des proportions notables. Le traitement ayant échoué, on envisagea le recours à la chirurgie — soit une lobotomie préfrontale, soit une leucotomie transorbitale. Comme Bailey connaissait maintenant pas mal de pensionnaires réduits à un état végétatif à la suite de ce genre de soins, il se débattit comme un beau diable. Il sanglota de gratitude quand le Dr Vogelsang repoussa cette suggestion et ordonna une nouvelle cure, une sorte de thérapeutique d'excitation expérimentale. On ligota Bailey et on fit passer un courant à basse fréquence à travers ses nerfs. Ce fut douloureux au-delà de toute expression. Le Dr Vogelsang assista à toute l'opération.

— « Tsss, tsss, » soupira-t-il au bout d'une semaine ou deux, en secouant la tête. « Nous ne sommes pas plus avancés. Je crains fort que nous ne puissions continuer ainsi. Mais il faut éliminer d'une façon ou d'une autre ces modes de pensée néfastes, n'est-il pas vrai ? Vos difficultés, voyez-vous, ne paraissent pas avoir votre chimie glandulaire pour cause. Ce serait trop simple. Nous allons employer les techniques pavloviennes... et nous verrons bien... »

Suppression des rêves. Privation de sommeil. Le froid. Le chaud.

La faim. La soif. Des sonnettes. Les bonnes pensées qui surgissaient étaient récompensées. Dans le cas contraire, il était puni. Mais les résultats demeurèrent tout aussi décevants. Tel était du moins le verdict de l'analyse profonde : Bailey ne savait plus ce qu'il croyait. « Voyons, » fit le Dr Vogelsang. « J'ai bien peur qu'il ne nous faille aller encore plus loin. Les pavloviens obtiennent souvent des résultats décisifs grâce à la castration. »

Bailey voulut se ruer sur le médecin, mais le collier d'étranglement ne le lui permit pas : la laisse était trop courte. « Vous ne pouvez pas me faire ça ! » brailla-t-il. « J'ai des droits ! »

— « Allons, allons... soyez raisonnable. Vous savez aussi bien que moi que la Cour Suprême a déclaré la loi sur la santé mentale conforme à la constitution vu la clause des relations inter-Etats. Ne vous faites aucun souci. L'opération est absolument indolore et je l'effectuerai moi-même. Nous prélèverons d'ailleurs, bien entendu, des spermatozoïdes que nous conserverons à température de congélation. Vous souhaiterez avoir des enfants quand vous serez guéri. C'est le désir de tout individu normal. »

Mais la chose n'eut pas plus d'effet.

« Je ne pense pas qu'il faille continuer dans cette direction, » déclara l'aimable Dr Vogelsang. « Tout cela offre des aspects bien déprimants, n'est-ce pas ? Et, dans votre cas, ces techniques ont l'air, je ne sais pourquoi, d'aboutir seulement à stimuler votre hostilité innée. A mon avis, il serait préférable de vous reconstruire. »

— « Me reconstruire ? » L'esprit de Bailey appréhenda le concept à travers les brumes qui l'enveloppaient maintenant. « Hein ? Me tuer ? Vous allez me tuer ? »

— « Mais non... mais non... Allons donc ! Les rumeurs déforment tout en dépit de nos efforts pour éclairer l'opinion. Il est vrai que la reconstruction a remplacé la peine capitale. Mais cela ne veut pas dire que vous êtes un criminel. Au contraire : cela signifie que le criminel est lui aussi un malade. Comme vous. L'idée ne nous viendrait jamais de revenir à ce gaspillage barbare qu'était le meurtre légalisé. » Le Dr Vogelsang était indigné. « Particulièrement dans votre cas. Vous avez un potentiel prodigieux. Il est simplement entravé par des attitudes néfastes qui sont, hélas, devenues partie intégrante de votre personnalité. Aussi... » (il s'épanouit) « nous allons repartir à zéro. D'accord ? Nous allons recourir à une méthode récente mais absolument sûre, digne

de toute confiance. Un traitement électrochimique s'opposant à la formation de l'A.R.N., l'acide ribonucléique, qui constitue le support matériel de la mémoire. Et tout disparaîtra jusqu'au dernier souvenir, jusqu'à la dernière habitude, jusqu'au dernier engramme. Vous sortirez de là nettoyé, tout neuf. C'est une table rase, une ardoise vierge sur laquelle les experts graveront une personnalité différente, saine, pleine d'allant, sympathique, ajustée et efficace ! Est-ce que ce n'est pas merveilleux ? »

— « Euh... » répondit Bailey. Il n'avait qu'une envie : qu'ils partent tous et le laissent dormir.

Mais quand finalement on le coiffa du casque, qu'on l'attacha sur son lit tandis que des liquides s'égouttaient dans ses veines, et que la plainte monta, monta, monta, et qu'il sentit s'enfuir...

... le couchant pourpre illuminant les collines à l'ouest ; la première fille qu'il avait embrassée et la dernière ; une vieille et étrange auberge où il avait logé dans sa jeunesse alors qu'il parcourait l'Angleterre à pied ; une piste de ski de la haute Sierra qu'il descendait vertigineusement ; Shakespeare, Beethoven, Van Gogh, son travail, ses amis, son père, sa mère, sa mère...

... les instincts animaux reprirent vie et, dans les affres de sa terreur, il hurla : « Si ce n'est pas la mort, qu'est-ce que c'est ? »

Quand fut effacée la dernière trace de ce qu'il avait fait avec son héritage génétique et de ce qui en était résulté, il mourut.

La mort était une tornade. C'était comme s'il était pris dans un tourbillon, soulevé, renversé, soulevé encore, et cela rugissait, sifflait. Le vacarme d'un galop monstrueux. Il ne savait pas si le vent qui le desséchait était glacé ou brûlant. Et il ne s'en souciait pas car les éclairs aveuglaient ses yeux et le tonnerre faisait grincer ses dents.

Ses yeux ? Fugitif instant de stupéfaction. Ses dents ? Mais je suis mort. Ils se serviront de mon corps pour faire autre chose. Non, ce n'est pas vrai. Ils brûleront mon corps. J'ai accepté volontairement l'euthanasie parce que je ne pouvais pas supporter plus longtemps ma misère. Non, cela non plus n'est pas vrai. Ils m'ont chassé de mon propre cerveau après m'avoir rendu si malheureux que cela n'avait plus d'importance.

Dieu comptait : « Zéro, un, dix, onze, cent, cent dix. »

Il s'efforça de se raccrocher à la réalité, à n'importe quelle réalité, dans les torrents de la nuit. Il était aspiré par la spirale

sans fin des vertiges. Mais la seule réalité était lui-même. Il se cramponna à cette idée. Je suis Douglas Bailey, objecta-t-il à la pieuvre dévorante. Je suis.. je suis... un sociologue. Un fou. Quoi encore ? Je suis mort deux fois après avoir vécu deux existences odieuses.

Quoi encore ? Je ne me rappelle plus. Le vent est trop fort.

Un éclair fugitif... Non, c'était déjà passé.

« Mille onze, » comptait Dieu le Simulateur, « mille cent, mille cent un, mille cent dix. »

Pourquoi me fais-Tu ça ? cria Bailey. Tu es aussi méchant qu'eux. Ils m'ont tué deux fois. Une fois avec indifférence. Ils appelaient ça la liberté de choisir la mort, mais nous leur étions indifférents. Ils cherchaient seulement à réduire notre nombre. Ils s'étaient coupés de nous. Ils avaient mis en place un mécanisme social automatique pour nous traiter, ils faisaient de leur mieux pour nous oublier. Et après ils m'ont assassiné avec haine. C'était forcément de la haine, de la cruauté, un désir de mort malgré leur prétention à parler de guérison. Quoi encore ? Comment peut-on s'emparer d'un être humain et le réduire à l'état d'objet si le but véritable n'est pas d'en faire quelque chose de moins qu'humain, d'en faire une créature qui rampe à vos pieds parce que l'on abhorre son humanité ?

« Dix mille, dix mille un, dix mille dix, dix mille onze. »

L'espace se replia sur lui-même et le temps éclata comme le delta du Styx. Le vent soufflait, soufflait.

Mon problème était réel. Je souffrais. J'avais besoin d'aide et d'amour.

Clic. Le vent s'apaisa. L'obscurité était attente.

De grâce, pleurait Douglas Bailey. Aidez-moi. Occupez-vous de moi. Donnez-moi votre amour.

Et il en fut ainsi.

TROISIEME DESTIN

AVANT de quitter la salle de bains, il écarta soudain les jambes et examina son entre-cuisses.

Pourquoi est-ce que je fais ça ? Je suis au complet. Naturellement. Mais pas en très bon état. Dépression nerveuse grave,

possibilité de schizophrénie naissante. Je faisais des choses moins raisonnables encore avant qu'ils me persuadent de venir ici.

Il remonta son pantalon et s'examina dans le miroir fixé au-dessus du lavabo. Image d'un homme grand, large d'épaules. En tout cas, il ne pensait pas que Birdie Carol mentait quand elle faisait l'éloge de son corps. N'empêche que c'était débilitant : pas assez d'exercices et trop de drogues. Cela ne lui plaisait pas mais il n'avait jamais réussi à rassembler l'énergie suffisante pour faire quelque chose à ce sujet. Et ce visage — un teint curieux, des yeux creux et cernés, des cheveux dans tous les sens — ce visage le dégoûtait.

Il n'avait aucun moyen de mesurer avec exactitude le progrès de la dégringolade. Rares étaient ceux qui en étaient capables. Cela se manifestait d'une façon tellement progressive ! Mais il savait que, après la courte période d'euphorie qui avait suivi son hospitalisation, son état avait empiré rapidement. Mentalement aussi bien que physiquement — physiquement parce que mentalement. Il avait beaucoup décliné depuis son admission.

Ce qui n'était pas normal. Pour aucune théorie.

Un tic à la paupière. Il se détourna de ce spectacle. Maintenant il voyait les murs. Des murs roses décorés de petits ours et de petits chevaux. Il avait horreur du rose. « Je pourrais me passer de ces dessins pour nourrissons dans cette turne, » avait-il grommelé.

Birdie lui avait tapoté le genou. Ils étaient assis côte à côte sur le divan du living. « Je sais, mon chéri, mais le Dr Breed pense que c'est positif à long terme. Et, franchement, je crois qu'il a raison. »

— « Comment cela ? »

— « Eh bien, l'idée directrice est de recréer ton enfance. C'est-à-dire l'amour, la confiance et l'innocence que tu avais alors en partage. Je sais que cela a l'air bête mais un décor de nursery devrait rappeler à ton pauvre subconscient ce qu'il a perdu, lui rappeler qu'il y a un moyen de le retrouver. »

— « L'amour ? La confiance ? L'innocence ? Qu'est-ce que c'est que ça ? Je me rappelle parfaitement mon enfance et elle était tout à fait typique. On m'a jeté de force dans une école que je détestais. Le grand costaud du quartier me guettait à la sortie, il me battait. Mais, je ne sais pourquoi, je n'ai jamais pu le dire à mes parents. Une ou deux fois, j'ai lu des histoires de fantômes

et, des semaines durant, je restais éveillé jusqu'au matin, tremblant de terreur. Mon petit chien a été écrasé par une voiture. On m'a surpris en train de... »

— « Chut ! » Elle avait posé une main large et lisse sur sa bouche en se pelotonnant davantage contre lui. L'odeur de son eau de Cologne était insupportablement douceâtre. « Je sais. C'est à une enfance idéale que nous pensons. Il faut que tu apprennes, au plus profond de toi-même, à aimer et à être aimé. Alors, tout ira bien. »

L'exaspération de Bailey montait selon une courbe géométrique. « Ecoute... Admettons que mon problème ne soit pas une névrose autistique ou je ne sais quelle autre jargonnade mais une schizophrénie organique. Qu'est-ce que cela aurait à voir avec cet amour à propos duquel tu ne cesses de bêler ? »

Le sourire de Birdie recélait une patience infinie. « L'amour, » avait-elle dit, « est un besoin fondamental pour les créatures mammifères. Nous sommes des créatures mammifères. » Sa morphologie interdisait qu'on puisse en douter. « Autrefois, dans les orphelinats, des petits bébés mouraient parce qu'on ne les câlinait pas. Si tu reçois un peu d'amour mais pas suffisamment, tu as faim d'amour dans ta maturité et cette disette te déforme et t'affaiblit exactement comme le rachitisme. Ici, nous te donnons l'amour qui t'est nécessaire pour que tu sois à nouveau droit et fort. »

Il s'était levé d'un bond en hurlant : « J'ai tellement entendu répéter ce refrain qu'il me donne envie de vomir ! Mais parlons un peu des vraies psychoses ! »

— « Eh bien, oui... je suppose qu'il s'agit d'une question de métabolisme. C'est en tout cas ce que croient les savants. Pourtant, je pense qu'à l'origine de telles affections il y a toujours un manque d'amour. Ce n'est pas ton avis ? »

— « Je... je... »

— « En tout état de cause, la schizophrénie n'est jamais que l'impossibilité d'entrer en contact avec le monde extérieur. On ne peut espérer obtenir la guérison si la communication n'est pas rétablie, n'est-ce pas ? Réfléchis, chéri, et tu verras que j'ai raison. Mais l'amour est le pont qui franchit tous les gouffres. »

Bailey mourait d'envie de répliquer par un mot brutal, obscène de préférence, mais tous ceux dont il se souvenait étaient trop faibles. Birdie s'était levée, rejetant ses blonds cheveux en arrière et déboutonnant sa robe. « On devrait faire encore l'amour, » avait-elle dit avec entrain.

Ça ne le tentait pas tellement mais elle avait insisté — et que pouvait-on faire d'autre ici, que diable ? — aussi cela avait fini dans la chambre à coucher. Seulement, cette fois, il n'était arrivé à rien. Elle avait été très gentille. Elle l'avait pris dans ses bras et lui avait chanté une berceuse pour l'endormir. Mais il avait d'abord fallu qu'il prenne un barbiturique.

Peut-être était-ce ce souvenir qui le mettait maintenant mal à l'aise... *Foutaises ! Tout va bien de ce côté-là, sauf qu'ils m'ont tellement bourré de...*

Il sortit de la salle de bains. Le logement n'était pas grand mais il était confortable et joliment meublé. Il alla se planter devant la fenêtre du living. Elle était munie de barreaux mais c'était seulement pour le cas où le patient aurait des accès de somnambulisme, lui avait-on assuré. Il avait toute liberté de se promener dans le parc. Et, dès qu'il irait mieux, il pourrait demander des congés de week-end. D'ici là, tous les gens qu'il aimait étaient autorisés à lui rendre visite à son gré.

La vue que l'on avait du vingtième étage de l'édifice, le plus vaste du Centre Médical, était prodigieuse. Les verdures de Golden Gate Park s'étendaient jusqu'à l'océan miroitant au soleil. Il apercevait le pont qui jaillissait en travers de la baie, les vagues étincelantes au-delà des collines à l'est, des mouettes, des barques, des navires, un avion. Une brise fraîche à l'odeur saline folâtrait, apportant la rumeur lointaine de la circulation.

Mais c'était trop loin. Trop assourdi. Et, exception faite du complexe qui couronnait orgueilleusement la colline, San Francisco laissait voir sa décrépitude : ici une devanture vide, plus loin une maison au jardin envahi par les mauvaises herbes. Les affaires étaient en pleine déconfiture — exactement comme Douglas Bailey — il était sociologue et avait eu connaissance des statistiques. La cause de ce déclin ne laissait pas place au doute. Puisque les maladies mentales à tous les niveaux, depuis l'innocente excentricité jusqu'à l'insanité pleine et entière, atteignaient presque les proportions d'une épidémie et que les Etats-Unis considéraient comme un devoir national de prendre soin des victimes du fléau avec la générosité dont ils faisaient preuve, il fallait bien que quelqu'un paye la note. Et c'étaient les impôts, c'était l'inflation avec leurs habituelles conséquences.

Il s'était élevé contre cette politique. Et il le ferait probablement encore bien qu'il en eût bénéficié, mais les mises en garde

lancées par l'infime minorité à laquelle il appartenait n'avaient servi à rien. Autant cracher dans un violon. Ou les gens refusaient de croire aux réalités économiques, ou ils vous regardaient en écarquillant les yeux et en demandant : « Qu'est-ce qui pourrait être plus important que le bien-être de ceux que nous aimons ? »

Peut-être songea-t-il dans un bref accès d'humour amer, peut-être la vanité de ses efforts avait-elle contribué à le détraquer — et à l'amener ici.

Soudain, le sentiment d'être pris au piège, d'avoir mordu à l'appât s'empara de lui et il oublia tout le reste. Il tambourina sur la vitre à coups de poings. « Bon Dieu de bon Dieu ! Bon Dieu de bon Dieu. Bon Dieu de bon Dieu ! » La litanie s'accélérait. « Bondieudebondieu, bondieudebondieu, bondieudebondieu... Bondieudebondieudebondieudebondieu, AHHH... AA, AHHH... AA, ch... ch-ch... »

— « Doug ! Qu'est-ce que tu fais ? » Bailey se tut. Il se retourna très lentement. La silhouette grassouillette de Birdie Carol s'encadrait dans la porte. Elle tenait un bouquet de renoncules à la main. Comme toujours, elle portait une robe civile lumineuse. Seule une broche indiquait sa qualité de technicienne psychiatre.

Il réussit à ravaler un peu la fureur qui l'étranglait presque et rétorqua : « Je pourrais te poser la même question. »

— « Je suis venue te voir. » Elle referma la porte et se dirigea vers lui d'un air affairé. « Regarde, je t'ai apporté des fleurs. Tu m'as dit un jour que tu aimais les renoncules. Moi aussi, je les aime. »

— « En voilà des façons de surgir comme ça ! »

— « Mais, chéri, je ne pouvais pas te laisser seul ! L'isolement... c'est là tout ton problème. Réfléchis une minute et tu verras que j'ai raison. Tu devrais sortir davantage. » Elle s'arrêta et lui tapota l'épaule. « Oui, tu devrais. Pourquoi ne te mêles-tu pas aux autres patients dans la salle de récréation ? Ce sont des gens charmants quand on les connaît, tout à fait charmants. Et les hôtesses sociales sont très gentilles elles aussi, elles ne demandent pas mieux que de t'aider... de t'aider à être heureux, de t'aider à retrouver tes forces. Il y avait une jolie formule allemande, autrefois. Tu sais, celle qui signifie... »

— « *Kraft durch Freude,* » suggéra Bailey.

— « Cela signifie-t-il « la force par la joie » ? Parce que c'est ce que je veux dire. Oh ! mais il faut que je mette ces pauvres fleurs dans l'eau, mon chéri. Elles ont soif. » Elle s'élança. Ses

boucles blondes voltigeaient mais ses hanches se balançaient comme des masses solides. En fait, la solidité était sa caractéristique dominante. Elle avait une sorte de contrôle physique absolu — même quand elle était avec lui au lit et que l'après-midi était brûlant, elle ne transpirait jamais — qui avait été réconfortant au début : c'était l'image de la Terre mère.

Mais fallait-il que la Terre mère jacassât ?

— « C'était un slogan nazi, » dit Bailey.

— « Ah bon... Vraiment ? Comme c'est intéressant ! Tu sais tant de choses, mon petit Doug ! Lorsque tu seras guéri, tu trouveras des tas de moyens merveilleux pour aider les autres, n'est-ce pas ? » Elle prit sur une table un vase de plastique incassable et contempla les roses sans épines qu'il contenait en secouant tristement la tête. « Les pauvres petites ! Hélas, elles ont vécu leur temps. Mais si elles ont contribué à illuminer ton existence, elles ont rempli leur fonction. »

Bailey serra les poings. « Je sais, par exemple, que les gens que les nazis ont gazés ne rentraient pas dans leur schéma. En tout cas, ils ne leur ont jamais prêché la pensée positive ! »

— « Sans doute pas. » Birdie jeta révérencieusement les roses dans le vide-ordures et disparut dans la salle de bains avec le vase, les renoncules et son énorme sac à main. « Ce pauvre homme... comment s'appelait-il donc ? Hitler, c'est bien ça ?... Comme il devait être sevré d'amour ! »

Elle avait laissé la porte ouverte. Il aurait suffi à Bailey de se tourner vers la fenêtre pour ne pas voir les murs roses avec leurs ours et leurs dadas mais, poussé par Dieu sait quelle raison morbide, il ne pouvait faire autrement que de regarder dans cette direction. Peut-être, songea-t-il, parce que cela lui permettait de mieux haïr ce décor.

— « Les autres pays qui ont fait la guerre aux nazis étaient sans conteste bien méchants, » siffla-t-il entre ses dents.

Birdie posa sur la toilette son sac à main dans lequel elle se mit à fouiller. « Absolument ! Je ne dis pas qu'il n'aurait pas fallu sauver leurs prisonniers... s'il y avait vraiment des prisonniers. Tu sais ce qu'est la propagande en temps de guerre ? Avec un recul de... combien ?... de cinquante ans, crois-tu vraiment, crois-tu sincèrement que des êtres humains aient pu se comporter de la sorte ? Moi pas, en toute franchise. »

— « Moi si. Je sais ce que sont les preuves historiques. Je sais

aussi comment se comportent aujourd'hui les êtres humains. Comme des criminels violents, disons. »

— « Bien sûr, bien sûr, chéri. Mais ne comprends-tu pas ? Supposons que ces choses horribles soient vraies. Ou bien pensons avec réalisme aux actes qui, je le sais, sont accomplis aujourd'hui par... par les malheureuses victimes désorientées d'une société inhumaine. Mais imagine que les personnes agressées — ou même que les gens que l'on entassait dans les chambres à gaz et les fours crématoires, si c'est vrai — suppose qu'ils se soient retournés et aient dit, une flamme d'amour dans les yeux : « Vous aussi, vous êtes des victimes. Vous êtes nos frères. Venez ! Embrassons-nous ! » Birdie s'accota au chambranle de la porte et le regarda droit dans les yeux. « Ne vois-tu pas ce qu'il en aurait résulté ? Ne pressens-tu pas le changement qui aurait eu lieu ? »

— « Cette méthode ne paraît pas m'avoir si peu que ce soit amélioré, » fit Bailey en haussant spasmodiquement les épaules.

— « C'est que cela prend du temps. »

Birdie revint à ses fleurs. De son sac, elle sortit un canif et commença à en tailler les tiges. « Mais l'amour véritable est infini. L'amour véritable ne connaît ni l'impatience, ni la colère, ni le désespoir. Il ne connaît pas de fin. »

Bailey était incapable de se contrôler. Il fit un pas vers elle, puis un autre tandis que la tempête grondait dans son crâne. « Est-ce que tu m'aimes ? » demanda-t-il d'une voix qui lui parut lointaine et creuse. Et il se sentait aussi lointain, aussi creux que sa voix. « Ou suis-je simplement une mission pour toi ? »

— « J'aime tout le monde, » roucoula-t-elle.

— « Au lit aussi ? »

— « Oh ! Doug, l'amour n'est pas jaloux. L'amour, c'est le partage. Mon corps n'est qu'un moyen de t'aimer. »

Il était devant la porte de la salle de bains. Ses jambes vacillaient. « Mais est-ce que tu t'intéresses à moi ? » s'exclama-t-il. « A moi, à moi tout seul, à moi en particulier, non pas parce que je suis un... un bipède sans plumes, mais parce que je suis moi ! »

Elle ne rougit pas. Jamais, à sa connaissance, son teint d'ivoire ne s'était altéré. Simplement, ses cils papillotèrent. « Eh bien, » murmura-t-elle, « j'ai parfois pensé que, si cela devait te rendre heureux, nous pourrions nous marier après ta guérison. Ce serait adorable de s'appeler Birdie Bailey, tu ne trouves pas ? »

Il poussa un hurlement de souffrance, lui arracha son canif

et frappa, frappa, frappa. « Je t'en prie, ne fais pas ça, » implora-t-elle. « Ce n'est pas un acte d'amour. »

Il lui ouvrit le ventre. L'espace d'un instant, à travers les ténèbres qui s'amassaient autour de lui, il vit les fils, les transistors, les superconducteurs thermogéniques, l'accumulateur à grand débit... Emporté par l'élan, son bras continuait de s'abattre.

La lame fendit la gaine isolante d'un câble et il encaissa le court-circuit. Ce fut comme un flot de haine, une haine nette, infernale et bleue qui l'inondait, le possédait. Mais quand son cœur fibrilla, il eut mal.

Au milieu d'un nuage de fumée, Douglas Bailey s'écroula sur Birdie Carol.

Naturellement, c'est une machine, pensa-t-il dans un dernier sursaut de conscience. *Aucun être humain n'aurait pu tenir le coup comme ça !*

Puis son pouls s'arrêta et il mourut.

La mort était une tornade. C'était comme s'il était pris dans un tourbillon, soulevé, renversé, soulevé encore, et cela rugissait, sifflait. Le vacarme d'un galop monstrueux. Il ne savait pas si le vent qui le desséchait était glacé ou brûlant. Et il ne s'en souciait pas car les éclairs aveuglaient ses yeux et le tonnerre faisait grincer ses dents.

Ses yeux ? Fugitif instant de stupéfaction. Ses dents ? Mais je suis mort... Une minute ! Cela fait combien de morts ?

Dieu comptait : « Zéro, dix, onze, cent. »

Pourquoi ne me laisses-Tu pas le temps de penser ? hurla-t-il dans sa frustration.

En se concentrant, il parvenait à conserver un certain équilibre au milieu du chaos. Il était Douglas Bailey. Sociologue. Psychonévropathe. Il finissait sa vie dans une institution. Trois vies différentes et trois institutions différentes, chacune aussi moche que les autres.

Pourquoi le Simulateur lui faisait-il cela ?

Quand même, le problème était on ne peut plus réel. L'incidence de la psychopathie augmentait. Il fallait que la société agisse d'une façon ou d'une autre.

Mais aucune des trois approches n'était valable. Vraiment valable. L'indifférence meurtrière, la méchanceté meurtrière, l'amour meurtrier. Outre que le dernier n'était absolument pas de l'amour

— en tout cas pas un amour sain. Juste un moyen de réinsérer les gens dans le cadre même qui les avait détériorés.

L'amour, c'était accepter l'objet aimé, qu'il ait raison ou tort. C'était adapter son comportement au sien dans des limites raisonnables et non l'inverse. C'était lui donner la liberté sans jamais le quitter afin d'être là pour l'aider si le besoin s'en faisait sentir.

— « Cent onze, mille, mille un. »

Si les conditions sociales étaient responsables de l'épidémie, la guérison dépendait d'une réforme fondamentale. Il fallait éliminer les tensions insupportables.

Clic. Apaisement du chaos.

Plus de contraintes ! ordonna Douglas Bailey. Place à la première civilisation véritablement libre !

Et son vœu fut exaucé.

QUATRIEME DESTIN

« SUR que je l'ai mauvaise, » dit l'homme assis à la gauche de Bailey — la trentaine, taille moyenne, blond... et très ivre. « Qui ne l'aurait pas mauvaise ? » Il termina son bourbon *on the rocks* et reposa bruyamment le verre sur le comptoir. « Même chose ! » ordonna-t-il. Et, s'adressant à son voisin : « Vous remettez ça ? »

— « Non, merci, » répondit Bailey.

— « Allons ! Laissez-vous faire ! C'est ma tournée. C'est la moindre des choses. Je vous casse assez les pieds comme ça. C'est chouette de votre part de m'écouter, moi, un étranger et tout et tout. Mais si Jim Wyman — Jim Wyman, c'est mon nom — si Jim Wyman pleure dans le giron de quelqu'un, il entend payer recta ce privilège. »

— « Ne vous faites pas de souci, » dit Bailey. « Votre conversation m'intéresse. J'ai été absent plusieurs années, voyez-vous. Je reviens aujourd'hui même. Les choses ont changé. »

— « Et comment qu'elles ont changé. Ce ne sera plus jamais comme avant, je vous en flanque mon billet. Barman ! » brailla Wyman. « Ça vient, ce bourbon ? »

S'attendant à une scène embarrassante, Bailey serra les dents. Il n'avait aucune envie qu'on le mette à la porte. Il voulait rester

dans l'ombre fraîche du bar dont il se rappelait les élégantes boiseries d'acajou et l'épaisse moquette, à déguster l'unique et léger scotch à l'eau qu'il osait se permettre — rester là une heure, le temps de rassembler son courage. On l'avait prévenu que, comme toutes les autres villes d'Amérique, San Francisco avait changé. Mais on ne lui avait pas dit combien la transformation était brutale.

Le barman dévisagea Wyman, puis haussa les épaules et remplit à nouveau son verre. Voilà encore un symptôme, songeait Bailey. Autrefois on n'aurait jamais servi un consommateur aussi manifestement en état d'ébriété, chez Drake. Mais, à y réfléchir de plus près, il fallait reconnaître que le décor élizabéthain de la taverne était devenu bien poussiéreux et bien minable.

— « Vous me parliez de votre travail, des ordinateurs que vous opérez, » dit-il dans l'espoir de calmer Wyman.

Cela marcha. Quand il reprit la parole, son interlocuteur bredouillait moins. « Oui. Je travaille au Centre Médical. Ou plutôt j'y travaillais. Jusqu'à hier. Aujourd'hui, c'est fini. Programme annulé. Ç'aurait été la plus grosse découverte depuis... non, pas la plus grosse. Une découverte fon-da-men-tale ! »

— « De quoi s'agissait-il ? »

Il s'avéra que ce projet était quelque chose qui avait fait l'objet de discussions théoriques auxquelles Bailey avait assisté avant de tomber malade. Le contact direct entre l'homme et les machines était une idée ancienne et, naturellement, les prothèses à autofonctionnement greffées au système nerveux des amputés, mises au point vers 1980, en étaient un exemple familier. Mais l'intégration du cerveau humain à un ordinateur offrait des difficultés d'un autre ordre de grandeur. Le problème ne résidait pas dans la connexion. Plus besoin d'enfoncer des électrodes dans le crâne. Finies, ces balivernes. Par voie d'amplification et d'induction, les impulsions pouvaient circuler dans les deux sens, des neurones aux transistors et vice-versa, grâce à des circuits purement électromagnétiques. Mais comment élaborer un langage commun ? Telle était la question qui se posait. On n'avait jamais pu démontrer qu'un encéphalogramme particulier correspondît à une pensée particulière, et tous les indices attestaient le contraire. La pensée semblait être l'apanage du fonctionnement incroyablement complexe de la totalité du réseau cortical.

— « Mais on est parvenu à l'approche de base, » disait Wyman. « On a imaginé le processus. Le principe, c'est qu'on n'a pas besoin de codes spéciaux. Rien qu'une équivalence univoque. C'est comme

la traduction. On peut dire la même chose en anglais et en allemand à condition que deux mots différents aient la même signification. La section de neurophysiologie a prouvé que le cerveau était capable de traiter n'importe quel code binaire pourvu que les éléments correspondent deux à deux. Après, les matheux ont travaillé sur tout un tas de théorèmes. Vous comprenez, avec ces données nouvelles, le problème se ramenait à celui de la conformité cartographique. C'était un problème de topologie. Vous pigez ? Quand on a eu ces théorèmes en main, on a foncé. On a élaboré l'ordinateur qui convenait et le programme qui convenait. Ça n'a pas été facile. Il a fallu beaucoup d'efforts, énormément de personnel, des années de travail. Mais on était sûrs qu'on y arriverait. Et vous savez ce qu'aurait signifié le succès ? »

Bailey secoua la tête avec ferveur. Il se sentait mieux de minute en minute. Wyman avait beau être ivre, il parlait en scientifique. Et entendre parler le langage de la science après toutes ces années perdues, c'était se retrouver chez soi. La spécialité de Bailey était la sociologie mais, à présent, la sociologie comportait pas mal de mathématiques et...

Et le couple homme-ordinateur recélait des potentialités prodigieuses. En fait, la colossale réserve des données de la machine, sa vitesse de balayage quand elle explorait les souvenirs, son aptitude à effectuer les opérations logiques en l'espace de quelques microsecondes, viendrait s'ajouter — ou s'intégrer — à la créativité ou au volontarisme humains. Pendant leur liaison, les deux éléments ne feraient qu'un, ils constitueraient un calculateur à autoprogrammation continue, et ce serait un esprit doté d'une telle puissance que la notion de quotient intellectuel perdrait toute signification. Cet ensemble pourrait, et ce serait la première fois dans l'histoire de l'intelligence, étudier un problème dans sa totalité.

Il fallait prendre garde à certains dangers évidents, et sans aucun doute d'autres moins évidents se manifesteraient à mesure que l'on progresserait. Mais le succès final valait la peine que l'on prenne des risques.

Les épaules de Wyman s'affaissèrent. « Mais c'est réglé. Pas de crédits. Cela nous a été notifié hier. C'est pour ça que je suis en train de me poivrer. »

— « Comment cela se fait-il ? J'aurais pensé que le fonds national de sécurité aurait déversé des dollars à la pelle. »

— « Quoi ? Mais d'où sortez-vous, mon vieux ? Le temps est passé où le F.N.S. avait de l'argent à revendre. On a demandé partout. Rien à faire. La santé mentale coûte trop cher. En dehors de ce domaine, c'est tout juste si le gouvernement réussit à maintenir quelques programmes. La Défense... Vous pensez que cela aurait intéressé la Défense, hein ? Bien sûr que ça l'intéressait. Seulement, vous savez à quel état elle est réduite ? L'armée de l'air prend des passagers payants, le croiseur *Porto-Rico,* ancré au large, est converti en casino flottant juste pour que les forces armées puissent apporter quelques sous à la Défense. C'est pour cela qu'on a battu en retraite l'année dernière à propos de l'affaire de la Guyane. Oh ! le Président a tenté de sauver la face en jacassant à propos d'un « règlement honorable sans pressions militaires »... mais bon Dieu, le monde entier sait qu'il y a eu des pressions militaires. Des pressions militaires exercées contre nous. Et par qui ? Par le Venezuela ! Excusez du peu ! »

Une larme tomba dans le verre de Wyman. « Que ce type-là soit maudit ! Qu'il soit jeté dans les fournaises de l'Enfer ! Qu'il soit maudit jusqu'à la moitié de l'éternité ! C'est lui qui nous a ruinés. Je parie qu'il était chargé de mission par le gouvernement français. Tout ce que vous voudrez que ses livres et ses discours avaient un motif précis. »

— « De qui parlez-vous ? s'enquit Bailey.

— « Vous savez bien... du professeur. Ce Français. Je n'arrive pas à prononcer son nom. Le gars qui s'est mis en tête de préserver les dingues. »

— « Une minute. » Bailey se raidit. Un fourmillement lui parcourait la peau. « Faites-vous allusion à Michel Chandoiseau ? »

— « Ouais... tout juste. Shandwahso. Avec un nom pareil, sûr que c'est un agent chinois. Il savait bien que ce pays gras à lard, ramollo, ce pays à tête de citrouille marcherait comme un seul homme, se flanquerait à l'eau pour lui, se flanquerait dans une mer de purin pour lui ! C'est lui qui nous a ruinés. Lui qui a démoli mon projet, qui a démoli mon pays. Maintenant, il n'y a plus rien d'autre à faire qu'à entretenir une bande de gueux, de cerveaux fêlés qui ne valent pas tripette. » Wyman leva son verre. « A l'anéantissement de Shandwahso ! »

— « Non ! » Bailey se leva et sa chaise se renversa bruyamment.

Wyman le contempla en clignant des yeux. « Quoi ? »

Je ne devrais pas me mettre en colère. Je ne suis pas encore

guéri. Ils m'ont dit de faire attention, de ne pas m'énerver, de contrôler mes émotions jusqu'à ce que mes nerfs soient plus solides. Mais la rage montait quand même en lui, une rage qui le glaçait, lui donnait la nausée, le faisait trembler. « Sachez, » laissa-t-il tomber d'une voix rauque, « sachez que je suis l'un de ces cerveaux fêlés qui ne valent pas tripette. »

— « Ah bon ? Vous en êtes ? »

— « Vous ne me croyez pas ? » Bailey sortit son portefeuille de sa poche de pantalon (il avait dit qu'il était vraiment inutile qu'on lui donne un aussi beau costume, mais on lui avait répondu que son moral avait une importance capitale pour sa guérison) et exhiba d'un geste sec le document certifiant qu'il était un malade mental. « Je suis sorti ce matin de l'hôpital de Napa où j'étais en traitement depuis cinq ans. Avant ma maladie, j'étais un membre utile de la société. Et puis, j'ai traversé un cauchemar que, dans votre suffisance, vous êtes incapable d'imaginer. A Napa, ils m'ont sauvé. Personne n'aurait pu être aussi bon qu'eux. Ils m'ont rafistolé le cerveau pour autant que leurs connaissances le leur permettaient. Quand je serai entièrement guéri — et j'espère que cela viendra — je me remettrai à travailler, et ce sera avec joie que je verserai ma quote-part pour aider les malades. »

— « Mais... mais... »

Bailey coupa la parole à Wyman. « Qu'auriez-vous voulu que mon pays fasse ? Au cours des vingt dernières années, la progression des maladies mentales a suivi une courbe presque exponentielle. Il fallait faire quelque chose. Quel aurait été votre choix ? Nous tuer ? Nous laver le cerveau ? Nous exiler ? Nous laisser mourir de faim ? C'étaient autant de politiques possibles. Mais, en compagnie de pas mal de millions de mes frères humains, je dis : Loué soit Dieu que Chandoiseau nous ait indiqué la juste solution du problème ! Et j'ajoute : Vous pouvez aller au diable ! »

Et Bailey lança le contenu de son verre à la figure de Wyman.

— « Barman ! » s'exclama celui-ci. « Vous avez vu ce qu'il a fait ? Vous avez vu ce que ce dingue bouffeur de budget m'a fait, hein ? »

— « Ménagez vos expressions, » répliqua le barman. « Il a un certificat, non ? La loi nous accorde en conséquence des dédommagements. »

— « Vraiment ? » s'écria Bailey. Et il vida avec ravissement le verre de Wyman sur le crâne de ce dernier.

— « Tout doux ! » fit le barman. « Ayez un peu de cœur, mon vieux. Il va falloir que je nettoie tout ce gâchis ! »

Bailey tourna les talons et sortit.

La rue était inondée de soleil. Le ciel sans nuages était plein de mouettes et de vent. Bailey s'efforçait de ne pas voir la crasse des immeubles jadis orgueilleux, la saleté des trottoirs, la pauvreté des étalages derrière les vitrines. La circulation était rare et les piétons étaient mal habillés. Tout cela coûtait très cher, mais c'était une obligation à laquelle il fallait faire face. Comme Chandoiseau l'avait écrit (tout en marchant, Bailey savourait chaque mot du texte plein de noblesse qu'il avait si souvent relu) :

« Ayant montré dans les précédents chapitres que cette épidémie de folie a sa source dans une situation collectivement créée par l'homme (par la surpopulation, la surmécanisation, l'embrigadement, la dépersonnalisation, tout ce contre quoi se révoltent les instincts les plus profonds de l'animal humain), je vais maintenant m'attacher à étudier ce qu'il faut faire pour ces animaux humains qui s'insurgent. Leur nombre, certes, constitue un tel fardeau et un tel péril que la pitié que l'on éprouve à leur égard tend à se tarir. Pourtant, ce n'est pas leur faute s'ils sont dans cet état : la responsabilité en incombe à l'échec global de la société. Il importe donc de trouver un traitement social qui guérira ce fléau social.

» La solution que je propose et que je vais développer de façon détaillée est des plus radicales. Mais que signifie le mot « radical » ? Il vient du latin *radix*, c'est-à-dire racine. Une proposition radicale est donc celle qui va à la racine des choses.

» Il est évident que les services cliniques doivent être gratuits dans toute la mesure compatible avec chaque cas individuel. Mais la psychiatrie est imparfaite. Il y a peu ou pas de guérisons totales. Le patient qui oscille au bord de l'instabilité ou qui a recouvré une certaine stabilité après hospitalisation ne doit plus jamais être soumis à nouveau aux insupportables tensions qui ont engendré la maladie. Bien au contraire, il convient qu'il soit affranchi de ces tensions. Il n'a qu'un seul devoir : se rétablir ou, à tout le moins, éviter que son état n'empire. Par conséquent, il recevra une pension lui permettant de subvenir à ses besoins et à ceux des personnes à sa charge, lui garantissant un niveau de vie décent. En outre, tant que sa conduite ne constituera pas un danger patent pour des tiers, il sera exempté de toutes les mesures de

coercition légale et il lui sera permis de libérer ses impulsions sans restriction chaque fois que ce sera nécessaire... »

Il y eut un hurlement de freins et une voiture s'immobilisa en dérapant. Le chauffeur, livide, se pencha à la portière. « Mais qu'est-ce que vous fabriquez, espèce de dingue ? » explosa-t-il.

— « Oh ! » Bailey revint brusquement au présent et réalisa qu'il était au milieu de la chaussée alors que le feu était au vert. « Je... »

D'autres automobilistes s'étaient arrêtés par force et c'était un concert de klaxons. Des gens s'attroupaient. Un corpulent agent de police fendit la foule. « Alors, que se passe-t-il ? » D'un coup d'œil, il enregistra la scène. « Où est-ce que vous avez la tête, hein ? Vous voulez vous faire trucider, mon vieux ? »

— « Je... je... » Une peur, irrationnelle mais terriblement réelle, étreignait la gorge de Bailey.

— « Flanquez-lui une contravention, monsieur l'agent, » s'exclama le conducteur, « et videz-le d'ici ! C'est une menace pour toutes les calandres, ce type-là ! »

— « Diable ! » soupira le policier. « On va avoir un embouteillage jusqu'à Daly City à cause de vous. Venez donc un peu par là ! Sur le trottoir ! Et montrez voir... »

Mais Bailey avait déjà sorti son porte-cartes.

L'agent ouvrit la bouche toute grande. « Mais pourquoi ne l'avez-vous pas dit tout de suite ? » Comme la voiture démarrait, il se précipita et donna un coup de sifflet pour l'immobiliser. « Eh vous, là-bas... arrêtez-vous ! Savez-vous que vous avez failli tuer un Infortuné ? »

Le chauffeur blêmit derechef. De la foule s'éleva une voix : « Oui, et en plus il l'a insulté. Il l'a traité de dingue. »

— « C'est vrai ? »

— « Absolument. » Celui qui avait parlé sortit de l'attroupement. « Je l'ai entendu de mes propres oreilles, monsieur l'agent. Dieu sait quels dommages psychiques cette brute lui a infligés. »

D'autres personnes corroborèrent les dires du témoin.

L'agent se tourna vers Bailey. « Je suis désolé, Mr. Bailey, mais pour que je puisse l'inculper d'outrages criminels, il faut que vous veniez avec moi au poste pour porter plainte. Voulez-vous m'accompagner ? »

Bailey avala sa salive et secoua la tête.

« Bon. N'importe comment, je m'en vais lui flanquer un 666 et il comparaîtra devant le juge Jeffereys. J'y veillerai personnel-

lement. Ceux qui commettent de tels abus ne s'en tirent pas comme ça, dans mon secteur ! »

Bailey avait le sentiment qu'il aurait dû placer un mot mais il était trop secoué. Son seul désir était de disparaître, et il s'enfonça dans la foule qui s'écarta devant lui. Il se retrouva à Union Square. Les herbes démesurément longues avaient sérieusement besoin de passer à la tondeuse et elles étaient piétinées, mais les drapeaux flottaient toujours en haut de leur hampe...

Attention... Ç'auraient dû être le drapeau américain et le drapeau californien, n'est-ce pas ? Ni le Jolly Roger, le pavillon noir des pirates, ni le SPQR romain. Et que venaient faire le tartan du clan Campbell, la bannière des Amis Unis et...

L'homme qui avait le premier témoigné en sa faveur lui toucha le bras. « Puis-je vous être de quelque utilité, très cher ? » murmura-t-il. « Vous êtes de toute évidence un nouveau venu dans notre belle cité. »

— « C'est-à-dire que... que j'étais à Napa. »

— « Et maintenant, vous êtes seul. Mais c'est absolument affreux ! Vous auriez pu perdre des jours et des jours avant de trouver vos frères véritables. » C'était un homme de petite taille, bien briqué, à la voix cultivée. En fait, il n'avait rien de particulièrement remarquable, exception faite de sa robe du soir de velours bleue sans épaulettes. Sa poignée de main s'attarda. « Appelez-moi Jules, » dit-il.

— « Bailey. Douglas Bailey. Je... euh... Etes-vous, vous aussi, un... euh... un Infortuné ? »

— « Mais naturellement, mon ravissant, naturellement. Quelle chance pour vous que je me sois trouvé là. Rares sont ceux d'entre nous qui viennent dans ce quartier. Sans guide, vous auriez été isolé au milieu d'incurables *tessies.* »

Un homme en uniforme noir émergea de la cohue, monta sur un banc et commença d'une voix claironnante : « Mes amis, mes chers amis sous-humains, écoutez-moi ! C'est un message absolument capital que je vais vous transmettre. Vous remarquerez que je suis de souche caucasienne. Eh bien, amis, j'ai une surprise pour vous. Je suis un phénomène pour ainsi dire unique. Je suis un raciste, un raciste zélé et fanatique, qui affirme et peut scientifiquement prouver que sa propre race est inférieure. Mes amis, les seuls véritables humains sur cette terre, la ligne d'évolution maîtresse, les maîtres de l'avenir sont les nobles Mélanésiens. »

— « Mais j'ai l'impression que l'on trouve ici des personnages très... comment dire ? ... très particuliers, » fit Bailey.

— « Oh ! pauvre innocent ! » s'exclama Jules. « Vous n'allez pas en tenir compte ! Ne soyez pas aussi naïf. C'est charmant de votre part mais c'est quand même de la naïveté. La moitié des orateurs d'Union Square sont sains d'esprit. Ils ne font que s'exhiber, sachant que la police est surmenée et qu'on leur demande rarement leurs certificats. Quant à l'autre moitié... franchement, mon tout beau, ne trouvez-vous pas qu'ils sont aussi pouacres que les tessies ? »

— « Les tessies ? »

Jules tapota l'arrière-train de Bailey. « Je vois qu'il va falloir que je vous prenne en main. Absolument ! Non, non, ne me remerciez pas ! Tout le plaisir est pour moi. Que voulez-vous ? C'est... comment dirais-je ? ... mon âme artiste qui parle. Je vous introduirai auprès des gens qui comptent, je vous mettrai au courant, je repétrirai votre personnalité. En un mot, je vous façonnerai. »

— « Quoi ? Mais dites donc, je ne... »

Jules prit Bailey par le bras et l'entraîna. « Les tessies sont les tesseracts, » lui expliqua-t-il. « Des carrés à quatre dimensions. Massifs, désespérément sains d'esprit. Mais j'insiste : les psychocéramiques de tout à l'heure, même ceux qui ont un certificat, sont aussi des tessies. Ils ont les mêmes préoccupations, les mêmes fréquentations, les mêmes succès, les mêmes ostentations. Pas la plus vague notion de l'espace intérieur. Tenez ! Un jour, j'en ai entendu un qui baratinait sur Dieu. Quand je lui ai demandé s'il avait jamais appréhendé l'infini rien qu'en contemplant une boîte de flocons d'avoine, il a positivement craché, je n'exagère pas ! » Ils traversèrent la rue. « Je vais vous conduire illico chez Gengis. Je suis sûr que la soirée va commencer. C'est l'heure. Et ses amis sont de petites merveilles... Là ! Nous y sommes. » Jules s'arrêta devant une Volkswagen. Elle était mal rangée mais, de toute évidence, la plaque portant un I apposée sur le pare-brise ou peut-être les volants froufroutants dont était garni le châssis servaient de laissez-passer.

— « Vous avez votre permis ? » demanda Bailey avec ahurissement.

Jules opina du bonnet. « Et c'est la raison pour laquelle je fais prime dans notre petit cercle. Naturellement, nous ne sommes pas nombreux à avoir le droit de conduire. Et j'en connais qui sont

positivement en rogne, c'est rien de le dire ! Toutefois, entre nous soit dit, je dois reconnaître que la société a des droits contre les Infortunés. Pas beaucoup mais quelques-uns. Mais voyez-vous une raison pour interdire à un homosexuel de conduire ? »

— « Comment ? Mais... euh... enfin, dans votre cas... »

Jules émit un petit rire d'allégresse cascadeur. « Oh là là ! Comment vous traitait-on à Napa, très cher ? Aviez-vous droit aux journaux ? Aux bulletins télévisés ? Savez-vous que ça a été la grosse question aux dernières élections ? Nous-mêmes étions partagés entre nous. La société Mattachine disait qu'ils avaient tant fait pour qu'on nous accepte comme des citoyens normaux, même minoritaires... Les pauvres choux ! Quel manque de réalisme ! Les avantages que procure le statut d'« Infortuné » méritent bien qu'on nous donne cette étiquette. D'ailleurs, ce n'est pas un stigmate, n'est-ce pas ? Tous les candidats — et pas seulement ici mais dans tout le pays — qui se sont déclarés en faveur d'une modification de la loi destinée à nous faire considérer comme des malades mentaux ont été élus à une écrasante majorité. Je ne pensais pas que nous fussions aussi nombreux. Maintenant, hop-là ! Grimpez, poupée d'amour, et allons nous amuser ! »

Bailey monta machinalement dans la voiture, conscient de sa faiblesse mais incapable de rien faire. *D'ailleurs,* se dit-il, *j'étais complètement perdu. Peut-être que ce sera amusant. Sinon, je pourrai toujours m'en aller... Espérons-le !*

Ils prirent la direction d'Aight-Ashbury. Jules faisait des commentaires au passage. Le Temple d'Ishtar : « Evidemment, il se peut que je nourrisse certains préjugés personnels, mais je trouve que ces gens atteints de satyriasis et de nymphomanie sont quand même un tantinet vulgaires. Quel idée d'en faire une religion reconnue par les lois d'Etat, vous ne trouvez pas ? D'autant que c'est tellement inutile. » L'épais nuage de marijuana flottant au-dessus du terrain de récréation de Hamilton : « Le procès est allé jusqu'à la Cour Suprême. Que pouvait-on ou ne pouvait-on pas exiger des parents certifiés en ce qui concerne l'éducation des enfants ? La Cour a rendu son arrêt : eu égard au 14e amendement, il est discriminatoire d'exercer un contrôle officiel sur les familles tant qu'aucun préjudice physique n'est constaté. » Les ruines noircies d'Oakland : « Quelle tragédie ! Mais, à mon sens, compte tenu de la surcharge et du fait que les demandes d'admission excèdent largement les possibilités d'hébergement, on doit excuser les insti-

tutions qui croient qu'un incendiaire occasionnel a été guéri. » Une bande d'individus des deux sexes, vêtus en tout et pour tout de motifs artistiques, posant pour un couple manifestement étranger qui les filmait : « Je crois que ces touristes sont Russes. Nous avons beaucoup de Russes, ces temps-ci. Et ils rient. Ils n'arrêtent pas de rire. Je me demande pourquoi. »

Quand la voiture s'immobilisa, Bailey respira un grand coup. Il avait à moitié envie de s'esquiver. La rue était bordée de vieilles bâtisses aux vitres brisées, aux portes branlantes, aux toits affaissés, à la peinture écaillée. On enfonçait jusqu'à la cheville dans les détritus. Deux automobiles qui s'étaient affrontées barraient le passage. Maintenant, ce n'était plus que de la ferraille rouillée. Un rat sortit de sous l'une d'elle. Il n'y avait personne en vue, hormis un camé euphorique en train de se piquer sous une véranda branlante. L'odeur des ordures, portée par le vent, était puissante et les ombres qui s'étiraient entre les murs de guingois étaient épaisses. Quelqu'un, quelque part, poussait des cris atrocement monotones.

Devinant le malaise de Bailey, Jules lui caressa la main. « Ne vous inquiétez pas. Je sais que cela peut vous paraître... sinistre — c'est un euphémisme. Mais, en vérité, vous êtes en totale sécurité. Tout simplement, les tessies ont leurs quartiers, n'est-ce pas, mais ils ne peuvent pas monopoliser toute la ville. Ce district a été abandonné aux Infortunés qui peuvent y faire tout ce qui leur plaît. Un conformisme outrancier n'est-il pas à l'origine de leur affection ? »

Bailey se ressaisit. Les deux hommes arrivèrent devant un hôtel edwardien de trois étages à la façade pelée, surmonté de tourelles et converti en appartements.

— « Dans la mesure où nous arrivons impromptu, ne faudrait-il pas apporter quelque chose ? » suggéra Bailey. « Une bouteille ou... je ne sais pas... »

Jules lui écrasa le pied et s'exclama : « Quand serez-vous débarrassé de ce genre de préoccupations ? Comme s'il s'agissait d'une réception ! Quoi de plus attristant qu'une réception ? Comment peut-on imaginer d'organiser le divertissement ? Quant à la boisson, si vous n'avez pas les ressources intérieures vous permettant de vous saouler par un simple acte de volonté, ne vous en faites pas : il y aura tout ce qu'il faut. C'est que, voyez-vous, Gengis Khan est au mieux avec Joe le Chauve. »

— « Ah bon ? »

Jules se calma et expliqua : « Un de nos amis Infortunés se figure qu'il est Joe le Chauve. Je suppose que vous vous souvenez de vos classiques ? Joe le Chauve était un fabriquant d'alcool. Par conséquent, tous ceux qui pensent être Joe le Chauve sont autorisés à fabriquer de l'alcool. Exiger qu'ils aient une licence ou qu'ils payent des impôts endommagerait leur psychisme. Aussi le prix est-il insignifiant. » Il cligna de l'œil et enfonça un pouce dans les côtes de Bailey. « Ça n'a pas été facile d'obtenir un pareil certificat. Joe le Chauve est le garçon le plus subtil que je connaisse. »

Un vestibule sombre, plein de toiles d'araignées — un escalier — un bruit de voix sur un fond sonore... Peut-être de la musique.

— « Comment avez-vous dit que s'appelle notre hôte ? » s'enquit Bailey.

— « Oh ! vous avez raison de me le rappeler. Si vous ne flattiez pas son illusion, ce pourrait être tout bonnement catastrophique. N'oubliez surtout pas de l'appeler Gengis Khan. En vérité, son nom était Ole Swenson mais nous n'y faisons jamais allusion. Tant qu'on lui fait des politesses — vous voyez ce que je veux dire, une courbette à la chinoise au moment des présentations, trembler de peur, s'informer des progrès de la conquête de la Chine — c'est vraiment un amour. Mais, autrement, je dois reconnaître qu'il peut se montrer terriblement... terriblement méchant. »

— « Violent ? »

— « Oh ! non, Seigneur Dieu, non ! » Jules leva les mains au ciel. « D'où vous viennent des idées aussi biscornues ? J'avoue que certains de mes amis sont un peu bizarres mais ils n'y sont pour rien, c'est la faute de la société et, au fond, ce sont tous de braves gens, je vous le garantis. » Il baissa la voix. « Néanmoins, faites attention avec Gengis. Si vous ne le traitez pas comme l'Empereur de Tous les Hommes, il... il vous attaquera en justice. Pour dommages psychiques. Et je vous préviens qu'il gagne souvent ses procès. »

Bailey humecta ses lèvres sèches et emboîta le pas à Jules.

Mais, au bout du compte, la réunion se révéla sans danger. Bien sûr, cela lui rappelait l'époque où il était étudiant : les costumes bizarres, les corps d'une propreté douteuse, les conversations graves et un tantinet pompeuses, les couples qui se pelotaient dans les coins — des coins peints en noir, ornés de festons de toile à parachute ou décorés selon les tout derniers canons

de la mode non conformiste — tout cela était, au fond, très familier. Ces gens-là étaient inoffensifs et en mesure d'affronter le monde extérieur à condition que le monde extérieur paye. Exactement comme lui-même.

A mesure que la nuit tombait, il y avait de plus en plus de monde et de plus en plus de bruit. Des volontaires firent la quête — ces bohèmes-là, contrairement aux autres, ne manquaient pas d'argent — et cherchèrent de quoi faire des sandwiches. Bailey allait et venait, faisait connaissance avec les gens, discutait. Finalement, il reconnaissait que Jules lui avait fait une faveur : ces personnages ne manquaient pas d'intérêt.

Il lui arrivait cependant parfois d'être déçu. Par exemple, quand un jeune homme en robe, les cheveux flottant jusqu'aux reins, interrompit la discussion qu'il avait avec un ancien professeur d'économie : « Eh, Phil... tu es au courant pour Tommy ? »

— « Non, quoi donc ? » répondit le professeur, un quidam poivre et sel qui parlait d'une voix douce et semblait se résigner à son débraillé sans s'en réjouir.

— « Il s'est fait coincer. Les flics l'ont surpris avec sa femme. »

Le professeur hocha la tête. « Tiens donc ? Je ne peux pas dire que ça me chagrine outre mesure. Tu sais que j'ai toujours été contre. »

— « Allons ! Ne joue pas les tessies ! On ne peut pas laisser les poulets faire des trucs pareils. On doit faire quelque chose. »

— « De quoi s'agit-il ? » demanda Bailey. A présent, un verre à la main, un autre dans l'estomac, il se sentait presque hardi.

— « T'es nouveau ? » fit le jeune homme. « Ben voilà : Tommy a obtenu son certificat l'année dernière. Un cas d'impuissance conjugale tenace. »

— « Vous voulez dire qu'il n'en était rien ? »

— « Fichtre pas ! Tommy est l'étalon primé de toute la côte ouest. Un vrai gratte-ciel ! Je suis sûr que quelqu'un l'a donné aux flics. Tu te rends compte ! Espionner la vie privée d'un type ! Qu'est-ce que c'est que la police que nous avons ? »

— « Mais si c'était un tire-au-flanc... »

Bailey n'alla pas plus loin : le jeune homme en robe lui tournait le dos. Le professeur sourit. « Je crains fort que la chose ne soit devenue si commune qu'elle est maintenant positivement considérée comme respectable dans certains cercles. Notre jeune ami ne fait pas mystère auprès de ses amis que sa monomanie

religieuse est tout bêtement pour lui le moyen de vivre sans travailler. »

— « Et vous ne le signalez pas ? »

— « Non, » soupira le professeur. « Je regrette mais je n'ai pas le courage d'être un délateur. Mon cas personnel est tout à fait authentique. Essayez donc d'expliquer la politique économique de l'Amérique moderne ! »

Une heure ou deux plus tard, Bailey se mêla à un groupe en train d'écouter un Noir volubile : « Je te dis qu'on peut y arriver, mon vieux. Tout ce qu'il nous faut, c'est être organisés. Si les pédés se sont organisés, pourquoi les gens de couleur n'en feraient-ils pas autant ? Dans le temps, au moment du procès Brown au Conseil de l'Education, la Cour suprême a conclu que la discrimination affecte le psychisme. C'est vrai ? Bon ! Or, loi ou pas loi, la discrimination existe toujours dans ce pays. Pourquoi, en ce cas, ne pas faire déposer une loi stipulant qu'un Noir est un débile mental ? Les Blancs nous doivent bien ça, non ? »

— « Eh bien, » répondit Gengis Khan, « si on pouvait appliquer le même principe aux Mongols et aux Suédois... »

— « Dame ! Pourquoi pas ? J'avais pensé qu'on devrait marcher avec les juifs. Mais il y a trop de juifs qui s'accrochent aux basques des tessies. Alors, pourquoi pas nous, à la place ? C'est se faire la courte échelle, en quelque sorte. »

Une fille rousse tira Bailey par la manche et, désignant le Noir du menton, murmura : « Quelle ironie merveilleuse ! Ferd a tellement envie d'obtenir un certificat que ça le fait saliver. Vous ne l'avez jamais entendu faire son numéro quand il proclame que l'homme noir devrait se lever et tuer tous les sales Blancs de la planète ? Mais il a toujours été barré par le Conseil. Les salauds ! Ils disent qu'il n'est pas paranoïaque et qu'il se borne à exprimer une opinion politique. Au fond, voyez-vous, il aime bien les Blancs. Il a beau dire et beau faire, c'est comme ça : il les aime. Maintenant, il s'est mis dans la tête qu'on devrait le certifier comme excentrique. Mais je parie qu'il n'aura pas plus de succès. Je vous flanque mon billet que, d'ici dix ans, l'excentricité sera la loi. »

Vers minuit, on se mit à danser. A ce moment, la moitié de la population du quartier s'entassait probablement dans la maison. La foule se bousculait dans l'escalier, se répandait dans la rue. Mais on découvrit que l'on pouvait sauter sur place au rythme des battements enregistrés des bongos si l'on s'y mettait en chœur.

Bailey avait la migraine et la tête lui tournait un peu. Son état de santé était précaire et il y avait trop d'alcool, trop de fumée, il faisait trop chaud, l'atmosphère était trop lourde, il y avait trop d'excitation. Mais il n'avait pas envie de partir et ses ennuis internes se perdaient dans une brume rose et lumineuse. Il ne se sentait plus seul. Cet univers à l'intérieur de l'univers l'acceptait. La rousse avait disserté sur la psychanalyse qu'elle subissait et elle parlait, parlait, parlait. Mais elle était mignonne et active tandis qu'ils sautillaient ventre contre ventre, et il se disait que, plus tard, il l'entraînerait peut-être au lit. Ils dansaient.

Tout le monde dansait. Le plancher résonnait. Les candélabres tremblaient. Des plâtras dégringolaient. Les vitres se fracassaient. *Rataplan, rataplan, badaboum, boum boum... flac !* Ah ! ah !

Et puis le bâtiment pourri, rongé par les termites, s'effondra. Bailey disposa d'une seconde pour se rendre compte qu'il tombait en même temps que le toit.

Il fut enseveli sous les décombres et mourut.

La mort était une tornade. C'était comme s'il était pris dans un tourbillon, soulevé, renversé, soulevé encore... et voilà que cela recommence ! Mais par un effort de volonté, ignorant délibérément le tonnerre, les éclairs et les pieuvres, il pouvait s'accrocher à quelque chose qui ressemblait à une orientation.

Dieu comptait : « Zéro, un, dix, onze... »

Oh ! ferme ça ! gronda-t-il.

Que lui arrivait-il ? Est-ce que cette succession de fins visqueuses allait durer éternellement ? Etait-il mort de sa vraie mort et condamné à l'Enfer ?

Non. Car à quoi bon l'Enfer si l'on ne se rappelle pas pourquoi on y est ?

Il se concentra sur cette énigme. Qui était-il ? Pourquoi était-il ? Comme, cette fois, son esprit était moins confus et qu'il avait moins peur, il découvrit qu'il se souvenait intégralement de son passé dans chacune de ses existences. Et, jusqu'à un certain point, chacun de ces passés était semblable aux autres. Une enfance et des études ordinaires, des livres, de la musique, des amis, le mariage, le divorce, d'autres femmes, d'autres distractions, une carrière prometteuse de sociologue attaché au centre de recherches de l'Université de médecine de San Francisco parce que sa thèse

traitait du problème posé par la montée des maladies mentales et qu'il essayait d'en trouver la cause, d'imaginer une solution en fonction de sa discipline... Mais ces existences divergeaient à partir d'une date remontant à plusieurs années. Une date qu'il situait aux alentours de 1984.

« Mille, mille un, mille dix. »

Mais laquelle de ces quatre vies était-elle réellement la sienne ? Toutes étaient-elles vraies ? Non. Impossible. Rien dans leur passé commun n'indiquait que son psychisme risquât de se désintégrer. Or, il s'était désintégré. Quatre fois. Ces épisodes n'étaient-ils donc qu'une illusion dont il fallait qu'il se débarrasse ?

Comment ?

Et d'abord, comment cette illusion était-elle née ?

Il n'en savait rien. Ses « incarnations » masquaient le dernier fragment de sa vie. Par tous les dieux et toutes les sorcières, était-il condamné à mourir sans discontinuer dans des univers déments, l'un suivant l'autre, jusqu'au moment où il deviendrait vraiment fou ?

Réfléchis, se dit-il désespérément. Réfléchis dur. Qu'est-ce qui te catapulte dans des pseudo-existences différentes ?

« Mille cent onze. »

Tu penses au tout dernier épisode. Tu vois ce qui ne colle pas dans la façon dont les gens font face à leur situation. Tu crois qu'il y a une meilleure manière. Alors, Dieu dit *clic* et la scène change, mais tu découvres que ça ne vaut pas mieux.

Prends le monde précédent, par exemple. Il y avait l'ébauche d'une idée : éliminer les tensions qui font craquer les personnalités les plus faibles. L'ennui, c'est qu'une société ne peut fonctionner sans une certaine intolérance et sans certaines contraintes.

Pas celle-ci, tout au moins. Une société technologique à dominante urbaine orientée vers le rationalisme doit brider les gens, et cette coercition sera toujours trop brutale pour certains. Mais si l'on postule une culture absolument différente ? Ne parlons pas du bon sauvage, bien sûr, mais... eh bien, de l'homme post-technologique qui n'utilise les machines que pour les tâches pénibles, fastidieuses et dangereuses et qui, en dehors de cela, a lavé le monde de sa laideur et de ses complexités outrancières, qui est revenu à une nature rendue sûre, une nature nettoyée, et qui, tout en donnant satisfaction à ses instincts animaux, cultive aussi ce qu'il y a en lui d'intellectuel, de spirituel, d'exclusivement humain...

Clic. La matrice du temps était fécondée.

Non ! hurla Douglas Bailey avec horreur. Je ne voulais pas dire cela !

Il était trop tard.

CINQUIEME DESTIN

Le robot de maintenance du secteur était tombé en panne et était incapable de s'autoréparer. Bailey demanda un ingénieur mais celui-ci ne pourrait pas venir avant plusieurs jours.

S'occuper de la maison en attendant n'ennuyait pas Bailey. D'ailleurs, il prenait en général lui-même soin du jardin. Couper et fendre le bois, faire la cuisine, se charger des petites remises en état que nécessitaient les canalisations et la batterie solaire, tout cela à la main, constituait un agréable changement de rythme. Quel plaisir que de travailler en plein air ! Jamais les collines dominant la baie sur lesquelles le robot et lui avaient construit la cabane n'avaient été aussi belles.

Mais un homme seul ne saurait patrouiller toute une région. Et Bailey n'avait pas de voisins. (Ce n'était nullement un ermite : il s'était tout simplement retiré pour un temps de sa communauté afin de pouvoir développer certains aspects d'une idée philosophique.) A tout le moins, le feu était une menace omniprésente pendant la saison sèche. Pas question de courir le risque d'un incendie alors que le reboisement s'annonçait si prometteur. De plus, la destruction de Sausalito, qu'elle fût due à une explosion ou à un manque de soins, l'aurait navré. La ville abandonnée avait à ses yeux un charme mélancolique et curieux.

Aussi activa-t-il son radiophone pour appeler Fairfax. Le hasard voulut que ce fût Avis Carmen, responsable cette année-là des activités de coopération, qui reçut le message en personne. « Mais bien sûr, Doug, » fit-elle. « Tu aurais dû nous avertir plus tôt. Je vais t'envoyer une équipe dans... Ah ! pas mal de nos garçons sont partis en barque pour le Delta, de sorte que je ne pourrai peut-être pas réunir suffisamment de monde pour le moment. Mais je demanderai des volontaires ailleurs. De combien de personnes penses-tu avoir besoin ? Vingt ? D'accord ! Nous serons chez toi après-demain au plus tard. »

— « Merci beaucoup, Avis. »

— « Pourquoi des mercis ? C'est notre devoir envers la terre, rien de plus. D'ailleurs, une tâche collective comme celle-là est divertissante. »

— « J'ai gardé l'habitude de remercier les gens quand ils font montre de gentillesse. Je suis sans doute vieux jeu. »

— « Le fait est ! » Sa voix se fit rauque. « Tu ne sais pas ? Je vais charger Jim Wyman de me remplacer à l'organisation et je viendrai demain par mes propres moyens. »

— « Oh ! ce n'est pas nécessaire. Je n'ai pas encore de problèmes. »

— « Je sais. Mais n'apprécieras-tu pas une main secourable ? Un peu de compagnie et de plaisir sexuel ? Il y a des semaines que tu es tout seul. »

Bailey hésita. « Pour être tout à fait sincère, j'apprécierai. Je suis suffisamment ennuyé de ne pouvoir conserver une sérénité profonde, ce qui signifie que je n'aboutis à rien pour ce qui est de la connaissance de moi. Mais pourras-tu t'absenter du jour au lendemain ? »

Avis éclata de rire. « Calme-toi ! Il faudrait quand même que tu essayes de ne pas te faire des montagnes de taupinières. Ma parole, s'il n'y avait pas eu le Changement, tu aurais fini par sombrer dans la dépression nerveuse ! Si je ne dirige pas les danses folkloriques, les chœurs communautaires et les classes-ateliers pendant quelque temps, ce ne sera pas une catastrophe. Je n'ai qu'une seule obligation d'importance vitale : apprendre la gentillesse, et je suis sûre que Roger Breed s'occupera de mes petits de six ans pendant mon absence. Si tu tiens à toute force à être collet monté, je pourrai te dire que mon devoir le plus urgent, c'est toi. On a l'impression, à t'entendre, que la solitude a stimulé ton agressivité. »

— « *Faites l'amour, pas la guerre,* » cita-t-il avec un petit rire.

— « N'est-ce pas le principe de base du monde moderne ? » répondit-elle gravement. « Mais je ne prétends pas que tu aies jamais nui à quelqu'un, mon chéri. Cela signifie simplement que toutes les tensions qui ne se libèrent pas se retournent contre l'individu. »

Bailey coupa la communication dès qu'il le put sans être grossier, ce qui demanda quand même un certain temps, compte tenu des canons de l'oisiveté et de la sociabilité. A son goût, Avis Carmen parlait trop et était un petit peu trop mouche du coche dans sa franchise.

Néanmoins, ce fut avec impatience qu'il l'attendit.

Elle arriva en fin d'après-midi. Comme elle était pressée, au lieu de venir à pied, à bicyclette ou à cheval, elle avait pris l'un des hélicos du village après s'être assurée que personne n'en avait besoin. Le trajet était de l'ordre de 25 à 30 kilomètres. Le véhicule se posa avec un léger ronronnement devant la cabane et Bailey se précipita à sa rencontre. Avis mit pied à terre. C'était une belle et forte fille dont les cheveux blonds, décolorés par le soleil, faisaient un contraste saisissant avec sa peau bronzée. Elle était nue. Ils s'étreignirent. Elle était tiède, lisse, et son odeur était celle de l'été.

— « Alors, mon vieux, c'était donc si urgent ? »

Il fourra son nez dans la petite dépression qui se creusait entre le cou et l'épaule d'Avis. « Eh bien, puisque tu abordes ce sujet, je te répondrai que oui. »

— « Parfait ! A moi aussi, tu m'as manqué, Doug. »

Un peu plus tard, ils allèrent chercher la valise de la jeune femme. Mais celle-ci, une fois dehors, s'immobilisa et murmura avec un respect et un trouble qui n'avaient rien de feint : « Mon Dieu ! Quelle vue tu as ! » Alors, tous deux ouvrirent leur conscience et communièrent avec l'univers.

Le soleil sombrait derrière le chêne vert et l'eucalyptus qui se dressaient au-dessus de la colline, à l'ouest. De ce vaste écu d'or fusaient des traits qui embrasaient tout ce qu'ils frappaient. Les murs de la cabane, les arbres alentour, l'air même étaient saturés de lumière. Devant eux, le sol faisait une pente abrupte. Au-delà des bois, c'était l'azur étincelant de la mer succédant aux collines fauves, à l'est. Au sud, les tours féeriques de San Francisco jaillissaient des brumes lumineuses. Le silence cernait le ciel.

Bailey retrouva le premier son moi isolé. Il remarqua que les yeux d'Avis étaient pleins de larmes. « Que t'arrive-t-il ? »

Elle émergea lentement et à contre-cœur de son état de communion. « Rien, » répondit-elle. « C'est la beauté. Et la pitié. »

— « La pitié ? »

— « Oui, pour tous ceux qui ont vécu avant le Changement. Et qui n'ont jamais connu ça. »

— « Voyons, nous n'étions pas si malheureux, mon chou ! Et pourquoi cherches-tu à me donner l'impression d'être un croulant ? Tu es née dans la civilisation d'avant, toi aussi. »

— « Mais je n'en ai guère de souvenirs, » fit-elle gravement. « Je suppose que le... le jugement m'a tellement marquée que

j'ai presque oublié une grande partie de mon enfance. Il en va de même pour presque tous les survivants. Apparemment, tu te souviens mieux du passé que la plupart des gens. Nous autres, le jugement nous a décapés, en quelque sorte. »

Sans doute voulait-elle chasser la tristesse qui l'avait effleurée car elle poursuivit sur un ton presque violent : « Il le fallait. Il fallait que nous soyons délivrés de force des habitudes de nos pères. Alors, nous avons compris ce que le refus du naturel, les contraintes, les sales petites inhibitions avaient fait à la Terre et à l'humanité. Dès lors, nous avons été affranchis du passé et avons vraiment pu repartir à zéro. »

— « Je ne suis pas sûr que nous ayons été aussi libérés que cela, » répliqua Bailey.

— « Oh ! nous avons conservé ce qui était bon. » Avis tourna les yeux vers San Francisco. « Prends la ville, par exemple. Elle ajoute une sorte de magie au paysage. Je suis heureuse qu'elle soit là, heureuse que les machines l'entretiennent, heureuse que les enfants la visitent parce que cela fait partie du programme scolaire. Mais y habiter ! » Elle fit la grimace.

— « Je l'aimais bien. »

— « Parce que tu n'étais pas raisonnable. Non ? »

— « Euh... Peut-être. » Il avait besoin d'ouvrir la porte à ses souvenirs. « Mais j'avais des amis. Ils sont morts. Tous ceux que je connaissais. L'épidémie a tué quatre-vingt-quinze pour cent de la population mondiale, si je me rappelle bien, n'est-ce pas ? Quatre-vingt-quinze pour cent en l'espace de quelques mois ! Toi-même, tu dois bien pleurer sur quelqu'un une fois de temps en temps.

— « Je pleure sur leurs pauvres vies gâchées, je ne pleure pas leur mort. Elle a été une libération, je n'en doute pas. Quelle autre issue restait-il pour s'évader du piège où l'homme s'était enfermé ? Maintenant, nous avons de la place, nous pouvons respirer, nous sommes riches, nous avons des ressources, nous avons les connaissances qu'il faut pour faire tout ce que nous voulons faire et nous sommes en train de transformer la planète en paradis. »

— « Crois-tu ? » fit Bailey d'un air dubitatif. « Nous ne connaissons que la région de la baie. Parfois, nous avons un contact radio avec tel ou tel autre fragment de l'humanité dispersée de par le monde. Mais à part cela... Tiens ! Peux-tu me dire ce qui se passe dans une zone aussi proche que celle de la Russian River ? »

— « Il ne s'y passe probablement rien. Il n'y a personne. Nous gagnons du terrain et occupons les terres libres. Mais sans précipitation. » Elle martela le sol à coups de poing. « Et jamais nous ne nous reproduirons, jamais nous ne construirons, jamais nous n'exploiterons de mines, jamais nous ne déboiserons, jamais nous ne polluerons ni détruirons comme on l'a fait scandaleusement autrefois. Jamais ! Nous avons retenu la leçon ! »

Bailey, jugeant que la conversation devenait déprimante et qu'il convenait de changer de sujet, la prit par la taille. « Tu es une fille délicieuse, » dit-il à la fois pour la calmer et parce qu'il le pensait. « Si la jalousie était permise, je serais jaloux de tes autres amants. Est-ce que tu crois que cela te plairait de t'apparenter avec moi ? »

Avis, à ces mots, fondit. Elle lui piqua un baiser sur la joue et se pelotonna contre lui. « Je suis encore jeune et ne suis pas encore prête à assumer l'ultime responsabilité. Mais un jour... Oui, Doug, si tu le veux encore, je crois que j'aimerais. Tu dois posséder d'excellents chromosomes et le rôle de père t'irait bien. Et puis... Et puis, tu me plais, quoi ! »

La conversation se poursuivit, pleine de digressions et d'aimables petits riens, jusqu'à ce que le crépuscule et la faim les incitent à rentrer. Après avoir dîné, allongés sur une peau d'ours artificielle (encore que les ours fussent en recrudescence du fait des mesures prises pour la protection des espèces) devant la cheminée de pierre véritable où dansaient les flammes, ils firent encore l'amour au son du *Boléro* de Ravel que déversait la rustique chaîne haute-fidélité. C'était si agréable qu'ils recommencèrent avec *Le sacre du printemps* de Stravinsky, la *Toccata et Fugue* de Bach, la *Neuvième* et pour finir, une symphonie de Delius. Dans ce domaine, le mode de vie moderne faisait de vrais prodiges.

Le lendemain après-midi, une douzaine de leurs amis arrivèrent de Fairfax avec tout un chargement de matériel. Vers le soir, un autre contingent, qui avait traversé la baie à bord d'un tape-cul, escalada la colline. Tout le monde fut accueilli à bras ouverts ainsi qu'on accueillait toujours les nouveaux venus. Il y avait plus de monde que nécessaire, plus qu'il n'était prévu car plusieurs filles s'étaient jointes aux détachements pour faire la cuisine. Mais chacun amenait du ravitaillement — gibier, cochon sauvage, poisson fumé, fruits secs, noix, raisin, miel, pain fait avec du grain broyé entre deux pierres — et toutes les provisions furent mises en commun. Quelqu'un avait eu la précaution d'apporter une caisse de vin de Livermore. Ce soir-là, il y eut grande fête. Personne ne

s'enivra — nul ne s'enivrait jamais dans cette société — mais on s'attendrit, on chanta, on dansa en changeant de partenaires, on se livra à des concours d'athlétisme et on s'invita les uns chez les autres.

Suivirent deux jours de travail intensif. Les hommes patrouillèrent longuement à pied à la recherche d'éventuelles zones de danger, dessartèrent afin de prévenir les incendies, arrachèrent les sumacs vénéneux, soignèrent les plantes malades, réparèrent les pistes et les chemins — bref, firent tout ce que le robot faisait habituellement. La nuit venue, ils étaient trop fatigués pour faire autre chose que de manger et de dormir, mais l'atmosphère de camaraderie et le sens du devoir accompli leur était une précieuse satisfaction.

L'ingénieur arriva enfin. La batterie solaire donnait à nouveau des signes de défaillance, de sorte que Bailey se trouvait dans la cabane avec les femmes quand l'hélicamion descendit du ciel. Tout le monde inclina respectueusement la tête lorsque l'homme de haute taille, vêtu d'une robe safran, émergea, suivi de ses acolytes qui faisaient tinter leurs clochettes.

L'ingénieur leva à bout de bras sa règle à calcul et psalmodia : « Que la paix soit sur vous, mes enfants. Veuillez me conduire auprès du souffrant. »

— « Ne voulez-vous pas vous rafraîchir d'abord, docteur ? » demanda Avis.

L'ingénieur fit un geste de dénégation et sa coiffure emplumée oscilla. « Gracieuse est ma fille. Nous nous prévaudrons plus tard de son hospitalité dans l'esprit où elle nous est offerte. Mais il nous faut avant tout examiner le robot car tant que quelque chose, fût-ce une machine, n'est pas en harmonie avec soi-même, le monde et l'univers étoilé sont déformés, je vous le dis. Toute défectuosité est un mal. Tout mal est une défectuosité. »

— « Le docteur m'a instruite ! » répondit Avis avec humilité.

Bailey conduisit l'ingénieur et ses acolytes à la remise où était logé le robot. Là, les nouveaux venus ôtèrent leurs robes, sortirent leurs outils et se mirent prosaïquement au travail. Bailey les regardait faire. On n'avait plus besoin de ses services. Quand le robot serait remis en état, il réparerait tout ce qui avait besoin de l'être mieux et plus vite que lui.

— « Pardonnez-nous notre retard, mon fils, » dit l'ingénieur tout en dévissant une plaque du châssis. « Je reçois tellement d'appels et

le district est si vaste ! Il serait souhaitable qu'un plus grand nombre de gens entrent dans la profession. »

— « C'est que c'est un dur métier, » répliqua Bailey. « Je ne pense pas que les jeunes se sentent attirés par des années d'apprentissage intensif. »

— « Vous avez sans doute raison. Espérons que nous réussirons à leur instiller un véritable esprit de coopération. »

— « Ne croyez-vous pas que la profession pourrait être rendue moins difficile ? Qu'on ne pourrait pas, tout au moins, renoncer aux tâches cérémonielles ? Je parie qu'il vous a fallu plusieurs mois pour apprendre la Messe de la Matière, par exemple. »

L'ingénieur secoua à nouveau sa tête grise. « C'est une exigence de l'esprit de notre temps. Je présume que vous vous rappelez bien l'époque d'avant le Changement. Moi aussi. Nous pouvons l'un et l'autre considérer les conditions qui règnent actuellement avec une certaine objectivité. N'estimez-vous pas que l'une de leurs caractéristiques les plus positives est ce rite, l'apparat, le désir de donner un sens religieux à chacun des actes que nous accomplissons ? Je pense que l'aridité spirituelle de l'ancien monde fut l'une des raisons du jugement qui l'a si totalement détruit. Pour quoi vivaient donc la plupart des gens ? Manquant de volonté, ils n'ont pas pu résister à l'épidémie. » Il se mit à sa besogne. « Naturellement, cela a œuvré en notre faveur. »

— « Pardon ? »

— « Mais bien sûr ! Si tout n'avait pas été aussi parfaitement nettoyé, comment nous serions-nous développés comme nous l'avons fait ? »

La panne du robot n'avait rien de grave : un simple court-circuit. La pièce fut remplacée. L'ingénieur ne s'attarda que le temps de boire une tasse de café et d'entonner une brève action de grâces. Il était attendu en bien des endroits différents.

Le soir, quand les hommes rentrèrent, ils estimèrent qu'ils avaient besoin de quelque chose de plus : il fallait célébrer non seulement la fin de leur travail mais aussi le fait que la terre n'avait pas souffert. Il fut convenu que l'on se rendrait le lendemain dans la forêt de Muir.

Ce fut une merveilleuse excursion. Tantôt on suivait la route effondrée, tantôt on coupait à travers les hautes collines émaillées de coquelicots rutilants, ouvertes au vent. Ils chantaient, bavardaient, plaisantaient, riaient ou, tout simplement, savouraient le soleil et l'air qui les baignaient. Bailey marchait la plupart du

temps à côté de Cynara, une petite rousse à l'ossature délicate et aux grands yeux — des yeux comme il n'en avait encore jamais vu. Et il goûtait sa conversation ; elle avait un humour malicieux qui faisait défaut à Avis. A la fin, ils marchaient la main dans la main.

On était partis tôt et, comme tous étaient au mieux de leur forme, l'expédition arriva à destination peu après midi. Ils avaient l'intention d'entrer dans le vaste hallier des séquoias et de communier avec leur grandiose majesté. Plus tard, on pique-niquerait, on passerait ensemble quelques heures joyeuses comme la première nuit, puis on déroulerait les sacs de couchage et on se reposerait sous les étoiles. Et le lendemain chacun repartirait chez soi.

— « Mais on va commencer par déjeuner, » déclara Cynara, approuvée par plusieurs de ses compagnons.

Avis fronça les sourcils. « Je ne sais pas, mes amis. C'est pour nous sanctifier que nous sommes venus. »

— « Ah ! non, on ne va pas se sanctifier le ventre vide ! » protesta Cynara.

Avis se dérida. « Très bien. Sans doute la sainteté est-elle un peu difficile dans ces conditions. » Elle fit une génuflexion en direction des arbres qui se dressaient derrière la maison du Gardien.

Le soleil les bénit. La terre les encensa. Une alouette fit les répons.

Ils ouvrirent leurs sacs et confectionnèrent des sandwiches à n'en plus finir. Bailey et Cynara étaient assis, leurs jambes se touchant, adossés à un chêne solitaire, quand Avis passa par là. Elle leur sourit. « Tiens, tiens... Serait-ce de nouvelles relations qui se préparent ? »

— « Est-ce que cela t'ennuie ? » demanda Bailey.

Elle leur ébouriffa les cheveux. « Bien sûr que non, bêta ! »

Après s'être restaurés, les excursionnistes enfilèrent les manteaux de prière sur leurs vêtements — ou leur absence de vêtements — et s'approchèrent de la futaie. Le gardien sortit de sa maison. Ils s'agenouillèrent, le vieil homme leur donna la bénédiction, et ils entrèrent dans la pénombre silencieuse pailletée de soleil.

Le regard de Bailey ne cessait d'aller des voûtes de la cathédrale qui s'étiraient devant lui à Cynara qui avançait à côté de lui. *Et alors,* songeait-il, *qu'est-ce qu'il y a d'erroné là-dedans ?*

Même dans la religion d'aujourd'hui. Surtout dans la religion d'aujourd'hui. L'homme peut-il nourrir de plus hauts desseins que de donner et de recevoir le bonheur, de prendre soin de la terre qui prend soin de lui, de savoir qu'il est en harmonie avec le cosmos ?

Oui, et en harmonie aussi avec ses frères humains. Qu'il ne fait qu'un avec eux. Quand je suis avec cette fille, je suis aussi d'une certaine façon avec Avis. Et quand je suis avec Avis ou quelqu'un d'autre, je suis aussi d'une certaine façon avec Cynara. En sorte que nous ne pouvons jamais être ni méchants ni infidèles.

Une femme poussa un cri qui retentit dans le silence comme le crissement d'une scie électrique. Bailey bondit en arrière tandis que Cynara réprimait le cri qui montait aussi à ses lèvres. Ceux qui les précédaient battaient en retraite. Ils s'immobilisèrent, les yeux fous, pétrifiés d'incrédulité.

Tous sauf un. Un homme qui gisait face contre terre en travers du chemin au milieu d'une mare de sang, un sang dont l'éclat passait l'imagination. Et la flaque s'élargissait, s'élargissait sans fin.

Son meurtrier, debout à côté de lui, ricanait. C'était une créature énorme et noueuse, couverte de peaux de bêtes malodorantes. On apercevait les cicatrices de la petite vérole à travers ses cheveux gras et sa barbe en broussaille. Il étreignait une machette rudimentaire. Bailey réagit, guidé par un instinct dont il ignorait qu'il subsistait encore en lui : empoignant Cynara par le bras, il l'entraîna à l'intérieur d'une trouée, vestige d'un ancien feu de forêt, et se planta devant elle pour la protéger, prêt à la bataille.

D'autres créatures, aussi crasseuses que la première, surgirent, hurlant et poussant des glapissements dans un idiome qui avait peut-être jadis été de l'anglais. Deux hommes de l'excursion se ruèrent en avant. L'un d'eux tomba, le crâne fendu d'un coup de hache. Son camarade s'écroula à son tour, transpercé par un épieu, en poussant un cri d'agonie. Le tueur éclata de rire.

— « Joe, » balbutia Bailey. « Sam. C'étaient mes amis ! »

La rage chassa sa terreur. Des pensées fulgurantes se bousculaient dans sa tête : *Ce sont des sauvages. Venus du nord, probablement. La preuve qu'il y a des survivants par là, après tout. Des gens qui sont vraiment retournés à la nature.*

Les pèlerins hébétés étaient immobiles. Les envahisseurs les cernaient. Les deux groupes étaient à peu près égaux — non, celui des civilisés comptait quatre ou cinq hommes de plus — et les

filles étaient en excellente forme physique, elles aussi. Pourquoi n'engageaient-ils pas le combat ? Un athlète pourrait échapper à ces épées, ces épieux, ces gourdins... s'en emparer... ou du moins le faire payer cher à l'ennemi !

Bailey se ruait déjà presque en avant quand Avis, reprenant ses esprits, leva les bras et s'exclama : « Qu'est-ce à dire, amis ? Que faites-vous, ô mes frères d'âme ? »

Un nordiste aboya un ordre et ses compagnons se mirent à l'œuvre. Une ou deux victimes tentèrent de fuir mais elles n'allèrent pas bien loin. En quelques secondes, les hommes furent massacrés — encore que l'agonie de certains durerait encore sûrement des heures. Alors les sauvages s'en prirent aux femmes.

— « Non ! » gémit Avis. « Pas avec des bêtes ! »

Elle se débattit jusqu'au moment où, impatienté, son agresseur l'assomma à coups de poings, lui brisant la mâchoire. Les autres filles firent moins de façons. En attendant leur tour, deux nordistes découpèrent un cadavre en morceaux et dévorèrent sa chair crue.

Cynara s'était évanouie. *Il faut quitter... quitter la région ? Nous avons oublié l'art du combat. Nous n'avons pas d'armes, nous ne sommes pas entraînés, même pour nous défendre. Et maintenant, les sauvages nous ont découverts. Ils vont nous envahir, tuer, violer, nous réduire en esclavage, piller, tout mettre à feu et à sang. C'était une erreur de croire que nous pourrions arrêter l'Histoire.*

Et pourtant, non... je ne peux pas déserter, je ne peux pas abandonner mon peuple.

Peut-être — ce n'était qu'un peut-être — les envahisseurs ne s'apercevraient-ils pas de leur présence et partiraient-ils avec leurs prisonnières — s'ils ne massacraient pas purement et simplement les femmes. Peut-être Cynara et lui parviendraient-ils à s'enfuir, à donner l'alerte, à rallier leurs compagnons avant qu'il soit trop tard.

Ç'aurait été possible. Peut-être. Ils auraient pu, ce n'était pas inconcevable, devenir les chefs d'une civilisation utilisant la méthode scientifique pour perfectionner la guerre, exterminer l'ennemi et, dans son élan, se tailler un empire de bonne taille. Mais Cynara reprit conscience et se mit à gémir au moment même où quelques sauvages qui se dirigeaient vers la maison du gardien passaient devant eux. Ils appelèrent leurs congénères.

S'il avait été armé, Bailey aurait sans doute défendu l'entrée de leur refuge — au moins quelques instants — mais l'épieu qui lui transperça d'emblée l'épaule le convainquit qu'il lui était indispensable d'avoir de la place pour résister s'il ne voulait pas se faire massacrer sans résistance. Il chargea et réussit à s'emparer d'une hache. Il tua avec une intense satisfaction le propriétaire de celle-ci et revint vers l'arbre. Mais les sauvages le cernaient déjà.

Alors, un gourdin lui écrasa la cervelle et il mourut.

La mort était une tornade. Non ! Ce n'était pas la mort, ce n'était pas le chaos, c'était simplement l'insensibilité, l'amputation sensorielle totale.

Dieu comptait : « Zéro, un, dix onze... »

Oh ! ça va comme ça, maugréa Bailey. Est-ce que tu te figures que je ne sais pas reconnaître un code binaire ?

Ce monde avait été le pire de tous jusqu'à présent, continua sa pensée. Pas à cause des cannibales, d'ailleurs : ceux-là n'étaient que de pauvres ignorants. Mais les civilisés qui ne s'étaient jamais donné la peine de chercher à savoir ce qui se passait au-delà des frontières de leurs petites paroisses, qui acceptaient sans sourciller la mort de je ne sais combien de créatures dans laquelle ils voyaient le prix raisonnable à payer en échange de leur culture supérieure... pouah !

Eh là ! « Jusqu'à présent » ? Qu'est-ce que cela veut dire ? Je veux en sortir. Et ne pas continuer.

Je devrais être capable de trouver la solution. J'y aurais tout intérêt. Autrement, adieu mon équilibre mental !

« ... cent, cent un, cent dix... »

Ou, pour employer la numération arabe, quatre, cinq, six, etc. C'est un ordinateur. Mes nerfs enregistrent ses impulsions quand il est en veilleuse. Ce qui signifie que je suis d'une façon ou d'une autre connecté à lui. Et quand il entre en action... Mais oui ! Le Simulateur !

Le système homme-machine. Je suis l'homme, il est la machine. A nous deux, nous analysons un problème dans sa totalité.

Quel problème ?

Voyons... Je suis sociologue. Je cherche à trouver les causes et le traitement du déséquilibre mental. On a suggéré des solutions très variées... Je me rappelle qu'on a parlé de l'euthanasie volon-

taire... Mais, par le passé, les remèdes se sont bien souvent révélés pires que le mal. Pensons aux effets à long terme de la politique du pain et des jeux sur le prolétariat romain. Pensons à la plupart des révolutions et des utopies que l'on a essayé de réaliser. Nous avons besoin d'une méthode moins aveugle, autre chose que celle des essais et des erreurs. Et il ne suffit pas d'imaginer un système théoriquement réalisable : encore faut-il savoir à l'avance ce qu'il donnera dans le concret, quelles conséquences il aura sur les sujets traités. Par exemple, allouer une indemnité peut être économiquement valable dans certaines circonstances mais risque de démoraliser les bénéficiaires. Comment tester une réforme sociale avant sa mise en place ? De l'intérieur ?

Mais naturellement ! Le couple homme-machine. L'élément humain fournit plus que des directives générales : il apporte une intelligence globale, consciente, inconsciente, viscérale et génétique de ce qu'est la nature humaine. Ces données entrent dans les réserves informatives en même temps que tous les autres renseignements que possède déjà la machine. Alors, le cerveau et l'ordinateur agissant à l'unisson postulent une modification sociale donnée et en déduisent les conséquences. Comme l'objectif est d'explorer celles-ci d'un point de vue immédiat et émotionnel, l'aboutissement des prémisses logiques se présente sous la forme d'un « rêve ».

Peut-être que la machine prend les choses un peu trop au pied de la lettre...

C'est clair... S'il s'avère qu'un monde imaginaire est indésirable, il est inutile de l'explorer plus avant. Le système doit me laisser la latitude d'interrompre la séquence. Un peu comme quelqu'un qui fait un cauchemar et se dit : réveille-toi.

A ceci près que, en l'occurrence, pour je ne sais quelle raison psychologique profonde, l'ordre de coupure a assumé la forme de ma mort simulée. De façon très réaliste. Et le choc a provoqué une amnésie partielle. Donc, je ne pouvais pas ordonner de façon univoque de mettre fin au spectacle. Donc la machine attendait en veilleuse que mon courant de semi-conscience lui jette en pâture quelque chose qu'elle pourrait interpréter comme un commandement.

Il frissonna mentalement. Mon Dieu ! Cela aurait pu continuer comme ça jusqu'à... jusqu'à...

Bon ! Ramène-moi à la maison et arrête-toi, Simulateur.

Clic ?

Tu m'as bien compris, dit Douglas Bailey.

Et la création commença.

A L'ENSEIGNE DU VIEUX DESTIN

Il ouvrit les yeux. Les ténèbres l'entouraient... Il poussa un hurlement, tendit spasmodiquement les bras.

— « Eh là ! Que se passe-t-il ? Attendez un peu. J'arrive. »

Par un effort de volonté, Douglas Bailey s'immobilisa. Il avait le souffle court et son cœur battait à tout rompre.

On détacha le casque d'induction qui lui enserrait le crâne. Son regard se posa sur — Dieu soit loué ! — le visage familier, si typiquement anglais, de Michael Birdsong, son supérieur immédiat ; sur — quelle merveille ! — son propre laboratoire. La délivrance était comme une houle qui le secouait.

— « Ça va ? » demanda Birdsong. « Quelque chose n'a pas marché ? »

— « Je ne sais pas. » Bailey s'assit au bord du lit, les jambes pendantes. Il tremblait encore. « Combien de temps cela a-t-il duré ? »

— « Je n'ai pas chronométré mais je vais vous le dire tout de suite. » Birdsong enclencha une touche. Il y eut une série de déclics et un ruban imprimé jaillit de la fente. Il l'arracha. « A peu près cinq secondes. »

— « Hein ? Eh bien ! » Pris d'un doute soudain, Bailey s'enquit : « C'est bien le monde réel, n'est-ce pas ? »

— « Quoi ? Naturellement ! Que voulez-vous que ce soit d'autre ? Mais dites-moi... »

Bailey leva la main. « Non, attendez. C'est trop important. La mémoire m'est entièrement revenue, mais il se pourrait que mes souvenirs soient faux. Je voudrais les comparer aux vôtres. Parlez-moi de l'épidémie de troubles mentaux. »

Birdsong le scruta avec attention. « Si vous voulez. Elle suit la loi classique de la croissance cellulaire des moisissures. La stabilisation s'amorce. Aussi devrions-nous pouvoir démarrer à terme un traitement sur grande échelle. D'ici là, on s'occupe des victimes de notre mieux, en improvisant. Le programme que nous avons élaboré, vous et moi, a pour but de trouver une méthode

plus rapide, plus radicale. » Et, ce fut sur un ton passionné qu'il demanda : « L'avez-vous trouvée ? »

— « Je ne sais pas. » Bailey se leva. Il s'approcha de la fenêtre devant laquelle il se planta, contemplant la ville et la baie. « Il va falloir procéder à l'évaluation de mes données et, probablement, en recueillir d'autres après avoir mis au point un facteur de sécurité. J'ai constaté que celui-ci nous manquait. Mais plus tard ! Plus tard ! » Il s'esclaffa. Il y avait dans son rire un reste d'hystérie. « Pour le moment, il me suffit de savoir qu'il n'existe pas de solution radicale. Que nous tâtonnons avec lenteur, maladroitement, de bric et de broc, de façon ruineuse, en humains que nous sommes. Et que, bon Dieu de bon Dieu, je suis de retour dans le monde réel ! »

Traduit par Michel Deutsch.
Titre original : The fatal fulfillment.



titres disponibles :

8 - DANIEL F. GALOUYE - Simulacron 3
9 - ROBERT SHECKLEY - Oméga
10 - PHILIP JOSÉ FARMER - Le faiseur d'univers
11 - PHILIP K. DICK - Le dieu venu du Centaure
12 - JACK VANCE - La machine à tuer
13 - HENRY KUTTNER - Les mutants
14 - JAMES H. SCHMITZ - Agent de Véga
15 - PHILIP JOSÉ FARMER - Les portes de la création
16 - WILLIAM TENN - Des hommes et des monstres
17 - PHILIP JOSÉ FARMER - Cosmos privé
18 - SARBAN - Le son du cor
19 - EDMOND HAMILTON - La vallée magique
20 - GORDON R. DICKSON - Dorsai

titres à paraître :

21 - ROGER ZELAZNY - L'île des morts
22 - L. SPRAGUE DE CAMP - Zeï
23 - KEITH LAUMER - Les Mondes de l'Imperium
24 - GORDON R. DICKSON - Pour quelle guerre...
25 - H. BEAM PIPER - Kalvan d'Outre-temps
26 - JACK VANCE - La Planète géante

Pour commander les précédents titres
ou pour s'abonner aux titres à paraître, voir page suivante.

galaxie/bis
bulletin d'abonnement :

à adresser aux Editions OPTA, 24 rue de Mogador - Paris 9e

nom ....

prénom ....

adresse ....

Je souscris un abonnement aux six prochains volumes à paraître dans la collection Galaxie-Bis, contre la somme de 32 F (Etranger : 33,50 F). Mon abonnement devra débuter avec le numéro ....

Je règle par (cocher la case correspondante)
☐ mandat-poste ☐ chèque bancaire joint ☐ virement au C.C.P. 31.529.23 La Source

Pour la Suisse : FS 26 M. Vuilleumier, 56 bd de St-Georges GENEVE - C.C.P. 12.6112

Pour la Belgique : FB 300 M. Duchâteau, 196 Av. de Messidor BRUXELLES 18 - C.C.P. 3500-41

galaxie/bis
bon de commande

à adresser aux Editions OPTA, 24 rue de Mogador - Paris 9e

nom ....

prénom ....

adresse ....

Je désire recevoir le ou les volumes suivants, parus dans la collection Galaxie-Bis :

☐ 8 — DANIEL F. GALOUYE - Simulacron 3
☐ 9 — ROBERT SHECKLEY - Oméga
☐ 10 — PHILIP JOSE FARMER - Le faiseur d'univers
☐ 11 — PHILIP K. DICK - Le dieu venu du Centaure
☐ 12 — JACK VANCE - La machine à tuer
☐ 13 — HENRY KUTTNER - Les mutants
☐ 14 — JAMES H. SCHMITZ - Agent de Véga
☐ 15 — PHILIP JOSE FARMER : Les portes de la création
☐ 16 — WILLIAM TENN - Des hommes et des monstres
☐ 17 — PHILIP JOSE FARMER : Cosmos privé
☐ 18 — SARBAN - Le son du cor
☐ 19 — EDMOND HAMILTON : La vallée magique
☐ 20 — GORDON R. DIKSON - Dorsai

Chaque volume : 6 F. (Cocher d'une croix la case correspondant au titre désiré.)



VALERIAN

agent spatio-temporel

UNE GRANDE HISTOIRE DESSINEE

DEUX ALBUMS TOUT EN COULEUR

J.C. MEZIERES
P. CHRISTIN

EN VENTE CHEZ VOTRE LIBRAIRE

BON DE COMMANDE à découper et à retourner à :

DARGAUD V.P.C. - 12, rue Blaise-Pascal - 92-NEUILLY-SUR-SEINE - C.C.P. PARIS 21 338.03

Je désire recevoir le ou les albums suivants(1)

11801 ☐ LA CITE DES EAUX MOUVANTES 11802 ☐ L'EMPIRE DES MILLE PLANETES

Chaque album : 8,75 F — Les deux albums : 16,00 F

NOM : .... PRENOM : ....

ADRESSE : .... No DEP......

(1) Cochez d'une croix votre choix.

F

Je joins mon règlement sous la forme ci-dessous (1)

5 ☐ CHEQUE BANCAIRE

4 ☐ CHEQUE POSTAL (3 volets)

3 ☐ MANDAT-LETTRE

à l'exclusion de tout autre mode de paiement

(1) Cochez d'une croix votre choix

PIERRE

CHRISTIN

La négociation

Pierre Christin est âgé de trente-deux ans et enseigne à l'Université de Bordeaux. Bien que ce soit là sa première nouvelle de science-fiction, elle est loin de constituer son premier contact avec le genre. Sous le pseudonyme de Linus, Pierre Christin est en effet depuis des années un collaborateur régulier de l'hebdomadaire Pilote, *où il signe en tant que scénariste la série des aventures de Valérian, agent spatio-temporel, dessinées par Jean-Claude Mézières. Deux épisodes de cette bande dessinée ont déjà été repris en albums :* La cité des eaux mouvantes *(dont la critique a paru dans notre numéro 204) et, tout récemment,* L'empire des mille planètes. *Les détails dont Pierre Christin truffe ses scénarios prouvent qu'il est un grand amateur de science-fiction et notamment de space-opera. On le verra aussi dans le récit qui marque ses débuts littéraires.*

P. H.

En mettant le pied sur le sol de l'astroport d'Emshen, Indral respira profondément. Cinq jours dans la fusée diplomatique l'avaient fatigué. Ce n'était pas tellement le voyage. Mais ce contact permanent avec des gens de sa suite ressassant leurs dossiers finissait par être oppressant. Un petit appareil volant conduit par deux Emshens s'arrêta près de lui pour le mener aux bâtiments d'accueil que l'on voyait à quelque distance. De la main, il fit signe qu'il préférait marcher. Il se tourna vers Almon, son médecin personnel, qui ne le quittait jamais. « Viens avec moi, Almon, puisque je n'ai pas le droit de rester seul. Ça te fera du bien de marcher un peu... »

Almon, portant comme d'habitude son bloc médico-chirurgical d'urgence, s'approcha de lui. Les deux gardes personnels d'Indral, colosses muets de la planète Glana, lui emboîtèrent le pas. Le reste de la suite se dirigeait vers un gros engin dans lequel les bagages s'empilaient déjà.

— « Tu ne vas pas commencer les imprudences en arrivant, » dit Almon. « Tu sais qu'Emshen n'est pas sûre. »

— « Je sais. C'est justement pour ça que j'en profite. Une fois au palais des négociations, plus question de mettre le nez dehors pendant... »

Indral laissa la phrase en suspens. Pendant combien d'heures, de jours, de semaines, de mois ? C'était la question. Pour la Terre, il s'agissait de tenir. Mais en avait-elle les moyens ? Tout pouvait aussi bien être fini demain.

L'air d'Emshen était ténu, étrangement parfumé. Maintenant, on distinguait bien les bâtiments de l'astroport et, un peu au-delà, l'énorme palais des négociations, dominant la ville de son architecture compliquée. Volutes inutiles, colonnades prétentieuses, escaliers tirebouchonnés : la moindre construction d'Emshen — même la plus fonctionnelle — faisait preuve d'un étrange délire ornemental, le plus souvent d'une grande laideur aux yeux d'un Terrien.

Il y avait longtemps qu'Indral n'était venu sur Emshen, et la dernière fois c'était à titre privé. Emshen, planète des plaisirs interdits, où tout s'achetait et se vendait, y compris la chair. Emshen, planète de commerçants avisés, voleurs et menteurs sans doute, mais jouissant finalement d'une réputation étonnante dans toute la galaxie, réputation sans commune mesure avec la taille de leur planète, dont les forces armées dérisoires n'assuraient aucunement la sécurité. Emshen, pensait Indral, pourrait être

balayée de la carte du ciel en une fraction de seconde. Et pourtant c'était là qu'aboutissaient tous les grands courants commerciaux, c'était là que s'échangeaient des morceaux de constellations, c'était là que l'on venait discuter de conflits mettant en jeu des centaines de millions de vies. Emshen, terrain neutre et piégé, où l'Empire terrien venait tenter sa dernière chance dans la lutte gigantesque qui l'opposait à la Fédération gurtsienne.

Toujours suivi de ses trois compagnons, Indral pénétra dans l'immense hall d'accueil tapissé jusqu'au plafond de motifs décoratifs particulièrement repoussants. Toute sa suite était là, une centaine de personnes au total. Riinj, qui écrivait ses discours, se précipita vers lui. « Monsieur l'ambassadeur ! Je commençais à être inquiet. La délégation emshen vous attend. Voici votre discours. »

Le remerciant d'un signe de tête, Indral s'empara des feuillets que Riinj lui tendait et s'avança vers la délégation qui se tenait sur le podium réservé aux discours. Les Emshens, plantés sur leurs courtes pattes gainées de soie, faisaient preuve d'une coquetterie outrancière. Parfumés, enrubannés, multicolores, ils fixaient Indral de leurs petits yeux fardés et malins. A leur tête, Indral reconnut, enfoui dans de somptueuses broderies, le vice-ministre des affaires galactiques d'Emshen. Mauvais signe, pensa Indral. Cela voulait dire que, quelque part sur l'astroport, le ministre en personne accueillait la mission gurtsienne qui devait arriver à la même heure. Soucieux d'étiquette comme ils l'étaient, les Emshens n'avaient envoyé le vice-ministre que pour bien montrer qu'entre la Terre et Gurts certaines différences d'importance existaient.

Le vice-ministre avait terminé son discours. Indral, qui n'avait rien écouté, sortit ses feuillets et commença le sien. La rhétorique habituelle se mit à ronronner. Après quelques passages consacrés à l'amitié séculaire qui unissait la Terre à Emshen, aux remerciements pour l'accueil que voulait bien offrir cette planète à une rencontre où se jouerait le sort de l'univers, aux souvenirs qu'éprouvait Indral à titre personnel pour ses séjours enchanteurs sur Emshen, il remit ses feuillets en poche, sourit aux journalistes de toutes races qui retransmettaient directement la scène à travers l'éther, puis rejoignit sa suite et s'embarqua dans le vaste véhicule qui allait les transporter au palais des négociations. Routine que tout cela, pensait Indral.

Routine encore dans les immenses appartements à l'entrée desquels la mission terrienne se retrouva quelques minutes plus tard.

Le responsable de la sécurité, Spranken, s'approcha d'Indral et dit : « Je vous demanderai de ne pas quitter le centre de cette pièce tant que toutes les mesures de sécurité n'auront pas été appliquées, monsieur l'ambassadeur. »

Indral acquiesça et les hommes de Spranken commencèrent leurs vérifications méthodiques, cependant que le reste de la mission demeurait groupé autour d'Indral. Armés de détecteurs, portant des masques, les policiers sondaient les murs aux couleurs bigarrées, auscultaient les meubles biscornus, étudiaient la résistance des planchers ouvragés. Bientôt, ils disparurent dans les pièces attenantes, d'où les bruits de leurs fouilles continuèrent à parvenir jusqu'au groupe silencieux. Au bout d'un temps assez long, Spranken revint. « Les premières vérifications sont terminées, » déclara-t-il. « Bien sûr, il va falloir procéder maintenant de façon plus approfondie. Mais vous pouvez vous installer. »

— « Qu'avez-vous trouvé ? » demanda Indral.

— « Cinq objectifs de vidéo dissimulés dans des moulures, une plante hypnotique dans la salle de réunion, une douche empoisonnée dans l'appartement qui vous était réservé, un branchement de table d'écoute dans la salle des télécommunications. »

Gelen, le psychologue de la mission, interrogea Indral. « Croyez-vous que ce soient des émissaires de Gurts qui nous aient tendu des pièges aussi grossiers ? »

— « Certainement pas. Pour les micro-émetteurs, j'incline à croire que les journalistes d'Emshen n'y sont pas étrangers. Pour le reste, allez donc savoir... Des petites planètes tirant profit de la guerre et soucieuses de retarder les négociations ont pu soudoyer nos bons amis emshens. Des trafiquants de la ville basse gardent peut-être un mauvais souvenir de nos rapports commerciaux avec eux et cherchent une vengeance. La police d'Emshen peut vouloir mener un double jeu en surprenant nos dialogues avec la Terre. Que sais-je ? Mais Gurts n'est probablement pour rien là-dedans. Ses pièges, si pièges il y a, doivent être autrement subtils. » Indral s'interrompit et fit face à l'ensemble de sa suite. « Vous pouvez occuper les pièces qui vous reviennent et prendre les mesures dont nous avons décidé la mise en œuvre immédiate. Dans trente minutes, séance de travail pour préparer l'entrevue de demain. »

Insral se retira dans ses appartements, Almon toujours sur ses talons. Il se retourna vers son médecin en jetant : « Tu ne pourrais pas me flanquer la paix un instant, non ? Va donc vérifier tes installations... »

Almon protesta mollement. « Deux de mes chirurgiens et quatre autres spécialistes s'en occupent. Ils n'ont pas besoin de moi. »

— « Allez, rejoins-les. Il faut que je réfléchisse. Que veux-tu qu'il m'arrive pour le moment ? Gurts a encore besoin de ma précieuse peau, au moins pour savoir ce que nous allons lui offrir. »

Almon haussa les épaules et sortit. Resté seul, Indra fit lentement le tour des pièces qui lui étaient réservées. Face à un immense miroir lourdement décoré qui reflétait son image, il s'arrêta. Comme étonné, il se regarda. Un visage marqué, aux frémissements fugaces réprimés par une volonté constante de ne pas se trahir, des cheveux déjà blancs, un regard toujours en mouvement mais parfois lourd d'une absence secrète... Cinquante ans déjà, pensait-il. Encore de très nombreuses années à vivre. Mais une telle lassitude... Pourquoi le Conseil de l'Empire l'avait-il choisi pour cette tâche écrasante ?

Il repensait à l'étrange ascension qui l'avait amené là. Né sur la Nouvelle Sion, une misérable planète agricole située hors de tout courant d'échanges et peuplée de chrétiens farouches, féroces pourfendeurs de l'immoralité de l'Empire, courbés sur leur sol aride autant pour expier les péchés gigantesques de la Terre que pour en extraire une maigre subsistance, Indral avait connu une jeunesse étouffante. Entre un père vertueux et impitoyable dont l'unique lecture était constituée par la Bible (seul livre autorisé sur Sion), une mère résignée au malheur et attendant avec frayeur le jugement dernier, de nombreux frères et sœurs religieux jusqu'à l'exaltation, Indral ignorait tout du monde extérieur. L'école se réduisait à la lecture du livre saint, le reste de l'univers à la visite annuelle d'une fusée de l'armée impériale.

Et puis, à quatorze ans, la vie avait commencé. L'embarquement clandestin sur cette fusée militaire qui reliait Sion au vaste monde, l'amitié d'un officier compréhensif, les études brillantes de l'orphelin volontaire à l'université terrienne, la thèse de cosmopolitique, les premières missions diplomatiques sur des planètes nouvellement conquises, les succès renouvelés dans les relations avec les races extra-terrestres, l'accession au poste d'ambassadeur de première classe, l'appui du Conseil de l'Empire : autant d'étapes d'une belle carrière, se disait Indral, l'œil fixé sur lui-même sans tendresse.

Une belle carrière, oui. Et pourtant... Que de lâchetés et de compromissions pour en arriver là. C'était vrai que l'Empire était

pourri jusqu'à la moelle, malade de sa surpuissance, ivre de sa suprématie technique. Quelques Terriens tenaient dans leurs mains le sort de milliers de planètes et, sous des couleurs de coopération, c'était toujours l'écrasement qu'apportait la Terre aux nouvelles civilisations qu'elle rencontrait. Mais c'était vrai aussi qu'Indral lui-même participait à ce pourrissement. N'avait-il pas franchi toutes les étapes du succès en appliquant aveuglément les ordres reçus ? N'avait-il pas tout fait pour plaire à ces cruelles momies du Conseil ? Ne s'était-il pas lui aussi précipité dans la jouissance (et même la plus crapuleuse, pensa-t-il) comme tous ceux de sa race ? Etre l'enfant renégat de fondamentalistes pratiquant une religion oubliée depuis des siècles partout ailleurs n'était pas toujours chose facile. Indral n'était jamais retourné sur Sion et son père devait être mort maintenant. Mais parfois il revoyait ce regard qui ne vacillait jamais. C'était alors qu'il sentait le grand trou noir qui se trouvait au fond de lui-même. Tu es moche, Indral, se dit-il. Aussi moche que cette Terre que tu es chargé de défendre...

Une vibration discrète retentit à la porte. Arraché à sa rêverie, Indral quitta le miroir, ouvrit et se retrouva devant Himmar, son premier conseiller politique, l'homme de confiance du Conseil de l'Empire. On disait qu'Himmar, qui avait de grandes ambitions et ne s'en cachait pas, comptait de nombreux partisans sur Terre et des espions à sa solde un peu partout... Pour le moment, il fixait Indral d'un œil froid. « Vous allez être en retard, monsieur l'ambassadeur, » dit-il.

— « J'arrive, » dit Indral. « Montrez-moi le chemin. »

Les deux hommes se dirigèrent vers la salle de réunion. Une quinzaine de personnes s'y trouvaient déjà. Des dossiers étaient ouverts sur la table, des projecteurs en 3-D, des lecteurs de microfilms et des décrypteurs universels avaient été montés. Dans une pièce attenante, les ingénieurs des télécommunications venaient d'établir leur première liaison avec la Terre. Une tapisserie emshen d'un goût particulièrement affreux recouvrait les murs. Indral s'assit, et avec lui tous les membres présents. Il ouvrit la séance.

Une fois de plus, la dernière, Krajan, l'historien, reprit les événements dans l'ordre. Indral l'écoutait vaguement, repensant à cette curieuse accélération de l'histoire qui, en moins d'un an,

avait mené la Terre de la puissance incontestée à l'anxiété impuissante. Sept mois auparavant, l'Empire terrien — qui poursuivait son avance dans l'espace depuis deux millénaires sans avoir jamais été vraiment inquiété — avait eu un premier accrochage avec les forces gurtsiennes. Dix astronefs avaient péri corps et biens dans un grand éclair blanc lorsqu'ils avaient — comme c'était la coutume pour tout vaisseau terrien en cas de rencontre avec un objet non identifié — attaqué sans sommation. Un mois plus tard, Gurts enlevait sans coup férir la chaîne des planètes minières d'Origan. Dès lors, les choses s'étaient précipitées.

Accoutumé à traiter avec des planètes plus ou moins isolées, d'un développement technologique et surtout militaire très inférieur à celui de la Terre, l'Empire, toujours et partout, avait imposé sa présence par la force, ne reculant jamais devant les destructions massives. Il n'avait donc pas compris tout de suite qu'il était en face d'une civilisation au moins aussi puissante que la sienne. Peu à peu, cependant, le Conseil, qui multipliait les missions d'exploration, avait fini par entrevoir la vérité. La Fédération gurtsienne (tel était le nom que lui donnaient les responsables emshens, qui seuls avaient des informations à son sujet) regroupait elle aussi — semblait-il — plusieurs milliers de planètes et continuait de s'étendre. L'heure de la rencontre avec la Terre avait sonné sans qu'on y prenne garde. La guerre était là. Douze semaines après le début des hostilités, on ne savait pas encore grand-chose de Gurts, mais la Terre avait déjà perdu neuf cents vaisseaux et cent mille soldats. Toutes les planètes des franges en avaient profité pour faire sécession et étaient passées dans le camp des Gurtsiens.

Lorsque la Terre avait voulu entrer en contact avec la Fédération, il était trop tard. Peut-être rendus méfiants par les méthodes de leurs adversaires — qui jusqu'alors avaient toujours tiré à vue — les Gurtsiens avaient désintégré froidement les émissaires du Conseil lorsque ceux-ci avaient voulu établir la liaison. Là comme ailleurs, les armements gurtsiens s'étaient révélés d'une précision foudroyante.

L'Empire allait d'échec en échec. Une seule chose pouvait être considérée comme positive et apportait les rares précisions que l'on avait eues sur les Gurtsiens : une fusée gurtsienne accidentée et encombrée de cadavres avait été capturée sur une petite planète de la constellation du Cygne. Les plus grands savants de l'Empire travaillaient sur cet unique exemplaire des forces de la

Fédération et si, pour le moment, ils n'avaient percé aucun des secrets recélés dans cette fusée d'une conception entièrement différente de celles de la Terre, ils avaient tout de même pu révéler que les Gurtsiens étaient des aquatiques de type vaguement saurien, vivant dans un milieu liquide hautement nutritif et énergétique. Pour le moment c'était tout ce qu'on savait. Et les inconnues demeuraient, paralysant d'inquiétude les populations et les responsables politiques terriens. Où se trouvait le centre de la Fédération gurtsienne ? Quelle était l'ampleur réelle des forces gurtsiennes ? Qui commandait aux troupes de la Fédération ? Les douze membres du Conseil de l'Empire siégeaient jour et nuit, épuisés, l'œil et l'oreille rivés aux vidéos qui leur annonçaient avec une régularité effrayante de nouvelles catastrophes pour chaque heure qui passait.

C'est alors qu'Emshen était intervenue en proposant — en échange de solides avantages commerciaux auprès de quelques planètes de l'Empire qu'elle convoitait depuis longtemps — de jouer les intermédiaires. Le Conseil avait longuement délibéré. Au bord de l'effondrement physique malgré les stimulants artificiels de toute nature, ses membres — qui, depuis tant et tant d'années qu'ils détenaient le pouvoir, n'avaient jamais fait qu'imposer aux autres les volontés de la Terre ou plutôt les leurs propres — ses membres avaient fini par voter la négociation et désigné Indral pour diriger la mission. Du côté de Gurts, et toujours par l'intermédiaire d'Emshen, on avait fait savoir que l'on serait au rendez-vous et que la délégation serait menée par le grand amiral Tsimunis. On en était là.

Krajan termina son exposé en faisant remarquer que, d'un point de vue diplomatique, on pouvait dire que la négociation s'annonçait mal : ne rien savoir de son adversaire constituait toujours un désavantage flagrant.

Indral remercia Krajan et se tourna vers le psychologue. « Où en êtes-vous de vos travaux, Gelen ? »

— « Pas très loin, » reconnut celui-ci. « Mais, tout à l'heure, j'ai été repérer la salle des congrès. Emshen a bien fait les choses. L'endroit est somptueux... »

« Et sans doute très laid, » pensa Indral, qui ajouta : « Et quelle est la disposition adoptée ? »

— « C'est une salle immense, coupée en deux. D'un côté, une sorte d'aquarium réservé aux Gurtsiens. De l'autre, tout l'équipe-

ment que nous avions réclamé. Comme j'ai la conviction que les Gurtsiens pratiquent l'hypnose, j'ai demandé à nos techniciens de construire un écran anti-hypnotique entre l'aquarium et nous. Il sera terminé demain. »

— « Bien, » dit Indral. « Et chez les linguistes, où en est-on, Malm ? »

Malm, un petit homme bégayant, le meilleur spécialiste des langues extra-terrestres pour l'Empire, se leva en rougissant. « Je... je... fais dé... déchiffrer le document que... que viennent de nous faire re... remettre les Gurtsiens. Le dé... décodage en sera bientôt terminé et les tra... traducteurs automatiques seront prêts de... demain. »

Des yeux, Indral fit le tour de la table. « D'autres remarques ? » demanda-t-il.

Almon leva la main pour prendre la parole. « J'ai quelques entrées chez nos camarades emshens les plus âpres au gain. Et je peux dire dès maintenant que les Gurtsiens m'ont l'air d'être d'extraordinaires médecins. J'ai obtenu pour une somme modique des films de leurs laboratoires et il y a beaucoup d'instruments dont je n'ai pas encore saisi l'utilité. Autant dire que, s'ils peuvent guérir, ils doivent pouvoir aussi contaminer. Alors, je recommande à tout le monde la prudence. »

Indral remercia les participants qui quittèrent un à un la salle de réunion. Alors que l'ambassadeur s'apprêtait à les suivre, Himnar revint après une courte absence qui l'avait mené dans la salle des télécommunications, où lui seul, outre Indral, était autorisé à pénétrer. « Puis-je vous parler, monsieur l'ambassadeur ? »

— « Evidemment, » répondit Indral.

— « Je viens d'être en liaison avec le Conseil de l'Empire. Encore de mauvaises nouvelles, très mauvaises même. Deux cents de nos vaisseaux, des Luminiques 25 dernier modèle, sont portés disparus près d'Alpha du Centaure. Aucune des colonies de la zone ne répond plus aux appels. »

Himnar annonçait les faits avec un curieux sourire. Plaisir de m'inquiéter ? se demanda Indral. Je ne lui donnerai pas cette joie... De toute façon, Indral était décidé à ne jamais prendre pour argent comptant les déclarations du Conseil et à n'entrer en contact avec ses membres que le plus rarement possible. Depuis qu'il savait à quoi s'en tenir sur ces douze vieillards qui avaient si longtemps fait trembler la galaxie, ils lui répugnaient. Et il était bien placé pour connaître leur machiavélisme glacé, leur incom-

préhension hargneuse de tout ce qui n'était pas l'exact reflet d'une mentalité terrienne d'autant plus repliée sur elle-même que les limites de l'Empire s'étendaient. Dire que ce sont ces sinistres imbéciles qui tiennent tous les rouages de l'immense machine terrienne ! pensa Indral. Et qui me tiennent moi aussi, car ils ont bien un but en m'envoyant, moi et pas un autre, défendre ce qui peut encore l'être... Himnar attendait toujours. D'un ton désinvolte, Indral déclara :

— « Mauvaises nouvelles, vraiment ? Bah... c'est de bonne guerre, mon cher. Les Gurtsiens doivent savoir comme vous et moi qu'il faut toujours négocier en position de force. Mais si Gurts se donne tant de mal pour arriver encore plus incontestable demain, c'est que la Fédération a des faiblesses à cacher. Lesquelles ? A nous de les découvrir. Croyez-moi, ce sont plutôt de bonnes nouvelles que vous m'annoncez là. »

Himnar s'inclina avec cette exagération de respect qu'il mettait dans le moindre de ses gestes. « Sans doute avez-vous raison, monsieur l'ambassadeur. Mais, si vous le permettez, je resterai dans la salle des télécommunications cette nuit, au cas où d'autres nouvelles arriveraient. »

— « Comme vous voudrez, » dit Indral. « Mais, à moins que le Conseil ne me destitue, ne me réveillez sous aucun prétexte. Moi, je vais dormir... »

Indral sortit de la salle et rejoignit ses appartements. Là, Almon l'attendait pour les examens rituels. Sans un mot, avalant seulement quelques nourritures amenées tout droit de la Terre par précaution, Indral se soumit aux tests.

— « Tu es bien calme, » dit Almon. « Je t'ai rarement vu comme ça à la veille d'une négociation. »

— « C'est que dans les autres cas il y avait quelque chose à perdre, » dit Indral, qui se tourna de côté et s'endormit comme un enfant quelques instants plus tard.

Le lendemain, Indral avait revêtu son grand uniforme d'ambassadeur. Etouffant un peu derrière son masque de pierreries, la tête couverte du casque de platine des envoyés de première classe, il passa sa cape sur ses épaules et, suivi de vingt conseillers, se dirigea vers la salle des congrès. Au même instant, de l'autre côté, les Gurtsiens devaient nager dans les couloirs aquatiques aménagés spécialement pour eux.

Des huissiers emshens en costume chamarré qui gardaient les portes sans trop de conviction introduisirent Indral. La salle était effectivement immense et laide, ornée de figures géométriques ramifiées à l'infini et de couleurs criardes. Une table semi-circulaire allait accueillir la délégation terrienne qui, ainsi, ferait face aux Gurtsiens. Indra fixait l'aquarium de Gurts, à peine brouillé par la présence de l'écran anti-hypnotique translucide tendu sur toute la largeur de la salle. Alors qu'Indral s'avançait vers le siège qui lui était réservé, les Gurtsiens firent leur entrée par une sorte de boyau que l'on distinguait au fond de l'aquarium. Le milieu dans lequel ils se déplaçaient était d'une curieuse couleur irisée et semblait secréter sa propre lumière.

Les Gurtsiens s'approchaient maintenant et Indral pouvait enfin les distinguer. Ils étaient dix. Leurs grands corps souples et habiles étaient recouverts d'écailles et, s'ils nageaient puissamment, ils pouvaient aussi garder la station debout, posés sur deux membres postérieurs solides. La tête, aux dents saillantes et pointues, donnait une étrange impression de calme et était éclairée par des yeux protubérants qui ne cillaient jamais. Un silence complet régnait dans la salle. Autour de lui, Indral sentit comme un frisson de peur et d'attente. Il prit la décision de s'asseoir et son entourage en fit autant.

En face, dans l'aquarium, les Gurtsiens se répartirent sur les bizarres structures flottantes qui semblaient leur tenir lieu de sièges et attendirent paisiblement. Indral fit signe à Riinj et celui-ci, se levant, lut la brève déclaration protocolaire qu'il avait préparée avec Indral. « C'est dans une intention pacifique que la Terre est venue sur Emshen pour rencontrer les envoyés de la puissante Fédération gurtsienne, » commença-t-il.

Indral observait l'aquarium. Lequel des Gurtsiens était Tsimunis ? Rien ne distinguait ces aquatiques les uns des autres. Riinj continuait à lire et présentait tous les membres de la mission diplomatique terrienne. Quand il eut fini, le silence revint. Enfin, les traducteurs crépitèrent brièvement avant d'entrer en action. Dans la mouvance de l'aquarium, Indral ne pouvait voir qui parlait, mais un léger mouvement semblait agiter la dizaine de visages gurtsiens qui lui faisaient face.

— « Nous sommes le grand amiral Tsimunis, » entendit-il, « et nous représentons Gurts. Séparés mais indivisibles, nous serons votre interlocuteur unique tant qu'il nous plaira de rester ici. Comme vous êtes les... »

Les traducteurs automatiques s'interrompirent un instant. Malm fourrageait dans ses appareils et ses tables de décryptage. « Deux possibilités de traduction, » dit-il. « *Vaincus* ou *adversaires*. Je réclame une précision ? »

— « Inutile, » dit Indral. « Faites repartir les traducteurs. »

Ceux-ci reprirent leur diction qui n'était plus synchrone, une immobilité complète chez les Gurtsiens semblant indiquer qu'ils s'étaient déjà arrêtés de parler. Effectivement, leur phrase toucha vite à son terme : « Comme vous êtes les vaincus, comme c'est vous qui nous avez attaqués et comme nous n'avons rien à vous demander, nous attendrons vos paroles. »

Indral répliqua : « Nous ne sommes pas ici en vaincus. L'Empire terrien est puissant et respecté. Certes nous avons des propositions à vous faire, mais c'est en toute liberté que nous nous trouvons sur Emshen. Nous souhaitons donc que le mot *adversaire* soit utilisé. »

— « Impossible, » laissèrent tomber immédiatement les traducteurs. « Pour nous, vous êtes les vaincus. Jamais Gurts n'agresse de civilisation étrangère. Mais pour ceux qui choisissent de s'opposer à Gurts, il n'y a qu'un mot dans notre langage : *vaincus*. »

Le silence revint. Indral demanda une brève interruption de séance et coupa les traducteurs. Il interrogea Gelen. « Que pensez-vous de ce premier contact ? »

— « Si Tsimunis dit vrai, les Gurtsiens sont donc des entités collectives. Tout échange de vues sera difficile. Leurs dix cerveaux doivent fonctionner en parallèle. Laissez de côté pour le moment ce débat sur le vocabulaire et continuez la discussion. Il nous faut des éléments d'analyse... »

Indral s'inclina ensuite vers Himnar. « Votre impression ? »

— « Ils cherchent à nous faire peur, mais eux aussi doivent nous observer avec inquiétude. Proposez notre plan comme prévu. S'ils ne rompent pas immédiatement les relations, nous marquerons un premier point. »

Indral acquiesça, prit les documents qu'avait disposés Riinj devant lui, brancha à nouveau les traducteurs et parla. « Nous rejetons le terme *vaincus* et vous adresserons un mémorandum à ce sujet. Néanmoins, pour avancer, la Terre est prête à faire part de ses propositions à Gurts. Voici le plan que nous vous offrons : retrait de toutes les troupes gurtsiennes et terriennes des zones actuelles d'hostilité ; définition d'aires d'influence galactiques pour les deux puissances et engagement bilatéral de ne

point les transgresser ; restitution à l'Empire terrien des planètes qui lui ont été arrachées par la force et assurance corrélative que cet Empire ne cherchera jamais à s'emparer de possessions gurtsiennes. »

Un craquement résonna dans les traducteurs : rire ? manifestation de colère ? Indral, qui en avait terminé, se tut.

Tsimunis parla enfin. « Les prétentions de l'Empire terrien sont exorbitantes. Par ailleurs, Gurts n'a pas de *possessions.* » (Les traducteurs insistèrent sur le mot.) « Enfin, ne l'oubliez pas, vous êtes déjà vaincus. »

Les traducteurs se firent à nouveau silencieux et les Gurtsiens, calmement, quittèrent leurs sièges flottants. Indral, perplexe, coupait les circuits lorsque le général Nikloos, l'attaché militaire de la mission, l'air tendu, fit son entrée dans la salle et vint lui parler à l'oreille. « Le haut commandement de l'Empire vient de nous appeler, » dit-il. « Les Gurtsiens ont fait sauter une planète de premier ordre, Marklin. Ses cinq cents millions d'habitants ont été volatilisés. La flotte terrienne qui protégeait la planète et avait pensé attirer les vaisseaux de Gurts dans un guet-apens est entièrement détruite... »

Indral se sentit envahi par un froid subit. Les Gurtsiens savaient ce qu'ils disaient. La Terre était déjà vaincue, en effet. Et ces crétins de militaires, en croyant tendre un piège à la Fédération — sans doute sur les ordres du Conseil — ne faisaient que mettre les négociateurs dans une position encore plus désastreuse. Cinq cent millions de morts, pensait Indral. Certes la Terre n'avait jamais lésiné sur les pertes quand sa puissance était en jeu. Mais ces monstrueux massacres ne faisaient que renforcer Gurts... Crispé sous son masque pesant, Indral se leva pour retourner à ses appartements.

Vingt jours d'Emshen avaient passé sans qu'une autre entrevue ait pu avoir lieu. Des échanges de notes extrêmement formalistes avaient occupé ces journées. Les Terriens ayant protesté contre l'emploi du terme *vaincus,* Malm avait rédigé un long mémoire pour faire saisir aux Gurtsiens la subtilité de la syntaxe terrienne. La délégation gurtsienne s'était à chaque échange bornée à répondre qu'elle n'avait qu'un seul terme à sa disposition et qu'elle continuerait à l'employer.

Indral était sombre. Chaque soir, en dépit de sa répugnance, il

entrait en contact avec le Conseil de l'Empire, ayant à ses côtés Himnar, muet et plutôt ironique. Le Conseil était pourtant satisfait. Il fallait gagner du temps, ou plutôt en perdre, et les échanges de notes étaient à ses yeux une excellente chose. Malgré les protestations d'Indral, le Conseil en profita pour convoquer Spranken et lui intima de faire espionner la délégation gurtsienne. Indral estimait qu'il s'agissait là d'une maladresse, qui montrerait davantage encore les faiblesses des Terriens contraints de pêcher le renseignement en eau trouble. Mais le Conseil passa outre à ses objections.

Au bout de quelques jours, tout ce que Spranken savait, c'était que les Gurtsiens — ou plutôt le grand amiral Tsimunis, car les dix créatures ne se quittaient pratiquement jamais — circulaient librement sur Emshen, enfermés dans de souples membranes translucides qui semblaient leur tenir lieu de scaphandres autonomes. La délégation terrienne, quant à elle, ne sortait pas, à l'exception des policiers. Ceux-ci n'avaient pas découvert d'autres mécanismes d'agression ou d'espionnage à l'intérieur du palais, mais la crainte d'un complot, d'une fuite (« on se demande ce que pourrait bien cacher la Terre, » pensait parfois Indral) et surtout les ordres du Conseil en faisaient une mission cloîtrée.

Presque tous les jours, Indral jouait aux échecs avec Almon, comme il le faisait depuis près de quinze ans de vie commune. Indral manquait de concentration et perdait souvent. A chaque fois, Almon l'observait sans rien dire, pinçant seulement un peu les lèvres.

Si Indral était nerveux, Gelen, le psychologue, ne tenait plus en place. A chaque instant il sollicitait une entrevue d'Indral sous un prétexte ou un autre : il voulait suivre le grand amiral à l'extérieur pour l'analyser, de loin au moins. Il pensait qu'il fallait reprendre les négociations, ne fût-ce que pour progresser dans la connaissance de l'ennemi. Il se plaignait de l'inactivité forcée dans laquelle était plongée son équipe de chercheurs. Indral l'écoutait, lui répondait par quelques mots, puis le congédiait.

Au trente-huitième jour, les Gurtsiens firent savoir qu'ils étaient prêts à reprendre les négociations. Le mot *vaincus* ne serait pas utilisé. Les Gurtsiens proposaient comme hypothèse de travail le recensement des planètes et astéroïdes qui avaient fait sécession, abandonnant l'Empire au profit de la Fédération, avant d'en venir à tout examen d'un partage éventuel de zones stellaires.
d'un partage éventuel de zones stellaires.

Indral appela le Conseil pour obtenir des directives. Il fallait

renoncer au plan terrien et accepter les ordres du jour gurtsiens si l'on voulait continuer. La reprise des pourparlers à ces conditions lui fut accordée. Depuis quelque temps d'ailleurs, les forces gurtsiennes semblaient réduire leur action de harcèlement. Sur Terre, on fournirait heure par heure à Indral l'état de la carte des opérations et le relevé des planètes passées à Gurts ou restées sous contrôle de l'Empire.

Le lendemain, les deux délégations se retrouvèrent dans la salle des congrès. C'est presque avec soulagement qu'Indral vit les Gurtsiens nager jusqu'à leurs sièges. Riinj lut une déclaration de principe admettant la réouverture des entretiens. Cosmographes et astronomes terriens définirent la méthode de recensement qu'ils jugeaient souhaitable.

Le grand amiral Tsimunis, de ses dix bouches acérées aux mouvements imperceptibles, laissa entendre qu'il n'était pas hostile à cette méthode. Un long travail commençait. D'un mot, les Gurtsiens coupaient parfois un raisonnement et il fallait tout reprendre à la base dans une nomenclature qui semblait sans fin.

Vingt-cinq jours passèrent ainsi. Pour une obscure raison, la discussion piétinait autour d'un misérable groupe d'astéroïdes proches du système solaire. Indral appela la Terre. On lui confirma que ces astéroïdes étaient toujours sous contrôle terrien et que quelques vaisseaux de guerre y étaient stationnés. Leur valeur stratégique ? Pratiquement nulle, lui assurait le général Nikloos. Mais les Gurtsiens s'obstinaient. Au mépris de la vérité, ils soutenaient qu'ils avaient le contrôle de cet amas de rocs sans valeur.

Gelen, qui poursuivait avec acharnement ses analyses des moindres gestes et des paroles les plus anodines du grand amiral, parlait de comportement schizophrénique et voyait là une brèche où il fallait pénétrer. « Lâchez donc ces maudits astéroïdes, » répétait-il à Indral après chaque séance.

— « N'en faites rien, monsieur l'ambassadeur, » disait l'attaché militaire, soutenu par Himnar. « D'un point de vue stratégique, ce serait une erreur grossière. Nos pertes réelles sont déjà énormes. En reconnaître de fictives, c'est ouvrir la porte à n'importe quelle revendication territoriale gurtsienne. »

Gelen revenait à la charge. « Pourquoi mentent-ils avec autant d'acharnement ? En cédant sur ce point mineur, nous pourrons observer leurs réactions. C'est capital pour mon équipe et moi-même. »

Indral était inquiet du comportement de Gelen, qu'il trouvait étrangement surexcité. En même temps, bien que pour des raisons différentes, il pensait lui aussi qu'il fallait lâcher du lest. Nul ne savait où les Gurtsiens voulaient en venir, mais enfin, pour la première fois, ils étaient demandeurs. Pour une raison ou pour une autre, ils jouaient le jeu de la négociation d'égal à égal, sans doute parce que l'utilisation pure et simple de la force ne pouvait convenir dans ce cas précis. Or, à l'échelle galactique, que coûtait une poignée d'astéroïdes ? Indral convoqua Gelen pour lui dire qu'il se rendait à ses raisons. L'air un peu égaré, le psychologue le remercia. Le lendemain, Indral prit la parole pour annoncer au grand amiral Tsimunis que le Conseil de l'Empire — en gage de bonne volonté — l'autorisait à céder ces astéroïdes qui pourtant, Indral insista, appartenaient en propre à la Terre.

Le craquement bref déjà entendu — rire ou grognement — résonna à nouveau dans les traducteurs. Sans un mot, les dix Gurtsiens quittèrent leur aquarium. Le lendemain, à l'heure même où les forces terriennes évacuaient les astéroïdes, Indral signait le document portant cession à la Fédération de ces globes minuscules perdus dans l'espace. Le surlendemain, une centaine de cargos lourds gurtsiens d'un modèle qui n'avait encore jamais été vu par les observateurs terriens étaient signalés dans les parages des astéroïdes où ils débarquaient du matériel. Indral voyait là confirmation de son calcul : ces cargos, lents et vulnérables, n'auraient pas pu atteindre le voisinage du système solaire si les forces de la Terre avaient été résolues à les en empêcher. Gurts n'était donc pas intouchable et avait parfois besoin de composer. Mais, trois jours plus tard, les neuf dixièmes de la population terriennne se tordaient dans d'affreuses douleurs de tête. Une onde déchirante sifflait sur toute la planète, rendant fous tous ceux qui ne vivaient pas enfouis à cent mètres sous terre. Elle provenait en droite ligne des astéroïdes et les mathématiciens encore valides — ceux des laboratoires souterrains de l'Empire — n'eurent aucun mal à prouver que, étant donné son mode de propagation, cette onde n'aurait pu partir d'aucun autre point de l'espace que celui choisi par Gurts. Il fallut vingt-quatre heures aux électromagnéticiens terrestres pour trouver la parade. Entre-temps, cent millions de personnes s'étaient suicidées.

Sur Emshen, les négociations n'avaient pas repris. Indral —

qui n'était même pas parvenu à joindre le Conseil de l'Empire — pensait avec un soulagement malsain que son sort, et sans doute celui de la négociation, était joué. Himnar, l'air furieux et méprisant, entrait souvent dans la salle des télécommunications pour se livrer à de longs appels dont il ne dévoilait à personne les destinataires. Quant à Gelen, vagissant comme un bébé, il était prostré au fond de son appartement, le regard vide, balbutiant entre deux gémissements qu'il était responsable, que Tsimunis l'avait hypnotisé.

Epuisé par l'inaction, Indral se retrouvait chaque jour avec Almon devant le jeu d'échecs, qu'il oubliait chaque jour. Ce soir-là, il posa à nouveau la question qui l'inquiétait. « Crois-tu vraiment que Gelen ait été hypnotisé ? »

— « Je l'ai encore examiné aujourd'hui, » dit Almon. « Pour moi, ça ne fait aucun doute. Les Gurtsiens l'ont probablement choisi pour sa moindre résistance, ou encore parce qu'ils savaient qu'il désirait les comprendre, ou même par provocation, justement parce que c'était lui qui, pensant qu'ils avaient des pouvoirs de ce genre, avait fait tendre l'écran dans la salle des congrès. »

— « En tout cas, ce qu'ils ont fait prouve que cet écran est inopérant. Peut-être même qu'à tout instant ils savent ce que nous avons dans la tête, y compris quand nous sommes enfermés ici. »

— « Pas forcément. Je ne crois pas qu'il s'agisse d'une race dotée de pouvoirs parapsychologiques particuliers. Leur technologie est prodigieuse mais limitée. Tout comme ils ont eu besoin de s'installer « légalement » sur les astéroïdes pour atteindre la Terre, ils ont sans doute des appareils cachés dans leur aquarium et utilisés, en la circonstance, contre le malheureux Gelen. »

Indral était tombé dans une méditation profonde lorsqu'on l'appela. Le Conseil le réclamait. Il se rendit dans la salle des télécommunications. Les membres du Conseil se trouvaient réunis là, comme s'ils eussent été réellement présents. Indral attendit. L'un des vieillards prit la parole. « Vous avez commis une grave erreur, monsieur l'ambassadeur. Pourtant, malgré les pertes effrayantes qu'elle nous a coûtées, elle se révèle en somme bénéfique. Pour la première fois, la Terre a trouvé une parade à une attaque gurtsienne. La technique employée par la Fédération montre d'ailleurs qu'elle n'ose pas s'attaquer de front à la Terre elle-même, où se trouve maintenant concentré l'essentiel de nos forces. En conséquence... »

Indral se raidit. Où voulait en venir le Conseil ?

« En conséquence, vous continuez à mener la négocation, monsieur l'ambassadeur. »

Indral sentit une présence derrière lui. Himnar était là, silencieux, le fixant d'un regard brillant. Indral faillit hurler : « Qu'attendez-vous donc tous de moi ? Que voulez-vous négocier ? Gurts nous manipule, ici comme ailleurs. Nous ne devons notre sursis qu'au fait que la Fédération semble vouloir éviter toute perte de son côté. Mais, le jour où elle sera prête, tout sera fini... »

D'un geste, le conseiller qui venait de parler avait empêché Indral d'ouvrir la bouche et continuait d'une voix neutre : « Vous êtes un diplomate chevronné, monsieur l'ambassadeur. Vous saurez quoi négocier. Vous avez notre confiance. Veuillez vous retirer. »

Indral s'inclina et il s'apprêtait à sortir lorsque, dans son dos, la voix retentit à nouveau pour annoncer : « Himnar, vous restez. »

Indral continua sa progression. Hors de la salle, il fut saisi d'une subite nausée. « Vous avez notre confiance, » répéta-t-il d'une voix sifflante. Quel jeu voulaient lui faire jouer ces salauds du Conseil ? Et d'abord, était-ce lui ou Himnar qui menait l'affaire ? Soudain, toute l'amertume de ces semaines de claustration lui monta à la gorge. La vanité de son action, le caractère désespéré de la situation (ces débris séniles du Conseil étaient complètement coupés de la réalité et toutes leurs manœuvres n'empêcheraient pas la Terre de tomber tôt ou tard, à moins qu'elle ne sache s'effacer pendant qu'il en était encore temps), et puis aussi les sourires sardoniques d'Himnar (que préparait-il, celui-là ?) et les gémissements de Gelen — tout cela, comme une fange saumâtre, emplissait la bouche d'Indral d'un goût affreux.

Au lieu de retourner à ses appartements, il se dirigea vers la sortie. Là, les quelques policiers de Spranken qui n'étaient pas aux trousses du grand amiral Tsimunis veillaient, armés jusqu'aux dents. Ils voulurent s'opposer au départ d'Indral. Celui-ci intervint brutalement. « Appelez mes gardes du corps personnels et laissez-moi passer. C'est un ordre. »

L'un des policiers conversait sur vidéo avec le second de Spranken, qui criait de ne rien faire, qu'on l'attende, qu'il arrivait. Les deux immenses gardes du corps d'Indral firent leur entrée. Sur un geste de l'ambassadeur, ils bousculèrent les policiers de garde et, serrant étroitement Indral, lui frayèrent un chemin. Quelques instants plus tard, Indral était dehors, dans la nuit lumineuse

d'Emshen. Il s'éloigna rapidement du palais, partagé entre une impression de soulagement et le sentiment de commettre une folie. Bientôt, il se retrouva dans les quartiers qui faisaient la réputation d'Emshen dans tout le cosmos. Comme si la guerre n'avait jamais existé, comme si des centaines de millions de gens n'avaient pas déjà péri, comme si des milliers de planètes n'étaient pas menacées de disparition pure et simple, les rues d'Emshen grouillaient d'une agitation artificielle et un peu folle.

Toutes les races de la galaxie s'y côtoyaient dans une promiscuité somptueuse où le mauvais goût extravagant d'Emshen revêtait une magnificience incomparable. Indral, frémissant, retrouvait ce parfum de dépravation — entre le sordide et le raffiné — qui l'avait déjà attiré sur Emshen. Toujours suivi de ses gardes du corps, dignes et impassibles comme à l'habitude, il pénétra dans un immense établissement qu'il connaissait bien. Il y fut immédiatement reconnu et, quelques secondes après son entrée, un Emshen parfumé aux mille essences du cosmos, frémissant de plumes rares et arborant un sourire aux vertus commerciales éprouvées, venait à sa rencontre. « Monsieur l'ambassadeur ! Quel bonheur pour moi ! Je savais que vous étiez sur notre planète, bien sûr. Mais je croyais que vous ne viendriez plus. Et pourtant, que de souvenirs restent attachés à votre passage ici ! Ces guerres, quel malheur, n'est-ce pas ? Mais ça va s'arranger, non ? »

L'Emshen gloussait et caquetait en débitant ses litanies. Indral l'observait avec un mélange d'horreur et de fascination. Il savait déjà qu'il ne pourrait résister, que le moment allait venir... L'Emshen s'interrompit et, avec un regard aux deux géants, il se haussa sur la pointe de ses petites pattes pour parler à l'oreille d'Indral. Celui-ci acquiesça, se contentant de dire : « Vous pouvez parler haut. Mes gardes sont muets. »

L'Emshen s'inclina et, s'effaçant devant Indral, lui indiqua un passage discrètement ménagé dans les lourdes tentures de la salle.

Une lente descente le long de couloirs et d'escaliers enchevêtrés commença. Au terme de la progression, l'Emshen effleura un mécanisme et une porte s'effaça. Une brusque chaleur envahit Indral. De rarissimes Mjidiennes étaient là, leurs immenses corps mous et doux offerts à qui voulait les prendre. Presque transparentes, les membranes de leurs extrémités palpitant doucement, elles fixaient Indral de leurs yeux roses, ouvrant et fermant leurs innombrables bouches comme autant de fleurs vénéneuses. Sous

le regard imperturbable de ses gardes. Indral s'approcha d'elles, trébuchant, le cerveau déjà obscurci par les vagues psychiques d'une incroyable obscénité qui émanaient des créatures lui faisant face.

Au palais des congrès, un vent de folie soufflait sur la délégation terrienne. Gelen, hurlant comme un possédé, avait dû être rapatrié sur Terre. On attendait son remplaçant. Tous les membres de l'équipe de Spranken étaient malades et Almon se perdait en conjectures sur l'origine de leur mal, une sorte d'empoisonnement du sang que l'équipe de médecins, travaillant jour et nuit, ne parvenait pas à enrayer.

Dans un bref moment de lucidité, Spranken révéla enfin que, sur les ordres d'Himnar, il avait tenté avec ses hommes de s'emparer d'un des Gurtsiens qui, exceptionnellement, s'était aventuré seul dans la ville basse d'Emshen. Quelques secondes plus tard, le reste du corps du grand amiral Tsimunis était intervenu comme par miracle dans la ruelle sombre où avait eu lieu l'agression. Tout s'était passé très vite. Il n'y avait même pas eu de lutte. A peine effleurés par les Gurtsiens, les hommes de Spranken s'étaient mis à saigner abondamment là où leurs ennemis les avaient touchés. Depuis, les plaies ne faisaient que s'infecter davantage et, dans des douleurs intolérables, vingt hommes agonisaient lentement.

L'attaché militaire, lui, marchait de long en large à longueur de journée dans les appartements du palais du congrès, relisant une note de Gurts déclarant que le grand amiral était prêt à reprendre les discussions. Mais les nouvelles que lui transmettait Himnar à partir de la salle des télécommunications étaient mauvaises. Forte de son demi-succès, la Terre — sous la pression des militaires — avait repris l'offensive contre Gurts. Et si la Fédération semblait se contenter de parer les coups, elle pratiquait une guerre d'usure qui coûtait cher à l'Empire : alors que les pertes gurtsiennes étaient nulles (ou en tout cas parfaitement dissimulées aux yeux de ses adversaires), des planètes d'obédience terrienne tombaient chaque jour, des vaisseaux conduits par des humains étaient régulièrement arraisonnés ou détruits. Himnar ne décolérait pas et accusait les responsables de manquer de fermeté, de s'y prendre lamentablement. Dans les rares confidences

qu'il faisait parfois au général Nikloos, il laissait pourtant entendre qu'un espoir demeurait et qu'il saurait s'en servir le moment venu. Sur Terre, en effet, on analysait toujours l'unique épave gurtsienne récupérée. Les travaux progressaient. « Vers quoi ? » demandait Nikloos. Alors Himnar redevenait muet, comme s'il craignait d'en avoir trop dit, et laissait l'attaché militaire à ses soucis.

Si Nikloos était si inquiet, c'était que — en principe du moins — il avait à charge d'assurer l'intérim de la négociation en l'absence de l'ambassadeur. Or, précisément, l'ambassadeur avait disparu depuis son départ précipité. L'équipe de sécurité, décimée par l'atroce maladie qui rongeait la plupart de ses membres, se réduisait au second de Spranken et à quelques hommes dont les recherches n'avaient rien donné. Le gouvernement emshen, contacté, avait fait répondre qu'il n'était pas dans ses habitudes de faire espionner les visiteurs de marque de la ville basse. C'était faux, évidemment. Mais comment le contraindre à révéler où se trouvait l'ambassadeur sans risquer un scandale ? Les journalistes, toujours à l'affût, s'étonnaient déjà de l'interruption des pourparlers après la relative réussite dans la contre-attaque de la Terre. Lorsque Nikloos suppliait Himnar d'appeler le Conseil pour se faire mandater, il recevait toujours la même réponse : la Terre estimait qu'il fallait laisser traîner les choses et attendre le retour de l'ambassadeur.

La négociation en était à son cent vingt-huitième jour.

Au bout de neuf jours, Indral revint, toujours accompagné de ses gardes. Pâle et défait, l'air épuisé, il entra dans ses appartements sans un mot. Refusant de recevoir Nikloos, il fit appeler Almon et demeura enfermé pendant deux jours. Almon resta à son chevet, pratiquant des transfusions régulières. Enfin Indral dicta une note avisant le grand amiral qu'il était prêt à reprendre les conversations.

Au cent quarantième jour, la grande salle des congrès retrouva son activité. Le visage toujours masqué, Indral reprit sa faction devant l'aquarium, laissant parler les membres de sa mission qui continuaient leur lente énumération de planètes et de systèmes appartenant, n'appartenant plus, pouvant appartenir à la Fédération ou à l'Empire. Chaque jour, des éléments nouveaux, communiqués par la Terre ou obligeamment précisés par Tsimunis — plus impassible que jamais — contraignirent les cosmogéographes à revenir en arrière.

A la tombée de la nuit, Indral, qui n'appelait plus jamais le Conseil, disparaissait. Accompagné de ses gardes, il se rendait dans la ville basse et ne rentrait qu'au matin, blême et tremblant, comme dévasté de l'intérieur. Personne ne lui faisait la moindre remarque et, sans qu'un mot fût échangé, Almon procédait à des examens avant de lui faire une ou plusieurs piqûres. Un matin, le médecin annonça à l'ambassadeur que cinq des hommes de Spranken étaient morts dans une épouvantable odeur de pourriture. Les autres ne valaient guère mieux, ajouta-t-il, et leur corps semblait se désagréger comme sous l'effet d'une mystérieuse gangrène. Indral ne dit rien, se contentant de poser son masque d'apparat sur son visage décharné. Les hommes furent enterrés sans qu'il assistât à la cérémonie.

Au cent cinquante-huitième jour, Tsimunis interrompit soudainement le Terrien qui parlait. Quelque chose avait dû se passer dans l'aquarium dont le liquide, pour la première fois, se troublait. Les corps du grand amiral, si calmes d'ordinaire, étaient agités d'un curieux frémissement et les mots qui sortirent des traducteurs tombèrent avec une brutalité inhabituelle. « Terriens, » dit Tsimunis, « vous vous perdez vous-mêmes. Je vous le répète, Gurts ne tient pas à posséder votre Empire. Mais j'attends néanmoins la reddition complète de l'ensemble de vos forces. Sinon votre planète-mère sera détruite. »

Comme dans un rêve, lorsqu'arrive une chose qu'on attendait avec un mélange d'angoisse et d'impatience, Indral se sentit lever la main, en un geste dérisoire d'enfant qui cherche à parer un coup. Il voulut parler, dire enfin les mots qui mettraient fin à tout jamais à l'orgueilleuse domination terrienne, avouer que la chute de l'Empire était consommée et que c'était une bonne chose...

Mais déjà Himnar, qui venait de faire irruption dans la salle après une courte absence, avait pris le bras d'Indral et le serrait de ses doigts durs comme dans un étau. De l'autre main, il coupa les traducteurs. « Pas un mot, l'ambassadeur, » cria-t-il. « La plaisanterie est finie. D'abord vous allez demander une interruption de séance et puis vous me suivrez. Le Conseil vous réclame. »

Indral voulut se dégager de l'emprise d'Himnar. Autour de lui, les autres membres de la mission, dans l'expectative, demeu-

raient prudemment assis à leur place. Dans son aquarium, Tsimunis contemplait tranquillement la scène, sans bouger. Devant le geste d'Indral, Himnar sortit un désintégrateur et le braqua, à bout portant, sur l'ambassadeur. « C'est fini, j'ai dit, » répéta-t-il. « Si vous ne voulez pas faire le nécessaire, je m'en charge. De toute façon, vous n'avez déjà plus le droit de parler. »

D'un sec mouvement des doigts, Himnar brancha les traducteurs, annonça une brève suspension de séance, coupa à nouveau la communication, puis contraignit Indral à se lever et à passer devant lui pour se diriger vers la salle des télécommunications. Dans les couloirs, le reste de la mission, désemparé, errait en chuchotant. Lorsqu'Indral pénétra dans la salle où le poussa Himnar, l'image encore floue du Conseil commençait à peine à se matérialiser. Contrairement aux règles en vigueur, Indral, stupéfait, resta masqué devant le Conseil... ou plutôt ce qui en restait : onze de ses douze membres gisaient à terre, ensanglantés. Deux corps étaient encore agités de soubresauts. Un seul homme restait debout, encadré de deux individus armés qui étaient sans doute les responsables de la tuerie. Le dernier survivant du Conseil était le doyen Xantis, cette ruine humaine dont les deux tiers du corps n'étaient plus qu'une machinerie artificielle. Jadis, quand il poussait sa botte pour devenir ambassadeur de première classe, Indral avait partagé quelques-uns des vices assez répugnants de ce vieillard dans l'espoir de s'attirer ses bonnes grâces. Il y était d'ailleurs parvenu et maintenant il regardait sans mot dire ce monstre de puissance devant lequel il se trouvait sans doute pour la dernière fois.

— « Gurts nous demande de nous rendre, » finit par articuler Indral. « En cas de réponse négative, la Terre sera détruite. Il faut accepter. »

Xantis, subitement, ne lui apparaissait plus que comme un petit vieux. Il entendit une voix cassée et hésitante lui répondre : « Il... il ne faut pas accepter. Vous êtes relevé de vos fonctions, monsieur l'ambassadeur. Himnar portera notre réponse à Gurts. J'en... j'en ai terminé. »

Xantis disparut aux yeux d'Indral. Des deux mains, celui-ci retira son masque et sa figure émaciée apparut. Mais il avait perdu son air égaré des dernières semaines et c'est d'un ton ferme qu'il s'adressa à Himnar. « Je vois, » dit-il. « La nouvelle qui a agité l'aquarium tout à l'heure venait de la Terre, n'est-ce pas ? »

Himnar rayonnait d'une joie mauvaise en répondant : « Même

pas. C'est moi qui l'ai communiquée aux journalistes d'Emshen qui se sont empressés de la répercuter. Tout était préparé depuis longtemps. Le Conseil de l'Empire était pourri de l'intérieur et mes hommes ont agi comme il le fallait, quand il le fallait... »

— « Je comprends, » dit Indral.

— « Pauvre imbécile, tu n'as rien compris au contraire. Il y a des mois que le Conseil ne contrôlait plus ce qui se passait. Mais ses membres eux-mêmes, aussi séniles qu'ils fussent, ne t'ont jamais fait confiance. Tu sais pourquoi tu as été envoyé sur Emshen ? » Himnar hurlait maintenant, la bouche tordue par la haine. « Parce que tu es un type fini, parce que le Conseil savait que tu céderais à chaque demande de Gurts... et parce que la Terre avait besoin de temps pour préparer sa riposte. Cela m'arrangeait et j'ai laissé le Conseil croire qu'il te manœuvrait alors que c'était moi qui tenais tous les fils. Les chercheurs qui travaillaient pour moi ont enfin trouvé l'arme absolue contre la Fédération. Mais ce ne sont pas des gâteux comme les conseillers ou des tarés comme toi qui sauraient s'en servir. Parce que, maintenant que Gurts se figure, grâce à toi et aux autres parasites de l'Empire, que nous sommes des loques, des déchets sans résistance, la guerre va vraiment commencer. »

— « La guerre ? » dit Indral. « Allons donc... Le Conseil ne valait pas grand-chose, moi non plus, et pas davantage tous ceux qui depuis trop longtemps croyaient dominer toute la galaxie. Mais quand un empire en arrive à avoir des hommes comme toi pour chefs, il n'est déjà plus en état de faire la guerre. Il ne peut plus courir qu'au suicide. Et ça, Tsimunis l'a compris... »

Himnar haussa les épaules et, d'un geste brutal, arracha son masque scintillant à Indral. « J'ai plus de partisans que tu ne le penses, » lança-t-il. « Tout ce qui dans l'Empire croit encore à l'avenir de la Terre marchera avec moi. »

D'un pas rapide, Himnar se dirigeait vers la salle des congrès. Se détournant, Indral aperçut tous les membres de la mission. Ils avaient suivi la conversation, massés à l'entrée de la salle des communications. Lorsque Himnar passa devant eux, il y eut un instant de flottement. Et puis, un à un, ils suivirent l'ancien conseiller politique qui, tout en marchant, revêtait le masque d'ambassadeur. Lentement, Indral se détourna et s'avança vers la sortie des appartements terriens. Là, ses deux gardes l'attendaient. De la main, il leur signifia qu'il ne voulait pas d'eux.

Comme il s'apprêtait à franchir le seuil, une voix retentit dans son dos. « Et moi ? » entendit-il. Il se retourna. C'était Almon.

— « Viens si tu veux, » répondit Indral.

De nombreux jours d'Emshen avaient passé. Dans une pièce sordide, le corps décharné et nu d'Indral était recouvert par une masse gélatineuse d'un jaune translucide qui tremblait doucement. Indral gémissait un peu. Il y eut un bruit derrière la porte. « Laisse-moi, » dit Indral d'une voix faible.

La pellicule diaphane arrêta son mouvement et changea légèrement de couleur, tournant au vert d'eau. « Laisse-moi, » dit encore Indral.

Lentement, l'être protoplasmique qui le recouvrait se recroquevilla sur lui-même, pour prendre la forme d'une boule bleuâtre et élastique qui se laissa rouler dans un coin de la pièce sans un bruit.

« J'arrive, » dit Indral qui se leva péniblement. En titubant, il prit un vêtement qui traînait par terre, l'enfila et ouvrit la porte. Almon se tenait dans le couloir humide, considérant la scène tristement.

— « Ainsi, tu en es là ! » dit-il. « Des prostituées de Gastair dont même les esclaves ne voudraient pas... »

— « J'y trouve du plaisir, » dit Indral.

Almon ne répliqua rien, hocha la tête, puis continua sur un ton différent : « J'ai fait tous les bouges d'Emshen pour te trouver. La Terre vient de tomber définitivement. Himnar, qui avait pris seul la tête du Conseil après avoir fait assassiner à son tour le vieux Xantis, son homme de paille, s'est suicidé. Les morts se comptent par milliards. Gurts est maître de la galaxie. »

— « Ah ! » dit Indral mollement. « Et cette parade trouvée par la Terre ? »

— « Des réfugiés ayant quitté la planète-mère à temps m'en ont parlé. L'analyse du vaisseau gurtsien avait bien donné des résultats et c'est là-dessus que comptait le Conseil, et surtout Himnar, puisque certains des savants étaient à sa solde. Un moyen d'empoisonner le milieu aquatique de Gurts par bombardement cosmique venait d'être découvert lorsque Himnar a fait abattre le Conseil par ses hommes. Mais ça n'a pas été aussi efficace qu'on croyait. D'autant plus que la Fédération, toujours soucieuse

d'éviter les pertes, a tout de suite compris et a utilisé exclusivement des vaisseaux automatiques pour harceler la Terre. »

— « Et l'Empire ? » demanda Indral.

— « En morceaux. Gurts ne fait d'ailleurs aucun effort pour en reprendre les restes. La Fédération laisse chaque planète libre d'agir à sa guise après lui avoir fait signer un traité de non agression. »

— « Qui sont donc les Gurtsiens ? »

— « On n'en sait toujours rien. Depuis que les responsables de l'Empire ont été éliminés, les vaisseaux de la Fédération semblent avoir repris leur immense progression le long des routes du cosmos. La Terre n'a sans doute représenté pour eux qu'un obstacle mineur. »

Il y eut un silence.

— « Tu as de l'argent ? » finit par demander Indral.

— « Un peu, » dit Almon.

— « Alors, laisse-m'en et va-t-en. »

— « Pourquoi agis-tu ainsi ? »

— « Parce que le monde n'a plus besoin des hommes, et surtout pas d'un homme comme moi. »

Indral poussa un sifflement doux. La boule bleue, roulant sur elle-même, vint à ses pieds. Tournant peu à peu au jaune, elle enveloppa d'abord un mollet, recouvrit la cuisse, puis l'aine, puis le ventre. Indral se laissa glisser à terre en fermant les yeux.

THOMAS

OWEN

Les guetteuses

Thomas Owen, dont les anciens fidèles de Fiction *connaissent bien la signature, est un des plus grands noms du fantastique belge. En France, les éditions Marabout ont présenté dans leur série « Fantastique » un choix de ses meilleurs récits, rassemblés dans deux recueils :* La Cave aux crapauds *et* Cérémonial nocturne *(numéros 172 et 242 de la collection). L'univers de Thomas Owen n'est pas fait de surnaturel grandiloquent ni d'épouvante spectaculaire ; le malaise qu'il engendre est insidieux et pervers. Ce malaise nous surprend sur la pointe des pieds, et une fois qu'il nous tient ne nous lâche plus. Nous sommes heureux de présenter ici une récente nouvelle inédite de Thomas Owen.*

P. H.

C'est ici que ce que nous appelons le hasard ou la coïncidence commence à jouer.
Arthur Machen

Elle avait un drôle d'air, cette petite vieille, assise les genoux joints, la pointe des souliers au sol, serrant contre elle, précautionneusement, un grand sac brun fatigué.

Seule sur ce banc, dans ce parc, avec derrière elle le décor d'un talus herbeux qui montait assez raide jusqu'au pied d'un boqueteau de pins et de bouleaux.

Un homme passait par là, rêveur, tout à ses pensées, au point qu'un merle, filant comme un projectile, faillit lui faire perdre l'équilibre. Il s'arrêta, reprit lentement ses esprits. D'où il était, il pouvait voir la vieille dame, dans une embellie, pareille à un personnage de théâtre sous les feux de la scène. Noire, presque trop noire dans la lumière crue, avec pour toile de fond cette verdure avivée par l'éclaircie, elle donnait l'impression, sur son banc, d'une sculpture néo-réaliste où l'artiste s'ingénie à reproduire à la perfection le spectacle du quotidien.

De la voir ainsi, dans son immobilité guindée, avec un petit chapeau rond, on pouvait songer aussi aux minuscules soldats de plomb, assis à angle droit, une pointe de fer dans le séant, sur les caissons des petits attelages d'artillerie.

Pourquoi cette petite vieille inconnue, banale, insignifiante, sans intérêt, captait-elle ainsi son attention ? A mesure qu'il avançait, elle perdait son caractère hiératique. Tout en demeurant immobile, fichée sur une pointe imaginaire comme un petit artilleur, elle se mettait à vivre de singulière façon. Ainsi figée, presque sinistrement, ses yeux se fixaient sur ceux du promeneur, exerçant une sorte de magnétisme. Si bien que, sous leur interrogation impérieuse, il subissait à proprement parler une étrange fascination.

Des regards de ce genre, on en voit parfois, qui ont l'air de vous reconnaître, qui cherchent à percer votre silence. Ainsi peut-on, un peu partout, rencontrer de telles femmes qui vous dévisagent comme quelqu'un de familier et qui cherchent à percer votre silence. Assises dans un lieu public, comme celle-ci, apparemment oisives ; ou bien résignées, soucieuses, dans la salle

d'attente d'un médecin ; ou patientes, comme abandonnées du monde entier, sur un banc dans une gare.

Des hommes, parfois, auprès d'elles s'arrêtent. A quel signe obéissent-ils ? Sont-ils secourables ou eux-mêmes en quête de quelque secours ? Il ne fit pas comme eux. Il connaissait ces femmes redoutables. Il se hâtait, passait vite, en faisant semblant de ne pas les voir. Mais, si prudent qu'il soit, il est toujours un peu accroché. Les yeux de la femme à l'affût rencontrent un bref instant les siens et il ne peut s'empêcher de regarder — oh ! furtivement — l'expression de son visage. Et toutes, comme celle-ci dans le parc, ont la vérité de l'irréel, un demi-sourire qui n'est pas un sourire mais une certaine forme des lèvres, ou plutôt comme une absence soudaine de lèvres...

Cette fois, il eut la sensation qu'il avait devant lui un squelette habillé ; qu'il y avait là des os travestis que l'on devrait sans tarder ensevelir. On avait beau vouloir cacher la réalité, tout se sait toujours. Pourquoi chercher à dissimuler et à mentir ?

Deux papillons jaunes voletaient en se mêlant avec une adresse joyeuse. Un vieux journal déplié bougea faiblement, accroché au fil de fer très bas qui bordait la pelouse.

Il s'était arrêté à quelques mètres de la vieille. Il ne la distinguait plus très bien, mais il sentait autour de lui les ondes maléfiques qui se dégageaient de sa frêle personne. « Allez-vous en, » lui cria-t-il soudain. « Fichez le camp ! »

Peu lui importait de la froisser, il se sentait en état de légitime défense. Ou plutôt, ayant perdu tout contrôle sur lui-même, il agissait comme un qui se noie et trouve des gestes qui s'avèrent parfois salutaires.

A son grand soulagement, la femme se leva, inquiète, la tête drôlement tournée, comme une poule sentant le danger. Il fit du bras un geste menaçant. Alors, elle battit hâtivement en retraite, très alerte malgré son âge.

Il la regardait s'éloigner, à la fois misérable et remplie de haine. En marchant, elle poussait un peu le derrière de côté, comme certains chiens.

Il tremblait de tous ses membres.

Une toile toute neuve, à rayures blanches et bleues, donnait à la terrasse de ce café une allure de fraîcheur et de bonne tenue. Peu de clients à cette heure de la matinée. Dans un coin, une

femme d'une quarantaine d'années, voyante, grasse et vulgaire. Elle se tenait à l'écart, fatiguée sans doute, affalée, jambes ouvertes et bras ballants. A son côté un sac à provisions, en toile brune, d'où sortait la verdure de poireaux entourés d'un journal.

De l'endroit où il était, il devina d'emblée de quel genre de personnage il s'agissait. La femme avait chaud. Son visage congestionné luisait de sueur. Sa jupe remontée sur ses genoux laissait voir, au-dessus de ses bas mal tirés, la blancheur malsaine de ses cuisses. Elle avait l'air de fixer le sol, indifférente, mais il s'aperçut bien vite qu'elle le guettait et que son faux détachement n'était qu'une façon à elle de ne pas alerter sa défiance. Ainsi, dans la roche embusqué, le poulpe demeure-t-il pareil à quelque algue inoffensive pour ne point effrayer sa proie.

Mais, pour qui sait, le regard suffit à dénoncer.

Il fallait s'éloigner au plus vite, ne pas courir le risque de tomber dans ses pièges.

Mais un démon malin le poussait. Il alla s'asseoir loin d'elle, à la même terrasse, à un endroit où il pouvait l'observer sans crainte de voir son regard accrocher le sien. Mais elle l'avait non seulement repéré mais certainement vu venir de très loin. Naturelle seulement en apparence, sa pose était étudiée. Le laisser-aller canaille de son attitude était un défi. Il la voyait maintenant porter les mains à ses cheveux, comme pour assurer son chignon, et ses bras nus, ainsi levés, découvraient de son côté une aisselle roussâtre. Puis elle se frotta le flanc, enfin brusquement, délibérément, se tourna vers lui et arrondit sa bouche de façon obscène, pour le provoquer.

Il ferma les yeux et concentra sa pensée sur des images apaisantes. Il s'imaginait petit garçon, dans son lit bien tiède, au lever du jour. Tout était silence ouaté. Il se levait, pressentant un événement important. Le plancher était froid sous ses pieds. Il écartait les rideaux de la fenêtre. Il avait neigé. Tout était blanc et avait changé de forme. Il courait vite se refourrer dans son lit. Il était heureux...

Le retour à l'enfance est une évasion. En rapportant ses peines d'homme à ses bonheurs ou à ses chagrins d'enfant, on trouve aux premières une autre dimension et on s'en accommode mieux, semble-t-il. De toute façon, il avait l'impression de remonter le cours de sa vie et de se donner du champ...

Quand il sortit de cette rêverie et de ses réflexions, la femme

n'était plus là. Elle avait abandonné la partie. La méthode était donc bonne.

— « Vous connaissez cette dame ? » demanda-t-il au garçon.

— « Quelle dame ? »

— « Celle qui était là dans le coin, il y a un instant. »

Le garçon le regarda comme s'il se moquait de lui et assura qu'il n'y avait là personne. Il paraissait sincère et rien ne permettait de croire qu'il eût été de mèche avec l'inconnue.

Mais il lui fallut déchanter. Au pied de la chaise abandonnée, il venait d'apercevoir le sac à provisions oublié. Il en sortait la verdure de poireaux enroulés dans un journal.

Il n'insista pas. Trop heureux d'avoir échappé au maléfice.

Elle était assise, très librement, le buste rejeté en arrière, un bras au dossier du banc, ses cheveux, qu'elle secouait de temps en temps en remuant la tête, lui pendant dans le visage. Elle avait les jambes croisées et, lorsqu'il s'assit à côté d'elle, dans ce parc désert où ils étaient seuls, elle demeura parfaitement indifférente. Rien ne laissait supposer qu'elle eût remarqué sa présence et cela le vexa. Elle portait une robe mauve à fleurs blanches, ou l'inverse, et ces couleurs donnaient un ton blafard à ses jambes nues et un peu poilues.

Son visage était beau, sans plus, régulier, avec un front bombé, des yeux que — de profil — il discernait mal mais qui semblaient intelligents. En tout cas, ils étaient fardés avec soin, dans le genre dramatique. Ses lèvres étaient minces et pâles et, lorsqu'elle y passa, quelques instants plus tard, son bâton de rouge (si rose !), il entrevit des dents soignées mais sans éclat.

Cette jeune femme avait quelque chose de rêveur, de maladif et d'inexplicablement attachant.

Il faisait calme et chaud. On oubliait la ville en ce lieu privilégié. Cependant, à travers les arbres, on devinait pas tellement loin les façades de grands bâtiments blancs.

Un vol de pigeons passa très bas en faisant un bruit de soie déchirée et, en même temps, tous deux levèrent la tête pour le suivre du regard.

Elle lui rendit à peine son sourire et regarda l'heure en faisant un petit geste drôle du bras.

Le ciel s'était couvert et la température devenait plus lourde.

Un coup de vent annonciateur d'orage souleva quelques feuilles mortes, un papier froissé et beaucoup de poussière jaune.

La jeune femme, comme sur un signe, se mit à fourrager dans son sac et s'assura de la présence d'un imperméable en nylon et du capuchon transparent, bien plié, qui l'accompagnait.

Lorsque les premières gouttes de pluie se mirent à tomber, elle se couvrit la tête en disant : « Je protège mes cheveux. » Puis elle lui tendit l'imperméable. « Mettez ça, vous allez gâcher votre costume. Ma robe de toile est garantie bon teint. »

Elle l'aida à endosser le vêtement un peu étroit pour lui et, sous la pluie qui cette fois tombait dru, l'entraîna en courant vers l'abri, lointain, des maisons à l'extérieur des grilles.

Quand ils eurent trouvé refuge dans une encoignure, il la regarda enfin plus à loisir. Elle riait, sa robe lui collait au corps fort indiscrètement et, de deux doigts, elle décollait de sa poitrine le tissu léger.

Elle avait quelque chose de si gentil, de si attendrissant, qu'il lui prit la main comme pour la réchauffer entre les siennes. « Je vous rends votre imperméable, » dit-il, « c'est ridicule. »

— « A quoi bon, maintenant ? »

Mais déjà il le lui mettait sur les épaules. Il sentait l'odeur mouillée de sa nuque où la pointe de ses cheveux sombres, dépassant du capuchon, rejoignait une ligne de duvet plus clair qui descendait le long de sa colonne vertébrale. Il aurait aimé prolonger cette intimité fortuite.

Mais l'averse touchait à sa fin. Des passants s'aventuraient déjà dans la rue, évitant les flaques d'eau.

— « Venez, » dit-elle, « je n'habite pas loin. Je vous offre un whisky. Nous ferons enfin connaissance... »

Quelques minutes plus tard, elle ouvrait la porte de son appartement et s'effaçait pour le laisser entrer. Il vit alors, un très bref instant, se marquer sur sa face le sous-visage osseux qui est le signe de la mort et que nous portons tous sous le masque de la vie.

Mais il n'avait pas encore compris...

Une seconde plus tard, il dévalait les escaliers comme un voleur.

Il avait aperçu dans le couloir, à temps heureusement — il n'en pouvait douter — la chose qui l'avait fait fuir. Un sac à provisions en toile brune, d'où sortait la verdure de poireaux entourés d'un journal.

Il était cette fois dans un petit square de faubourg un peu

minable, encerclé de hautes maisons grises et protégé du mouvement des voitures par quelques panneaux signalétiques qui obligeaient la circulation à le contourner brusquement. Ce qui n'allait pas sans coups de frein ni crissements de pneus.

Petit îlot de maigre verdure, avec quelques bouquets d'arbres poussiéreux, des pelouses mal tondues, des bancs sans dossier et, en son milieu, un carré de sable.

Des enfants se poursuivaient en criant, se cachaient mal derrière les arbres trop jeunes, faisaient semblant de s'amuser.

Il avait lu assez distraitement un journal de la veille, oublié là, et portait maintenant le regard autour de lui avec la lassitude sans remède des désœuvrés.

Adossée à un abri où les jardiniers rangeaient leurs outils et dont le toit de chaume se prolongeait en auvent pour donner abri en cas de pluie, une fillette à l'aspect vicieux le dévisageait depuis tout un temps.

Elle caressait du bout de son index droit le contour de ses lèvres et le cerne de ses yeux. Elle portait une robe de laine rose, pas propre, au tricot lâche, qui gondolait vilainement dans le bas.

Il lui fit un sourire machinal qu'elle affecta de ne pas remarquer. Tapotant alors de la main le banc où il était assis, il l'invita du geste à s'installer près de lui.

Elle comprit la mimique et s'approcha lentement, en se dandinant bêtement, à la fois satisfaite et méfiante, jetant autour d'elle quelques regards pour s'assurer que personne n'avait deviné son manège.

Ils étaient soudainement seuls dans le petit square, comme si quelque sortilège les avait isolés du monde, comme si tous les jeux bruyants des petits citadins déchaînés l'instant d'avant, et maintenant disparus, n'avaient été que le prologue bien réglé d'un spectacle où il allait tenir le premier rôle.

La gamine vint se placer à califourchon sur le banc, plaquant contre celui-ci, de ses deux mains bien à plat, sa jupe détendue qui avait découvert, en remontant, des cuisses maigres et pâles.

Il devinait confusément le danger et déjà regrettait de l'avoir aussi sottement suscité. Cette enfant à l'allure louche, d'où lui venait donc cette insolence et cette assurance ?

— « Bonjour, » dit-elle, « je ne te connais pas. Tu viens souvent ici ? »

— « Parfois. Mais jamais encore je ne t'ai vue. Quel est ton nom ? »

Elle ne répondit pas mais le regarda un peu en dessous. « Comme tu es maigre !... Est-ce que tu es malade ? En tout cas, tu es mal rasé ! »

Il ne put s'empêcher de sourire devant ce mélange de candeur et de provocation. Mais très vite son visage redevint grave.

« Tu es fâché ? »

— « Pas du tout. »

— « On ne sait pas si tu es vieux ou si tu es jeune. »

— « Moi non plus, je ne sais pas. »

— « Je n'aime pas quand tu ris... »

Il y eut un silence pendant lequel leurs pensées se succédèrent à toute vitesse. Ils se regardaient mais certainement ne se voyaient pas, occupés seulement de ce qui se déroulait en eux.

Alors la gamine demanda : « Tu as des bonbons ? »

— « Non. Je suis désolé. »

— « Les autres ont toujours des bonbons. »

— « Quels autres ? »

— « Les autres, tiens ! »

Il était déconcerté mais curieux. « Ils te donnent des bonbons pourquoi ? »

Petit rire trop sec. « Pourquoi crois-tu ? »

Une grande mélancolie l'avait envahi. Sa vue se brouillait et il ne percevait plus très bien en quel lieu il était. Quelque chose d'amer lui remontait à la bouche. Son enfance enfuie, la sensation du temps passé trop vite, le regret de souvenirs hors d'atteinte. Il était trop tard maintenant pour changer quoi que ce soit à son destin.

Une petite main amicale et froide avait pris la sienne. On le forçait à se lever. Comme dans un rêve, il se laissa guider par cette enfant sournoise, mini-femme au visage amusant et ingrat.

Quand ils sortirent du square et marchèrent côte à côte dans la rue, il sentit que sa vie elle-même se jouait et qu'il venait de franchir le seuil invisible d'un autre monde. Il n'était plus temps de revenir en arrière. D'ailleurs, il avait trop lutté en vain, pour secouer aujourd'hui le pressentiment qui l'oppressait depuis des mois.

Ils pénétrèrent dans une maison sordide, sentant la lessive et la soupe aux poireaux. Ils entrèrent dans une chambre nue, avec seulement un grand lit en fer, garni de boules de cuivre.

Elles étaient là, toutes les trois, immobiles, rangées contre le mur, et il constata soudain, à les voir réunies, combien elles se ressemblaient. Pareilles à des juges, un mauvais sourire sur leur face à l'expression dure.

Il comprit que déjà, et *depuis toujours*, elles savaient ce qu'il allait faire et de quel crime elles pourraient enfin tirer vengeance.

De son index, la fillette se caressa les lèvres.



PORTO CRUZ - MADÈRE - TRÈS VIEILLES BOUTEILLES
1860 - 1935 - Sélection 50 Noces d'or
...avec le foie gras, le fromage... SOMPTUEUX !

JOHN BRUNNER

Coupe sombre

John Brunner est né en Angleterre en 1934 et a fait ses débuts dans la science-fiction en 1951. Il est devenu écrivain professionnel en 1958 et sa carrière prolifique a compté depuis lors une quarantaine de livres. Ses romans se rangent dans tous les genres, de l'aventure spatiale la plus conventionnelle aux efforts littéraires les plus sophistiqués. Dans la première catégorie, citons entre autres The space-time juggler, The astronauts must not land, Listen, the stars !, Castaway's world *(en France,* Les négriers du cosmos). *Dans la seconde, des romans brillants et remarquables tels que* The whole man, The squares of the city *et l'extraordinaire* Stand on Zanzibar, *monumental pilier de la SF contemporaine qui paraîtra en 1972 aux éditions Robert Laffont dans la collection « Ailleurs et Demain ». Entre les deux, se situe un ouvrage comme* Le long labeur du temps, *déjà publié dans la même collection. Rappelons aussi qu'un recueil de nouvelles de Brunner,* Stimulus, *a paru jadis chez Denoël dans la collection « Présence du Futur ».*

Coupe sombre, *histoire satirique noire à mi-chemin de Leiber et de Kuttner, est un bon exemple du talent de Brunner dans le domaine de la nouvelle.*

P.H.

Je me sentais tellement détaché, j'avais l'esprit si critique que c'était presque comme si je regardais quelqu'un d'autre en train de défoncer la tête de Denise à coups de hache. C'était une habitude que j'avais acquise grâce à une longue expérience. Mais, détaché ou non, j'exultais. C'était vraiment bon ! C'était la chose la plus remarquable que j'avais jamais faite !

Je pouvais sentir le manche de la hache, tout chaud, glissant de sueur, manquer de m'échapper des mains tandis que je frappais, frappais de nouveau. Je sentais dans mes mains le sang gluant et épais. Du sang qui avait rejailli sur ma chemise et sur ma veste, faisant coller à ma peau le textile artificiel. J'en sentais l'odeur écœurante.

C'était fabuleux !

Elle était morte, sans aucun doute. Il est même probable que le premier coup avait suffi. Mais il fallait bien que je m'en assure. Après quoi, il faudrait encore que je la démembre et que je la mette morceau par morceau dans le vide-ordures avant que l'on vienne...

— « Gardner ! Où diable êtes-vous ? Gardner ! Dites-moi, avez-vous vu Gene Gardner quelque part ? »

Je poussai un soupir et interrompis l'enregistrement. L'image hésita, se figea sur l'écran, me montrant penché sur le cadavre de Denise et prêt à en détacher les jambes. Je me rappelais que c'est à ce moment que j'avais hésité, pendant la prise de vues, tellement le laboratoire avait fait du beau travail avec le mannequin, tellement ces jambes étaient semblables à celles de Denise, si bien que j'en avais eu un haut-le-cœur. Mais ce haut-le-cœur n'avait pas gâché la scène.

Je rallumai et quittai mon siège, au milieu de la rangée. Quel ennui que Crane, le patron, m'interrompe ! Mais, quand il hurlait ainsi, faisant trembler l'immeuble tout entier, il n'était pas conseillé de le faire attendre.

Je fis glisser la porte sur ses rainures. Il était là, sur le palier, lançant des bouffées de fumée, haletant, l'air menaçant, son cigare factice brandi. Derrière lui se tenaient ses deux secrétaires, — par coquetterie, il avait des jumelles, identiques, toutes deux blondes, toutes deux belles — munies de magnétophones prêts à fonctionner, tandis que tout autour de lui des travailleurs à temps partiel se pressaient contre le mur et contre les balustrades, essayant de lui faire plus de place qu'il n'y en avait.

— « Vous me cherchez, Mr. Crane ? » demandai-je.

— « Ça se voit ! » aboya-t-il. « Sacré Narcisse ! » Il escalada au pas de charge les marches, me repoussa dans la salle de vision et s'arrêta brusquement comme si, à distance, un freinage avait opéré sur lui. « Et tout seul ! » grogna-t-il. « Tout seul ! » Il accusait et condamnait en même temps.

— « Zut ! » dis-je, vexé. Puis je lui montrai une masse enveloppée qui se trouvait par terre, derrière les sièges.

— « Qu'est-ce que c'est que ça ? » demanda Crane. La masse était agitée de soubresauts, puis sembla prendre conscience de la situation et s'arrêta de bouger.

— « Un couple de travailleurs à temps partiel qui s'est marié aujourd'hui, » lui expliquai-je. « Ils ont demandé s'ils pouvaient passer leur lune de miel ici, sous cette couverture. Je leur ai dit que je n'y voyais pas d'inconvénient, à condition qu'ils restent décents. »

— « Eh bien, la lune de miel est terminée, » hurla Crane. « Je veux vous parler en particulier. Fichez-les dehors, » ajouta-t-il à la plus proche de ses secrétaires.

Elle échangea un clin d'œil avec sa sœur et elles rougirent toutes les deux. C'était naturellement une question de principe pour tout l'état-major du personnel de Crane et pour tous les cadres de l'organisation d'affecter, au moins d'affecter, la frigidité. Et, pour ces filles, ce n'était pas seulement de l'affectation : sur leurs joues écarlates se distinguait nettement le symbole « Filles F », filles frigides.

— « Diable ! » dit Crane, se rendant tout à coup compte de ce qu'il leur avait demandé. Il donna un coup de pied au couple : « Partez, vous ! Et remerciez Mr. Gardner de vous avoir permis de venir ici, je vous prie ! »

Tout penauds, ils sortirent de sous la couverture, remontant leurs fermetures éclair, se rajustant. La fille était assez jolie ; je ne dirais pas cependant qu'elle était magnifique. Denise était d'une beauté tellement étonnante que j'avais pris l'habitude de lui réserver cette épithète.

Le couple murmura quelques remerciements confus et nous laissa. Un chœur de félicitations paillardes s'éleva sur le palier et parvint jusqu'à nous avant qu'une des secrétaires pût aller jusqu'à la porte et la fermer.

« Pourquoi diable ne leur compliquez-vous pas les choses, au lieu de les leur faciliter ? » demanda Crane. « Ah ! nous avons tous

nos faiblesses et un penchant romanesque ne peut pas disparaître en un jour. » Il se laissa tomber dans le fauteuil central qui était juste devant l'écran, celui-ci même où je m'étais assis, et pointa son cigare factice vers l'image figée. « Si je ne vous connaissais pas aussi bien, Gene, » dit-il, « je pourrais espérer que vous vous plongez dans ces sottises pour trouver ce qui ne va pas. Mais je crois plutôt que vous étiez en train de vous admirer, comme d'habitude. »

Je le regardai ; il ne plaisantait pas : Crane était pesant comme un éléphant, quand il plaisantait. « Des sottises ? » répétai-je. « Ecoutez, patron... »

— « Avez-vous vu quel est maintenant l'indice de rendement de cette émission ? » dit-il en m'interrompant.

J'hésitai. En réalité, je l'ignorais, mais je n'avais aucune raison de penser qu'il soit tombé en dessous des normes. La sortie de Crane voulait-elle dire qu'il y avait eu une chute brutale dans l'indice de rendement ? Je n'avais pas encore commencé à répondre qu'il avait déjà la bouche tordue par un mauvais sourire.

« Vous ne vous en êtes pas préoccupé, hein ? Donnez-lui l'indice, vous les filles ! »

Les filles, la figure pâle et calme comme à l'ordinaire, les symboles F se voyant à peine sur leur peau rose, allèrent se tenir de chaque côté de l'écran, à deux mètres l'une de l'autre — pour la stéréo — et, sur un signal de Crane, firent démarrer leurs magnétophones. La voix de Jud Logan, l'expert en indices de rendement, se fit entendre.

— « Cette semaine, l'émission de Gene Gardner *Comment tuer* a obtenu huit cent soixante morts pour quarante-huit heures d'émission. Moyenne hebdomadaire pour la même période de l'an dernier : sept cent vingt et un virgule quatre. Sujet de cette semaine : meurtre à la hache. »

Les magnétophones s'arrêtèrent. J'étais soulagé mais intrigué. Je me tournai vers Crane. « Qu'est-ce qui ne va pas ? » lui demandai-je. « C'est mieux que la semaine dernière, c'est mieux que la moyenne annuelle, comme toujours ! Citez-moi seulement quelqu'un qui ait un meilleur rendement hebdomadaire ! »

Mais il n'était pas de bonne humeur. Il remit son faux cigare dans sa bouche. « Savez-vous seulement de combien la population de cette cité a augmenté pendant les douze derniers mois ? De quatre cent quatre-vingt mille habitants ! Etes-vous sorti dernière-

ment ? Avez-vous seulement *essayé* de sortir ? Ou vous êtes-vous contenté de vous admirer ? »

— « M'admirer ! Zut alors ! Voulez-vous donc que j'aille chez Lancaster ? Son meilleur indice est encore de quatre-vingt-dix ou de cent en dessous du mien. Qui imagine ces émissions ? Qui les produit, semaine après semaine ? C'est moi, et moi seul ! Je suis meilleur que n'importe qui, vous le savez, et vous semblez m'accuser d'un crime parce que je ne peux pas résoudre le problème tout seul ! »

Il perdit contenance. J'étais content de moi. C'était un cauchemar qui revenait périodiquement chez moi, un cauchemar dans lequel il me disait réellement d'aller me faire embaucher par Harold Lancaster, qui était notre plus important concurrent. Et Crane était un meilleur patron que Lancaster ne l'avait jamais été pour moi quand je faisais chez lui mon apprentissage, avant que je sois programmé comme vedette, avant que j'aie ma propre émission. Comme il fallait que je le calme, je me radoucis.

« D'accord, nous marquons tous les deux des points. Je vous accorde que l'émission n'est pas parfaite. J'espère qu'elle ne le sera jamais, car c'est la nécessité de l'améliorer qui me donne le mordant voulu pour la produire quarante-huit semaines par an. Mais, vous savez, je suis toujours prêt à entendre des suggestions. Pourquoi, vous et les filles, ne vous installeriez-vous pas pour visionner ce que vous venez d'appeler un amas de sottises. Vous pourriez voir ça d'un bout à l'autre ; cela nous permettrait peut-être d'envisager la question sous de nouveaux points de vue ? »

Il poussa un soupir. « J'ai déjà visionné ça quatre fois... Mais je crois que je peux le supporter encore une fois. Venez, que vous puissiez regarder vous aussi, vous deux, » ajouta-t-il à l'adresse des secrétaires.

Il manipula le boîtier de commande qui se trouvait dans l'accoudoir du fauteuil et rembobina l'enregistrement jusqu'au titre.

— « Je mets le son en sourdine, » dis-je, « et je l'arrêterai de temps en temps pour expliquer les motivations de tel ou tel épisode en particulier, n'est-ce pas ? Maintenant, y a-t-il quelque chose que vous n'aimiez pas dans le générique ? Vous voyez, mon nom est en blanc, comme l'initiale du titre lui-même, tout le reste étant rouge sang : *Comment tuer.* »

Une des filles proposa : « Ne vaudrait-il pas mieux garder les

lettres rouges seules, lorsque le blanc aura disparu, pour qu'il ne puisse pas y avoir d'erreur possible ? »

— « C'est une idée, » accordai-je. « Je vais demander au psychologue de l'équipe de rédaction. Mais il est probable qu'il me dira que les mots COMMENT TUER sur l'écran sont assez explicites... Cependant j'accepte toutes les suggestions. Après tout, personne n'a plus d'intérêt que moi au succès de l'émission. »

Les filles rirent doucement, ensemble. S'il n'y avait pas eu Denise, j'aurais bien aimé découvrir si leur symbole « F » était juste.

Je continuai à commenter l'émission, expliquant comment le dialogue était établi à l'aide de listes de fréquences de mots et de phrases publiées par un institut de recherches digne de confiance, ce qui me permettait d'être absolument certain que le même dialogue pourrait se reproduire, mot pour mot, dans la vie de tous les jours ; comment l'authenticité des scènes était vérifiée par des agents des syndicats ; comment l'arme choisie — comme toujours dans ces émissions — était une arme ordinaire, que l'on pouvait facilement se procurer ; comment le tueur, c'est-à-dire moi-même, se faisait bien remarquer en accomplissant son travail, si bien que tout le monde pouvait le voir et le soumettre aux rigueurs de la loi, ce qui assurait que non seulement la victime mais le tueur aussi contribuaient à la diminution de la population globale.

Crane avait beau dire que cette émission était un tissu d'inepties, il ne put pas trouver une seule faiblesse. Et je me sentais encore plus flatté par son silence que par tous les indices de rendement que j'avais jamais obtenus.

J'arrêtai l'image vers la fin, au moment où Crane m'avait interrompu. « Vous regarderez quel magnifique travail nos types du labo font avec les mannequins, » dis-je. « Même les organes internes sont fidèles, et ils doivent l'être car ils sont, dans de nombreux cas, exposés devant les caméras. Je suis très fier de penser que la fabrication de ces mannequins procure un plein emploi à plus de soixante personnes. »

Crane et les deux filles approuvèrent d'un geste. Ni eux ni moi ne nous soucions de la main-d'œuvre, mais il est cependant impossible de ne pas éprouver une certaine sympathie pour elle.

— « Mr. Gardner, » dit la fille qui n'avait pas fait de proposition pour les titres, « nous avons remarqué que vous preniez toujours Miss Denise Delarose dans vos émissions, et que c'est

généralement elle la victime. Ne serait-ce pas une bonne idée que de changer quelquefois de victime ? »

Je lui lançai un regard aigu. Non, elle ne pouvait pas me proposer ça sérieusement ; je pense qu'elle voulait parler elle aussi parce que sa sœur avait fait une proposition, par pure jalousie. Il n'y avait qu'à mettre ces deux-là, si attirantes qu'elles fussent, dans la même pièce que Denise, et elles auraient pratiquement cessé d'exister.

— « En fait, nous changeons de victime, » fis-je remarquer. « Dans une émission sur quatre, il y a meurtre collectif ; dans une émission sur quatre, également, la victime est un homme. J'ai moi-même parfois joué le rôle de la victime, bien que je ne l'aie pas fait depuis quelques mois parce que cela avait un mauvais effet sur l'indice de rendement. Il semble que les spectateurs ne prennent pas le meurtre au sérieux quand ils voient mourir la vedette de l'émission. En outre, il y a une raison psychologique pour prendre comme victime une belle femme. Plus elle est attirante, plus il est vraisemblable qu'elle soit... euh... » Je les vis qui se mettaient à rougir, à se trémousser, à être gênées, et je cherchai une circonlocution polie. « Plus il est vraisemblable qu'elle contribue à l'accroissement de la population, » dis-je. « C'est pourquoi nous choisissons de préférence de jolies femmes comme victimes en puissance. »

Je regardai Crane, et mon cœur défaillit. Il n'était véritablement pas à prendre avec des pincettes ! N'allait-il pas prendre au sérieux ce qu'avait dit cette fille ?

— « Combien de fois Denise a-t-elle joué le rôle de la victime depuis quelques mois ? » hurla-t-il.

Je ne pouvais éviter de répondre. « Douze fois au cours des six derniers mois, sans compter les assassinats multiples auxquels elle a été mêlée. »

— « Fichtre ! Si les gens ne peuvent pas prendre le meurtre au sérieux quand la vedette est tuée, comment peuvent-ils le faire quand ils voient sans cesse renaître la victime ? »

— « Eh bien, d'abord parce que Denise est une excellente actrice ! Et ensuite, nous prenons la peine de nous assurer que chacun de ses rôles est aussi différent que possible du précédent. »

— « D'accord, mais à quel point différent de celui d'avant, Gene ? »

Je commençais à ruisseler. « Euh, nous ne pouvons pas nous permettre une trop grande diversité, savez-vous. Etant donné que nous prétendons au maximum d'identifications potentielles, nous

devons donc choisir les rôles dans une couche sociale de forte densité, parmi les groupes de classification le plus surpeuplés. »

Crane grogna. « J'ai déjà entendu tout cela, » dit-il avec entêtement. « Cet argument est toujours valable. Mais supposons que... »

Je vis que j'allais être obligé de me défendre pied à pied.

— « Pas de suppositions ! » dis-je sèchement. « L'émission ne serait pas ce qu'elle est si nous étions allés à l'aveuglette. Je m'en tiens aux faits. Et les faits sont que les indices de rendement ne cessent de monter depuis six mois, depuis que Denise a joué avec moi, et qu'ils sont plus forts qu'ils ne l'ont jamais été auparavant. Les faits sont que Denise et moi, nous nous inspirons mutuellement... Quand je travaille avec elle, je *sens* véritablement mon rôle. Regardez donc ! »

Je fis un grand geste vers l'écran et remis l'enregistrement en marche. « Avez-vous vu cette sûreté de mouvements ? Et ce remords qui m'étreint ! Ce moment d'hésitation quand le tueur comprend ce qu'il a fait ! Est-ce ou n'est-ce pas véritablement vécu ? »

Je regardais la fille qui avait avancé cette proposition et je vis qu'elle ne désirait pas du tout être convaincue. Certaines personnes — et surtout les femmes séduisantes — ne croient pas que les femmes séduisantes peuvent être de bonnes actrices. Denise était une exception. Je décidais de rengainer les faits.

Après un quart d'heure d'âpre marchandage, j'avais essayé tous les angles de tir auxquels j'avais pu penser, et je ne m'en étais pas sorti. Tant pis, il fallait que je trouve autre chose pour demain.

Il restait naturellement que je *pouvais* toujours aller trouver Lancaster en apportant mon émission avec moi... Si c'était le seul moyen de conserver Denise, je serais peut-être forcé de le faire.

Une des filles nous interrompit discrètement pour rappeler à Crane qu'il avait un rendez-vous dans quelques minutes. Il haussa les épaules et se leva. « Laissons ça pour le moment, Gene, » dit-il. « Croyez-moi, je ne critique ni votre talent ni même votre indice de rendement. Je suis seulement en train de chercher à faire encore monter cet indice, à lui faire passer le cap des mille, pourquoi pas ? »

Certes, ce serait certainement une bonne chose que d'être le producteur de la première émission qui atteindrait ce nombre magique. Je souris avec vanité. « Je vous remercie, patron. Mais

nous avons quand même fait du chemin depuis notre premier indice... Vous vous rappelez ? »

Et comment, qu'il se rappelait ! Quarante-deux ! Après la première émission, il avait même été question de supprimer immédiatement la série. Mais Crane avait eu foi en moi, et il fallait bien que je reconnaisse que, pour cela, je lui devais une fière chandelle. La première émission avait eu pour thème un empoisonnement, et le choix de cette méthode avait été une erreur. La seconde avait mis en scène un meurtre commis avec un couteau de boucher en guise de poignard et, dans les vingt-quatre heures, le taux avait grimpé de cent pour cent sur la première semaine ; le taux de rendement avait indiqué quatre-vingt-cinq meurtres avec des couteaux de boucher dans la zone urbaine. A la troisième semaine, nous avions atteint les cent, et nous n'avions jamais été en dessous.

Mais j'étais encore prêt à jurer qu'il avait fallu l'arrivée de Denise pour faire de notre émission une émission véritablement hors concours.

Au moment de partir, Crane s'arrêta et se tourna vers moi. « Gene ! » me dit-il tout à coup. « Quel est le thème de la prochaine émission ? »

J'étendis les mains en avant et je souris. « Je le pondrai avant notre première répétition de la matinée, demain, » répondis-je. « Je sais comment je travaille. »

— « J'aimerais l'avoir d'avance, » dit-il. « Je dois assister demain à une conférence d'organisation, à dix heures. Nos commanditaires ont mis votre émission à l'ordre du jour. Je ne sais pas pourquoi, et j'étais sur le point de m'y opposer, mais j'ai pensé que le mieux serait que vous assistiez à la discussion. D'accord ? »

Je ne pus faire mieux que de me montrer réjoui.

Parmi les quelques avantages que j'avais obtenus grâce au succès de l'émission, bien peu représentaient pour moi quelque chose d'important, sauf naturellement Denise qui représentait tout. Ma voiture était un de ces avantages. J'étais véritablement heureux de n'avoir plus à me battre pour trouver de la place dans le métro ou dans les bus. Je la possédais maintenant depuis presque un an mais je m'arrêtais cependant pour l'admirer chaque

fois que j'allais monter dedans. Elle était longue (au moins trois mètres), spacieuse, avec assez de place pour quatre adultes, elle était à peine plus petite que celle de Crane, et il n'y avait que quelques milliers de modèles semblables en ville. Naturellement, elle attirait l'attention et cela, c'était le revers de la médaille.

Comme cet après-midi. Je pris mes passagers habituels au dépôt de coordination des transports — deux jeunes hommes qui travaillaient au service des public-relations et qui habitaient à peu de distance de chez moi — sortis de l'immeuble et empruntai la queue se dirigeant vers l'intersection de Plane Avenue et de la Quinzième Avenue.

— « Je prends Denise au passage, » expliquai-je à mes passagers. Ils n'élevèrent aucune objection, car le détour ne demanderait qu'une heure ou deux et qu'après tout c'était ma voiture et non la leur.

Au début, nous roulâmes assez vite, l'indicateur montant jusqu'à 20 kilomètres à l'heure. Avec la cohue habituelle aux abords de la Dixième Avenue, nous allâmes au pas. Sur le trottoir encombré, quelqu'un remarqua que le siège à côté de moi était libre. Il vint à notre rencontre et frappa à la vitre. Je ne pouvais naturellement pas entendre ce qu'il disait, car la voiture était insonorisée, mais les autres personnes l'entendaient, d'autres passants oisifs sur le trottoir. En quelques secondes, il y eut toute une foule : de neuf cents à mille personnes, me semblait-il.

Rien qu'à voir leurs figures furieuses, je pouvais deviner qu'ils étaient en train de se laisser exciter dangereusement par l'homme qui commençait à s'agiter. Je jetai un coup d'œil dans le rétroviseur et vis les lèvres de mes passagers s'agiter nerveusement.

Il n'y avait pourtant pas de quoi s'inquiéter, j'en étais certain, car dès que la foule venait gêner la circulation, la police ne mettait que quelques secondes à intervenir. Ce qu'elle fit, d'ailleurs. Quelques coups de feu retentirent et repoussèrent les piétons sur leur domaine ; il ne resta qu'une demi-douzaine d'entre eux, ainsi que le premier des trublions qui restait campé fermement à sa place, hurlant contre la police et me désignant du doigt.

Je baissai une vitre à l'approche d'un agent. Il me reconnut ; tout naturellement, dès que je lui eus expliqué que le siège était vacant parce que j'allais prendre Denise, il me fit des excuses et abattit d'un coup de revolver le trublion ; puis il regagna son hélico.

C'est ainsi que, en dépit du tapage, je n'ai eu que quelques minutes de retard à mon rendez-vous avec Denise. Je n'avais aucune idée de ce qu'elle avait pu faire toute la journée ; probablement du lèche-vitrines. Elle pouvait maintenant se permettre de faire des achats de temps en temps, et je savais bien qu'elle ne me laisserait pas de répit avant de pouvoir faire des emplettes au moins une fois par semaine.

Si elle avait fait des achats, elle devait être tombée sur une occasion, cela se voyait clairement. Elle avait les yeux brillants et la manière dont elle m'embrassa en montant dans la voiture me révéla qu'elle était au comble du bonheur. Nous parcourûmes au moins une douzaine de blocks avant que je me rende compte que nous aurions dû tourner plus tôt pour rentrer chez nous.

En riant, je lui dis de garder pour elle les grandes nouvelles en attendant que j'aie résolu le problème du trajet, puis, quand ce fut chose faite, je lui adressai mon plus beau sourire professionnel. « Qu'est-ce qui se passe ? » lui demandai-je. « Je ne t'ai pas vue dans un tel état depuis que nous sommes mariés ! »

— « C'est ta faute, » me dit-elle, taquine. « Oui, c'est bien ça, c'est sûr. N'est-ce pas merveilleux ? A la clinique, ils en sont certains ! »

— « Quoi ? » dis-je, me sentant brusquement abasourdi.

— « Ils ont dit oui ! Et il y a soixante chances sur cent que ce soit un garçon. C'est trop tôt pour avoir une certitude mais... »

— « Un quoi ? »

— « Un garçon, un fils ! Gene, je suis tellement heureuse ! Après avoir terminé à la clinique, je suis allée à la maternité qui est tout à côté et j'ai pris toutes leurs brochures — regarde, je les ai là, on comprend tout — et puis aussi quelques livres et des bandes éducatrices. J'en ai tout de suite mis une sur le magnétophone, pour m'amuser. Ecoute ! Tu ne crois pas que ce sera merveilleux d'entendre Gene Junior gazouiller ses premières chansons ? »

Elle prit son magnétophone portatif et le mit en marche avant que je puisse l'arrêter. Une voix féminine bête et criarde emplit notre moitié de voiture d'un chant sans attrait :

Pourquoi cet F sur ta joue,
Jolie fillette, jolie fillette ?
Monsieur, dit-elle, je suis frigide,
Je suis frigide et fière de l'être !

Je voulus arrêter cette ineptie mais elle mit le magnétophone hors de ma portée. Je me rappelai alors que les passagers de l'arrière ne pouvaient pas nous entendre, aussi je n'essayai pas de lutter. Je restai tranquillement assis, furieux, jusqu'à la fin de la seconde strophe.

Alors je ne peux t'épouser,
Jolie fillette, jolie fillette.
Monsieur, dit-elle, qui t'a coupé ?
Coupé tout beau, mon beau monsieur ?

« J'aime bien celle-ci, » dit Denise en arrêtant le magnétophone. « Ça me rappelle l'émission de la semaine dernière. »

Je respirai profondément. « Es-tu folle ? » lui dis-je.

— « Gene ! »

— « Tu dois l'être ! » Pendant l'énoncé de cette chanson idiote, j'avais eu le temps de sentir monter la colère. Maintenant, j'éclatais : « Que penses-tu que va devenir notre indice de rendement quand on apprendra que les vedettes contribuent à l'augmentation de la population ? Sais-tu seulement ce que j'ai dû faire cet après-midi ? Me battre pour empêcher Crane de t'écarter de l'émission ! Je pensais que j'étais sur le point de gagner et toi, tu arrives pour me dire ça, et tu crois que je vais sauter de joie ! Crois-tu donc être capable de cacher dans quel état tu seras dans quelques mois ? Et, même si tu le pouvais, à quoi bon essayer puisque tu as fait la bêtise d'aller dans une clinique au lieu de chercher un médecin discret et compréhensif ? On bavarde toujours dans ces cliniques et il faudra plus d'une semaine pour arrêter la rumeur qui a déjà certainement commencé de circuler. Je veux bien être pendu si la nouvelle ne se propage pas déjà ! Oh ! Denise... » Je pris un ton suppliant. « Denise, es-tu complètement folle ? »

Maintenant, elle me regardait d'un air glacé. Je connaissais bien cette expression d'innocence outragée ; elle la prenait au moins dans deux émissions sur quatre. « Gene, c'est toi qui es idiot... Ou tu es idiot, ou alors tu es anormal, et je ne puis le croire. Un homme qui apprend qu'il va être père est généralement heureux de la nouvelle et non... »

Je fis explosion : « Je viens de passer tout l'après-midi à faire comprendre à Crane qu'il ne fallait jamais faire de suppositions ! Et maintenant, c'est toi qui en fais ! La population s'est accrue de quatre cent quatre-vingt mille âmes en quelques mois, et dans cette seule ville... Dieu sait de combien dans l'ensemble du pays !

Et nous qui sommes si fiers de notre indice de rendement, parce que nous faisons quelque chose pour arrêter cette augmentation, et toi tu te fais engrosser ! » Je me mis la tête dans les mains. « Est-ce que l'émission représente vraiment quelque chose pour toi ? Est-ce que tu as compris le but qu'elle se propose ? »

— « C'est de la fiction, » me répondit-elle, mais un petit tremblement dans sa voix me montra que j'avais marqué un point. Je m'empressai d'enfoncer le clou.

— « De la fiction ! Tu as du culot ! Alors qu'il y a seulement quelques minutes un passant désœuvré a presque déclenché une émeute parce que le siège où tu es maintenant assise était libre et que lui-même marchait à pied ! La police a dû intervenir et il y a eu une douzaine de morts. C'est de la fiction, ça ? Au diable la fiction, alors ! Notre émission est véritablement utile, c'est une des entreprises qui permettront de rendre le monde de nouveau habitable. Je *crois véritablement* à cette émission, et je crois au bien qu'elle fait. Si je n'y croyais pas, je n'aurais pas pu faire d'elle ce qu'elle est, et elle n'aurait pas atteint son indice de rendement actuel. Ce n'est pas de la fiction, c'est quelque chose de tangible, ça, me comprends-tu ? »

Elle se tourna sur son siège et regarda la file de voitures par le pare-brise. Je connaissais bien cet air absent, elle l'avait arboré pendant au moins une douzaine d'émissions. Mais cela ne m'empêchait pas d'être quand même vexé, blessé. J'étais vraiment troublé. Je lui pris la main, que je trouvai curieusement moite. « Je suis désolé, ma chérie, » dis-je. « Je me suis laissé aller. »

Elle fit comme si elle ne m'avait pas entendu. Je continuai : « Ecoute, si tu acceptes seulement de réfléchir, tu verras que c'est moi qui ai raison. Nous allons prendre une décision, et je m'occuperai de la publicité pour empêcher qu'on fasse courir des bruits au sujet de ce qui s'est passé cet après-midi, et... Dis-moi, à propos ! Combien de temps faut-il donc pour que ce soit fini ? Neuf mois, je crois ? »

Elle me répondit presque sans bouger les lèvres : « Huit, maintenant. »

— « C'est long ! Mais à ce moment, que tu le croies ou non, nous aurons passé le cap des mille. Un millier, quel indice de rendement pour une émission de télévision ! N'est-ce pas merveilleux ? Je crois bien que je vais demander un supplément à nos commanditaires, sans compter que nous allons fêter ça comme il convient,

et je saurai te faire oublier que je t'ai rendue malheureuse. Non, je suis vraiment désolé, ma chérie. Mais c'est que tu m'as vraiment donné un choc, tu sais ? J'ai vraiment eu peur, j'ai vraiment été malheureux, pendant un petit moment du moins. »

Je pensais que ce ne serait qu'un moment d'humeur. Il arrivait à Denise d'avoir parfois des idées noires, quand par exemple l'appartement lui déplaisait parce qu'il n'était pas aussi grand qu'elle l'aurait souhaité, ou quand trop de gens la reconnaissaient dans la rue et qu'on devait venir la dégager avant qu'elle soit écrasée par la foule. Moi, j'y étais habitué ; plus on me reconnaissait, meilleur était mon moral.

Seulement... cette mauvaise humeur dura longtemps. Et elle avait vraiment choisi l'après-midi qu'il ne fallait pas. La première répétition avait lieu le lendemain à quinze heures, et il fallait que je prépare pour cette heure-là le scénario de la prochaine émission, qu'on établisse les dialogues et qu'on prépare les décors pour que tout soit tourné à partir du lendemain. Je ne pouvais pas faire travailler mes facultés créatrices quand Denise boudait ainsi, et il fallait bien pourtant que je m'y mette ; il le fallait absolument. Si je n'avais pas la moindre idée à présenter à dix heures, à la conférence, je ne serais pas capable d'empêcher que l'on remplace Denise.

J'essayai de changer de sujet. Je fis toutes sortes de suggestions pour la calmer, mais elle était montée sur ses grands chevaux : j'essayai de lui faire des propositions pour l'émission, lui demandant son opinion. Mais elle continuait de bouder.

A vingt et une heures, j'abandonnai ; nous étions dans notre appartement, et pour essayer de l'amadouer j'entrepris de regarder la meilleure émission concurrente, comme nous le faisions souvent ensemble. Cela ne sembla pas l'intéresser. Elle fit la grimace et alla s'asseoir sur le divan, derrière moi.

Tant pis ! Je n'allais pas rater l'émission concurrente parce qu'elle était de mauvaise humeur. J'allumai l'appareil juste à temps pour le générique et l'accompagnement musical du début.

L'émission de Lancaster était tout à fait différente de la mienne. Elle reposait sur des vedettes à part entière, et j'ai toujours dit que c'était une erreur. Comment veut-on que les spectateurs puissent s'identifier aux personnages s'ils les voient incarnés par des acteurs déjà marqués par d'autres rôles ? Il res-

tait que Lancaster avait parfois de bonnes idées et, ce qui ajouta à ma mauvaise humeur cette nuit-là, c'était une de ses meilleures émissions.

Le personnage principal était un portier qui vivait pratiquement dans une cabine d'ascenseur d'un grand immeuble. C'était un type social tout à fait représentatif. Une des cinquante personnes vivant au douzième étage était une jolie fille dont il était tombé amoureux. Comme il craignait qu'elle perde son self-control s'il essayait de lier connaissance avec elle et peut-être même qu'elle l'accueille dans son intimité en courant ainsi le risque d'augmenter la densité de population de l'immeuble, densité déjà insupportable, il ne lui avait encore jamais adressé la parole.

Alors, une sorte de pique-assiette qui vivait à l'étage en dessous de la fille commençait à tourner autour d'elle et le portier s'apercevait avec dégoût que la fille — qu'il s'était imaginée parfaitement frigide, parfaitement décente — le laissait lui faire la cour. Il ruminait sa rancœur et les surveillait jusqu'au moment où il obtenait une certitude. Alors, le cœur lourd, il se décidait à agir.

Sur le palier de l'escalier, entre le douzième étage, où vivait la fille, et le onzième, où vivait le parasite, se trouvait une grande fenêtre, de la hauteur d'un homme, qui s'ouvrait presque jusqu'au parquet et qui avait été utilisée comme issue sur l'escalier de secours avant qu'on supprime celui-ci par suite d'un décret municipal quelques années auparavant. Le portier remettait la fenêtre en état et huilait les paumelles pour qu'elle puisse s'ouvrir en douceur. Puis il se procurait de la graisse et la répandait dans l'escalier.

L'idée était naturellement que le parasite, quand il descendrait chez lui après avoir été chez la fille, glisserait et tomberait directement par la fenêtre pour s'écraser sur le trottoir, onze étages en dessous. C'était ingénieux. Et l'atmosphère de la cage d'escalier était tout à fait réaliste.

Il y avait même une séquence assez drôle quand le portier attendait de voir surgir son rival et que presque tous les habitants du douzième étage survenaient : une bande de gosses, puis une grosse femme portant un énorme panier, ce qui indiquait qu'elle avait une famille nombreuse, puis, séparément, deux hommes. Et les images du portier refermant patiemment la fenêtre après chaque chute, et remettant de la graisse sur les marches de l'es-

calier était un des meilleurs boulots que j'avais vus depuis des années.

Ma rancœur commençait à se muer en une réelle admiration professionnelle au moment où la quatrième victime imprévue effectuait sa glissade dans l'escalier et faisait un vol plané à travers la fenêtre. C'était véritablement du beau travail ; il n'y avait que la musique qui me paraissait un peu incongrue...

La musique ?

Je m'agitai sur mon siège. Non, certainement, la musique n'avait rien à voir avec l'émission. Denise faisait repasser cette saleté de bande une fois de plus, celle que j'avais entendue dans la voiture :

Monsieur, dit-elle, qui t'a coupé ?
Coupé tout beau, mon beau monsieur ?

— « Denise ! » dis-je poliment. « Je visionne, s'il te plaît, arrête ça. »

Elle ne fit pas attention. J'hésitai, me levai et lui pris le magnétophone des mains. J'ôtai la cassette que j'allai lancer dans le vide-ordures, lui donnai une petite tape sur la joue et regagnai mon siège juste à temps pour le dénouement. La fille et le parasite sortaient juste de la chambre de la fille, bras dessus bras dessous, se souriant, et comme prévu ils glissaient tous les deux sur les marches. Ensemble, ils passaient par la fenêtre, le parasite révélant sa véritable nature en essayant de se tirer d'affaire aux dépens de la fille. Un gros plan montrait le visage incrédule du portier, quand il comprenait que son plan n'avait que trop bien marché.

Il lui fallait encore en supporter les conséquences. Il s'approchait de la fenêtre et se penchait pour la refermer ; il se penchait un peu trop, perdait l'équilibre et, sur un dernier plan de la fenêtre entrebâillée, c'était le générique de fin d'émission.

Je me mordillais la lèvre. Le seul défaut de l'émission était qu'un spectateur distrait pouvait prendre la chute du portier pour une chute volontaire ; or, le suicide est interdit par les règlements de production. Mais ce n'était pas une grosse erreur. Cette magnifique émission allait certainement entraîner la mort d'une quantité de gens se cassant le cou dans des escaliers, durant les deux jours qui allaient suivre. Et cela allait représenter un énorme bond pour l'indice de rendement des productions Lancaster.

Les vaches ! Dire que je m'efforçais depuis des mois de baser une émission sur un portier, et tout ce que j'avais pu imaginer

reposait sur un incendie volontaire, ce qui était hors de question. Quand un incendie se déclare spontanément, on peut en profiter, par exemple en ne prévoyant pas d'issue de secours. Mais on manquait bien trop de logements pour que je puisse me permettre de bâtir une émission sur un incendie volontaire.

Je me retournai vers Denise. « Tu as vu, ma chérie ? » lui demandai-je. « Tu vois le talent qui nous est opposé et pourquoi nous ne pouvons pas nous permettre la moindre chose qui pourrait nuire à notre émission ! »

Elle ne me répondit pas. Elle ne dit plus un seul mot de toute la soirée.

Le lendemain, il me semblait que ma tête allait éclater. J'étais dans un état terrible en arrivant au studio au début de la matinée. La conduite de Denise m'avait empêché de me concentrer, et pourtant il me fallait en quelque sorte imaginer une situation supérieure à celle utilisée par Lancaster la veille — il le fallait avant dix heures, heure de la conférence.

Il m'était arrivé plus d'une fois d'avoir des passages à vide et de trouver l'inspiration à la dernière minute, en passant la porte du labo ou celle du magasin aux accessoires. Comme je n'avais aucune idée, je me dirigeai vers le magasin.

J'avais en général de bonnes relations avec les quelque soixante techniciens du labo, qui travaillaient à longueur de semaine à fabriquer les mannequins utilisés dans l'émission, mannequins tellement vivants d'apparence qu'on croyait qu'ils allaient se mettre à marcher et à parler. Mais, ce matin-là, dès que j'entrai dans le labo, je sentis une certaine hostilité dans l'air. Non, ce n'était pas vraiment de l'hostilité mais plutôt un certain manque de respect. Quelque chose dans le sourire de cet homme, qui aurait pu se muer en véritable grimace s'il était un peu plus accentué. Et, au lieu d'un grand sourire et de félicitations chaleureuses de la part de la fille qui coiffait la perruque du mannequin, un simple grognement.

Je me disais que c'était moi qui étais de mauvaise humeur et que je me faisais des illusions. Mais je n'avais pas encore atteint le magasin aux accessoires, je n'avais pas encore salué le magasinier en chef, Al Bazeley, que je compris que ce n'était pas seulement mon imagination.

Dès qu'il me vit, sa figure s'allongea, prenant une expression que je ne saurais décrire. Il parut presque soulagé de me voir. Il ne précisa pourtant pas pourquoi ; il se contenta de me dire : « Bonjour, Gene. Que pouvons-nous faire pour vous, si tôt dans la matinée ? »

— « Je cherche une idée, comme d'habitude, » lui répondis-je. « J'aimerais aller voir les armes. »

Il fit un geste d'assentiment et m'accompagna en silence pendant que je me dirigeais vers les rateliers de l'armurerie. La plupart des râteliers étaient chargés d'armes, coutelas, rapières, couteaux de toutes sortes, armes à feu, depuis les mousquets jusqu'aux fusils, pistolets et mitraillettes. Il y avait des casiers remplis de bouteilles de poisons, d'instruments chirurgicaux, de ciseaux, de cisailles, d'instruments aratoires, bref, tout ce qui pouvait devenir mortel, depuis les automobiles jusqu'au cyanure de potassium.

Sur la plupart des articles, il y avait des étiquettes, d'une demi-douzaine de couleurs. Les étiquettes bleues indiquaient que nous avions déjà utilisé ces armes dans une émission. Les rouges, et autres couleurs, indiquaient que ces différents articles avaient été utilisés par Lancaster ou par d'autres producteurs concurrents. J'étais vraiment déprimé de voir combien il y avait d'étiquettes rouges — Lancaster.

Je m'arrêtai devant un râtelier sur lequel il y avait une arme à feu luisante, menaçante, que je ne connaissais pas. « Un nouvel achat, Al ? »

Il sortit de sa songerie et prit le fusil sur son râtelier, en approuvant. Il me le tendit pour me montrer combien il s'adaptait parfaitement à la main du tireur. « Elle est jolie, n'est-ce pas ? Et peu courante, » me dit-il tout fier. « C'est une carabine à quarante coups. J'en ai entendu parler il y a un an mais je n'ai pu me la procurer que la semaine dernière. Voyez, ici, c'est le chargeur, le long du canon. Et voici le levier de commande coup par coup ou par rafale, que vous pouvez basculer avec le même doigt que celui avec lequel vous appuyez sur la détente. Regardez, comme il est doux et facile à manier. Tout est dans un état parfait. »

C'était vraiment une belle arme. « Vous avez des munitions ? » demandai-je.

— « Une boîte de cent vingt cartouches, livrée avec la carabine : trois chargeurs pleins. Dites-moi, Gene, ce n'est pas drôle de demander ça à un ami, mais... »

Tout à coup, je fus glacé. Je savais ce qui allait suivre, bien avant de dire avec une gaieté affectée : « Allez-y, Al ! Demandez-moi ce que vous voulez. Vous savez que je ne suis pas susceptible. »

— « Eh bien, c'est au sujet d'un bruit qui court sur Denise. » Il se tortillait, l'air gêné.

— « Quel bruit ? » dis-je pour l'encourager. Ces fichus bavards de la clinique ! Qu'est-ce qu'ils faisaient donc de ce que l'on appelait l'éthique médicale ?

— « Les gens disent qu'elle... euh... quelle va accroître la population. Elle et vous, naturellement. »

— « Ah ! ça, » dis-je avec mépris. « Grand Dieu, Al, j'espère que notre indice de rendement grossira à la même vitesse que les on-dit ! Comme pour tous les bruits, il y a naturellement un fond de vérité, mais... un accident peut arriver à tout le monde. »

— « Un accident ? » répéta Al, incrédule.

— « Oui, un accident, » insistai-je. « Il y a plusieurs manières pour arranger de tels accidents, et nous allons nous en occuper. Aucun d'entre nous ne serait assez idiot pour compromettre l'émission. »

Je fus surpris de le voir me tendre la main. « Je suis vraiment heureux de vous entendre parler comme ça, Gene ! » me dit-il. « Vous savez, c'est un secret, j'ai eu les mêmes ennuis. Ma femme m'a cassé les oreilles tout le mois dernier parce que je veux qu'elle... arrange un autre accident de ce genre. Vous savez, elle vous admire beaucoup. Ça vous ennuierait que je lui répète ce que vous venez de me dire ? Je suis sûr que ça m'aidera à la convaincre. »

Je n'avais aucune envie qu'il me prête des déclarations avant d'avoir eu l'accord du service des relations publiques, avant qu'ils en aient étudié les termes. Mais Al était un vieil ami... Je lui donnai la permission. « Je pense que c'est dans l'intérêt général, » lui dis-je.

A dix heures, il fallait que je me rende dans la salle de conférences, et je n'avais pas encore la moindre inspiration pour l'émission de la semaine. Je suais à grosses gouttes en allant au rendez-vous, imaginant des faux accidents de la circulation, des émeutiers qui s'attroupaient et qui écrasaient des passants, et une douzaine d'autres thèmes, qui étaient tous possibles mais qui seraient revenus trop cher. Il fallait une douzaine d'heures pour

emmener une équipe de caméramen sur un lieu de tournage hors de la ville, à une distance suffisante pour que les images ne soient pas gâchées par l'air pollué ; aussi je n'avais pas droit à plus de deux déplacements par an. Non, il fallait obligatoirement faire le travail en studio.

Fichtre, j'étais dans une mauvaise passe.

Si grande que fût la salle de conférences, elle était malgré tout comble, et je m'assis près de Crane, de son côté de la table. Derrière lui se trouvaient ses deux secrétaires, avec leur sourire avantageux. Je leur adressai un sourire triste, ne sachant à laquelle des deux je devais la suggestion d'écarter Denise.

J'étais certain que Crane avait vu l'émission de Lancaster, la veille. Je le voyais à son air maussade.

De l'autre côté de la table, ils étaient tous renfrognés. A gauche, se tenait le porte-parole du groupe commanditaire, Mabery of Monopoly Manufacturers Inc. Près de lui, c'était Jackson, qui représentait le gouvernement et la Commission des Communications. A sa droite, le visage fermé, porteur de la cape noire de l'Ordre de la Délation Spirituelle, se trouvait le Frère Louis Gravamen, conseiller de moralité de notre équipe. A ma surprise, il m'adressa un sourire glacé et approbateur quand je pris place. Il n'était pas coutumier de telles démonstrations.

Chacun de ces trois-là avait aussi une secrétaire présente. Lorsque Crane s'éclaircit la voix pour ouvrir la séance, on entendit les cinq déclics des magnétophones mis en marche.

Crane expliqua pourquoi j'avais été convié et demanda s'il y avait des objections à ma présence, tout au moins pour la partie de l'ordre du jour qui ne traitait pas de mon émission. J'espérais que quelqu'un élèverait une objection, ce qui me donnerait plus de temps pour réfléchir. Mais personne ne dit rien, et la séance se poursuivit.

Des problèmes mineurs nous occupèrent pendant la première demi-heure. Le Frère Louis avait reçu des plaintes de spectateurs mécontents de l'arrière-plan moral d'une émission commerciale traitant d'un des produits de Mabery, et l'on proposa les changements voulus, qui furent acceptés. Puis Weems souleva le problème des travailleurs à temps partiel et proposa de créer, avec l'aide du gouvernement, des centres de projection pour les gens qui ne pouvaient pas rentrer chez eux à cause des difficultés de transport ; naturellement, comme sa société, entre autres choses, produisait des maisons préfabriquées, Mabery fit opposition.

On discutait toujours, à intervalles réguliers, de projets de ce genre ; les gens comme Mabery disaient toujours qu'il n'était pas nécessaire de donner plus de facilités de visionnement et qu'il fallait avant tout s'attaquer aux problèmes de la circulation, les gens comme Weems prenaient toujours cela pour une insulte, et la question n'était jamais réglée. Aujourd'hui encore, cela aboutissait à une impasse. Je pensais à tout autre chose en attendant qu'ils en arrivent à la question qui m'embarrassait.

Je tendis tout à coup l'oreille. Il était possible qu'un bon thème surgisse tout seul.

Weems s'échauffait sur un sujet à propos duquel il traitait Mabery de tous les noms. Il y avait eu une menace d'épidémie à virus quelques semaines auparavant, une épidémie dont je me rappelais avoir déjà entendu parler.

— « Et qu'est-ce qui est arrivé ? » aboyait Weems. « Les bulletins d'informations étaient remplis d'images d'enfants fiévreux et pitoyables au lieu de nous montrer des fonctionnaires resplendissants de santé ! Et quel a été le résultat, oui, je vous le dis, le résultat immédiat ? Avant même que la liste des victimes ait atteint seulement une dizaine de milliers d'individus, une de vos sociétés pharmaceutiques avait trouvé un vaccin. Et où en sommes-nous maintenant ? Au même point qu'avant ! Il n'y a pas eu une mort de plus depuis au moins dix jours ! »

Mabery semblait mal à l'aise. Il ne répondit pas directement à cette attaque mais fit appel au Frère Louis. « N'avons-nous pas le devoir moral de répondre aux besoins quand ils surgissent ? Nous avions le vaccin, et nous avions la demande... Avons-nous eu tort de répondre à la demande ? »

Le Frère Louis haussa les épaules. « Il faut savoir ce que l'on veut, la fin justifie les moyens, » dit-il d'un ton sentencieux.

(Pourquoi l'émission prochaine ne présenterait-elle pas quelqu'un qui propagerait volontairement une maladie infectieuse ? Hors de question : Lancaster serait capable de contester tous les indices de rendement dont on pourrait nous créditer.)

Mabery se mit en colère, ce qui n'avait rien de surprenant dans cette pièce encombrée où la température montait sans cesse et devenait véritablement insupportable.

— « La fin et les moyens ! Fichtre, Frère Louis, si tout ce que vous voulez, c'est des moyens, vous savez aussi bien que moi que, depuis des années, nous en avons ! »

Weems vint à la rescousse, ce qui était assez surprenant. « Il nous serait possible de propager demain une maladie impossible à enrayer, par exemple, s'il n'y avait pas cette opposition mielleuse de ces gens trop égoïstes pour apporter leur contribution à l'effort général. »

Après ma discussion avec Denise, la nuit dernière, pensai-je, je ne pouvais certainement pas, moi, être accusé de ne pas me sentir personnellement concerné.

— « Je ne parle pas de cela, » aboya Mabery. « Et le Frère Louis le sait très bien ! Je parle de la stériline, que nous possédons depuis dix ans et pour laquelle nous n'avons pas le droit de faire de la publicité. Voilà les moyens dont nous avons besoin, et des moyens qui sont beaucoup plus infaillibles, plus sûrs qu'aucune de vos onctueuses et rigides... »

Il agitait une cape rouge devant un taureau. J'aurais aimé que quelqu'un se fût opposé à ma présence pendant toute la conférence. Nous allions maintenant certainement avoir une longue conférence de Frère Louis sur nos devoirs premiers consistant à permettre aux gens de supporter leur croix...

Nous y avons eu droit, et le Frère Louis se montra extrêmement vigoureux. Selon lui, l'usage de drogues comme la stériline n'était moralement pas meilleur, pour réduire la surpopulation, que l'emploi de la bombe atomique. Même Mabery, au bout d'un moment, se mit à frissonner. Moi-même j'utilisais la stériline, je l'avais fait depuis que nous étions mariés, Denise et moi, et je n'étais pas du tout de l'avis du Frère Louis, mais si j'avais appartenu à un ordre quelconque, il est certain que je me serais jeté à genoux en pleurant bien avant qu'il eût terminé.

Il reprit sa place avec l'air de celui qui a parlé sans peur, pour la défense du droit. Après cela, il y eut un intolérable silence.

— « Je crois, » osa dire Crane, « que nous pouvons laisser de côté ce sujet... euh... brûlant, et poursuivre l'ordre du jour ... ? »

Weems l'approuva vigoureusement, Mabery aussi, tandis que Frère Louis lui en donnait l'autorisation avec un majestueux geste de la main. Tous les regards se tournèrent vers moi.

(Question importante pour moi : si Mabery prétendait maintenant que la stériline était infaillible, comment se pouvait-il que... ?)

Crane entra dans le vif du sujet. « Nos commanditaires ont demandé une discussion au sujet de l'émission de Mr. Gene Gardner. »

— « Nous approuvons cette demande, » dit Weems. « Bien que les émissions de Mr. Gardner soient un excellent exemple de service public efficace, nous désirons voir leur contribution augmenter selon le même taux que l'aggravation du problème, et ce n'est pas actuellement le cas. Etant donné, cependant, que l'émission de Mr. Gardner est la meilleure du genre, nous pensons pouvoir avec profit commencer par elle notre enquête. »

Cela semblait évident. Je remerciai Weems d'un sourire radieux.

— « Nous avons le même intérêt, » dit Mabery. « Nous considérons avec inquiétude le fait que l'émission de Lancaster, même si son taux de rendement est inférieur, voit actuellement celui-ci croître plus rapidement que la nôtre, et qu'elle va même probablement la surpasser dans les prochains mois. »

Le sourire que je lui adressai était beaucoup moins radieux.

— « Nous sommes pleinement conscients de ce problème, » déclara Crane, très vite. « En fait, Mr. Gardner et moi-même avons passé beaucoup de temps hier après-midi à discuter justement de cette question. »

— « Et avez-vous trouvé des idées neuves ? » demanda Mabery.

— « Eh bien, nous avons pensé... » Crane s'enfonça dans son fauteuil, et une de ses secrétaires vint lui parler à l'oreille. Puis il continua : « Nous avons pensé à renforcer les titres et.... »

— « Ce n'est pas ça du tout ! » coupa brutalement Mabery. « J'ai regardé l'émission de Lancaster, hier soir, et j'ai été terriblement impressionné. Elle avait tout ce que les émissions de Gardner possédaient généralement : de la fraîcheur, de l'originalité, du relief, une atmosphère superbe. Franchement, je crois qu'après un départ en flèche, Gardner est maintenant en train de décliner. »

— « Il n'y en a jamais eu le moindre signe, » hurlai-je.

— « Si, » dit Mabery. « Nos enquêtes auprès des spectateurs montrent qu'il y a de moins en moins d'identifications, ce qui est dû, semble-t-il... »

— « Je sais ce que vous allez dire, » coupa Crane. Comme ce petit salaud aimait lécher les bottes ! « La chose est due aux trop nombreuses apparitions de Denise Delarose dans le rôle de la victime. C'est exactement ce que je faisais remarquer hier à Gardner. »

Ils me regardaient tous. J'avais envie de leur dire exactement ma pensée : si quelqu'un essayait de rayer ma partenaire favorite

de l'émission, j'irais trouver Lancaster en emportant l'émission avec moi. Heureusement, j'ai hésité assez longtemps pour donner le temps à Frère Louis de s'agiter et de me gratifier d'un regard presque bénin.

— « En fait, moi aussi, j'ai vu l'émission de Lancaster, hier soir, » dit-il. « Et je ne peux pas entièrement partager votre enthousiasme. Il est exact que le self-control du personnage principal était admirable, mais la conclusion ôtait de la force à l'émission. Il y a une chance sur deux que la chute du portier soit volontaire, et le suicide est interdit par les règlements. C'est là une erreur que je n'ai jamais constatée dans aucune des émissions de Mr. Gardner. »

Voilà donc pourquoi il avait souri quand j'étais entré. Je lui montrai que je le remerciais de son aide.

— « C'est assez vrai, » accorda Mabery. « Mais je n'ai pas l'intention de m'occuper du passé. Ce que je veux connaître, c'est les émissions prochaines. Je veux savoir comment Gardner a l'intention de se maintenir au-dessus des émissions de Lancaster. »

Maintenant, j'étais véritablement dans le bain. Je n'osais pas me borner à des généralités. Il fallait que je sois précis, optimiste, et que je manifeste des tas d'autres sentiments que je ne ressentais pas du tout. Je m'humectai les lèvres, hésitai, et puis, comme si quelqu'un avait déclenché un interrupteur dans mon cerveau, l'inspiration est venue. Les mots se pressaient sur ma langue, prêts à être prononcés.

Je cachai mon soulagement sous un sourire. « Messieurs, » fis-je en m'adressant à Mabery et à Weems, « vous voulez tous les deux voir augmenter l'indice de rendement de mon émission. Moi aussi. De quoi dépend-il donc surtout ? De l'identification des spectateurs, manifestement. Ai-je raison ?

» Jusqu'à maintenant, nous nous sommes surtout consacrés à élargir notre audience. En d'autres termes, nous nous sommes assurés de bons indices en nous assurant un grand nombre de spectateurs. Nous y sommes parvenus en nous efforçant d'avoir des scénarios et des personnages aussi typiques et aussi moyens qu'il était possible. La plus grande densité de population pour un groupe social donné, les groupes les plus surpeuplés, voilà quels ont été nos points de départ.

» Maintenant, il est temps de frapper un grand coup. Nous avons une audience certaine, des millions de spectateurs qui ne manqueront certainement pas notre émission s'ils peuvent la

regarder. Partant de là, nous devons insister sur l'universalité de nos situations plutôt que sur celle de nos personnages. Et nous devons mêler à cela un appel aux aspirations de notre public.

» Prenons par exemple l'émission que nous allons mettre au point aujourd'hui et enregistrer demain. Mon rôle est celui d'un homme d'une certaine classe sociale, plus riche que la moyenne, avec assez d'argent pour avoir un appartement pour lui et pour sa femme, qui sublime ses instincts fondamentaux en collectionnant des armes à feu. Vous devez bien constater que ceci a une certaine consistance psychologique. Il est vraisemblable que cela correspond aux aspirations du public, d'allier les vertus sociales au désir de luxe. N'y a-t-il pas beaucoup de gens qui désirent secrètement être capables d'avoir une manie comme celle de collectionner les armes à feu ?

» Mais sa femme — et le rôle sera naturellement tenu par Denise Delarose, parce que je l'ai conçu pour elle — utilise toute sa puissance de séduction pour briser son self-control, et elle y arrive si bien qu'elle devient enceinte. »

Je jetai un regard sur Frère Louis. Il avait les yeux brillants. « Le thème éternel ! » s'exclama-t-il. « La femme est l'éternel fourrier du diable ! Mr. Gardner, votre inspiration me surprendra toujours ! »

— « Un homme doit-il souffrir toute sa vie parce qu'il a cédé à la tentation ? Il me semble que le destin serait bien sévère. Cependant, la situation évolue de telle manière que les conséquences deviennent inévitables. A la fin, pris de désespoir, il fait la seule chose possible : il met fin à la vie de sa femme avant d'aller se rendre à la police pour avouer son crime.

» Et voici ce qui va nous faire dépasser l'émission de Lancaster. Nous nous adressons à des gens qui sont exactement comme nous. Nous construisons notre intrigue parmi des gens qui se conduiraient comme nous le montrons s'ils étaient assez riches et s'ils avaient assez de chance — et, *mieux,* nous les mettons dans des situations qui pourraient arriver à n'importe qui. »

— « Gene, c'est du grand art, » dit Crane avec une sincère admiration. Je vis, en les regardant, que j'avais aussi fait impression sur les deux autres. Il me fallut toute ma puissance de volonté pour ne pas essuyer la sueur qui coulait sur mon visage, pour ne pas trahir l'état dans lequel je me trouvais.

⁂

Quand Denise vint au studio — elle était toute pâle et marchait comme dans un rêve — une demi-heure avant l'heure de la répétition de l'après-midi, j'interrompis la discussion que j'avais avec Al Bazeley au sujet de la collection d'armes du tueur dans l'émission, je me précipitai sur elle et la pris dans mes bras. « Chérie, tout est merveilleux ! Grâce à toi, j'ai eu une idée merveilleuse pour l'émission de cette semaine. Cela va être le point de départ d'une série entièrement nouvelle, et personne ne parlera plus de te retirer de l'émission, crois-moi ! »

Elle me repoussa doucement de côté. « Cela ne m'aurait pas ennuyée, » dit-elle. « Si cela avait dû t'aider. »

Je lui mis les bras autour du cou et la conduisis vers Al, tout en la taquinant : « Idiote ! Moi, cela m'aurait ennuyé, et je suis certain que cela aurait aussi ennuyé les spectateurs. Al, montre donc la carabine que nous allons utiliser, montre-la à Denise. »

Al sourit et alla chercher la carabine.

« Je suis même content que tu aies été de mauvaise humeur hier soir, » dis-je à Denise. « Cela m'a certainement aidé. Dis, que penses-tu de ça ? »

Je lui racontai les grandes lignes de l'histoire. Quand Al m'interrompit en apportant la carabine, j'étais même en train d'improviser les mouvements et le dialogue, si bien que tout prenait déjà une forme définitive avant le moment de la répétition.

La seule chose qui n'allait pas, c'était la réaction de Denise. J'avais pensé qu'elle comprendrait le sujet comme je l'avais fait sur un plan personnel. Mais tout ce qu'elle trouva à me dire, ce fut : « Très bien, Gene. Ce sera sûrement un succès. »

Al m'attira de côté, l'air ennuyé. Il me dit tout bas : « Gene, il y a quelque chose qui ne va pas ? »

— « Question de tempérament artistique, c'est tout, » dis-je en bluffant. « Quand les caméras marcheront, elle s'y mettra comme les autres. Je suis sûr que cette émission sera merveilleuse, d'un bout à l'autre. »

Alors, les costumiers et les coiffeurs entrèrent dans le studio, l'équipe de script arriva avec ses dossiers de fréquences de mots et de phrases, suivie de mes caméramen habituels, Hank et Sammy. Il était temps de se mettre au travail.

Pendant que nous discutions du scénario, l'équipe du labo arriva, comme d'habitude, avec le mannequin et installa celui-ci sur le fauteuil qui se trouvait à côté de celui de Denise, afin de le

coiffer et de l'habiller. Tout fut prêt beaucoup plus tôt que d'habitude. J'interrompis le psychologue de l'équipe de script qui me débitait tout un flot de compliments sur le choix que j'avais fait de la collection d'armes comme manie pour mon tueur, et je me tournai vers Denise.

Je restai figé, tout ébahi : pendant une ou deux secondes, je ne pus réellement pas dire qui était Denise et qui était le mannequin, dans les deux fauteuils identiques.

Tout à coup, je me souvins : Denise portait l'ensemble qu'elle avait en arrivant tandis que le mannequin n'avait qu'une blouse de studio. Le choc était passé, mais laissait une trace.

J'avais eu tort de supposer que, une fois dans le feu de l'action, Denise tournerait comme d'habitude et jouerait à merveille. Elle était tellement dénuée de vie qu'elle démolissait tout l'enthousiasme que j'avais insufflé à toute l'équipe. Après cinq prises de vues ratées, pour les scènes d'introduction, j'étais fou de colère, même si je ne le montrais pas.

— « On recommence ! » hurlai-je à la troupe, tout en prenant le poignet de Denise et en l'attirant derrière des décors qui avaient servi à une autre représentation dans la matinée. « Denise, » lui dis-je à voix basse. « Qu'est-ce qui t'arrive ? J'ai l'impression de jouer en ayant, comme partenaire, un des mannequins habituels du labo ! Reviens à la vie, réveille-toi ! Bon sang, ce scénario est pourtant tiré exactement de ton expérience ! »

Sur son visage parut un éclair de fureur. C'était une bonne chose ; j'avais enfin percé sa carapace. « Tu n'as qu'à prendre un mannequin, alors ! S'il n'y a pas de différence. »

— « Il n'y a certainement pas de différence, du moins jusqu'à maintenant ! » lui répondis-je. « Nous allons recommencer mais cette fois, par pitié, essaye de jouer ton rôle ! »

A partir de ce moment, cela alla un peu mieux. Nous travaillâmes ainsi jusqu'au moment où la femme devait être prise de l'envie de séduire son mari. Je devais lui tourner le dos et, sans m'occuper d'elle, examiner la carabine à quarante coups qui était la perle de ma collection d'armes à feu. Tout à coup, je l'entendis qui fredonnait une chanson, oui, cette sacrée chanson !

« *Monsieur, dit-elle, qui t'a coupé ?* »

Je me retournai vivement. « Denise ! »

Elle me jeta un regard chargé de toute l'innocence de l'univers. « N'est-ce pas une bonne idée ? » dit-elle. « Après tout, je suis censée être assaillie de toutes les pensées un peu folles des

femmes enceintes... Pourquoi une chanson enfantine ne conviendrait-elle pas ? »

— « Je crois le détail excellent, Miss Delarose, » interrompit le psychologue de l'équipe de script, que tous ses collègues approuvèrent. Je souris à Denise.

— « Je suis content de voir que tu retrouves ta forme ! »

Le lendemain matin, la répétition complète, ultime, se fit devant les caméras, exactement dans les mêmes conditions que l'enregistrement réel qui devait avoir lieu dans l'après-midi. Denise paraissait dans un état tout à fait normal. Je plaisantai avec elle, en lui montrant le mannequin dans son fauteuil, sur le bord du plateau, et je lui racontai le choc qu'il m'avait donné la veille.

Ses lèvres se plissèrent en un sourire taquin. « Si toi, qui es mon mari, tu ne peux pas me distinguer d'un mannequin, je me demande qui en serait capable ? »

— « Je verrais certainement la différence dans l'intimité, » lui répondis-je, et j'essayai de l'embrasser.

Elle me repoussa. « N'oublie pas que tu prétends incarner un personnage parfaitement conscient de son rôle social ! »

Je lui souris.

Nous tournions en général ces émissions avec deux caméras, une pour les travellings, l'autre restant fixe. Il y avait un immense écran témoin au-dessus du plateau qui montrait tout ce qu'enregistrait la caméra. Hank était, comme d'habitude, dans sa cabine insonorisée.

Quand je tournais, je saisissais toutes les occasions de jeter un coup d'œil sur l'écran-témoin afin de me rendre compte de ce que cela donnait. Cela paraissait bon. Denise semblait avoir complètement oublié sa mauvaise humeur et, au moment crucial, celui où devait être commis le meurtre, elle sentait véritablement son rôle et jouait de tout son cœur. Certains des regards de haine qu'elle me jeta étaient si violents, si réels, que je faillis même en oublier mon texte.

Quand l'heure vint de tourner, l'émission avait presque atteint la perfection. Le mannequin attendait sur son fauteuil, et l'équipe du labo le préparait continuellement de manière que, au moment où j'abattrais Denise avec la carabine, personne ne soit capable de se rendre compte qu'il y avait eu substitution. Nous répétâmes encore la séquence de tir avec Hank et Sammy, puis nous nous arrêtâmes pour aller déjeuner.

Pendant tout le temps du déjeuner, je ne cessai de féliciter Denise pour m'avoir donné l'idée de l'émission, pour avoir surmonté sa dépression, pour avoir tourné d'une manière tellement naturelle. Elle m'écoutait mais semblait avoir l'esprit ailleurs ; je supposais qu'elle était absorbée par l'émission et par le tournage.

Quand nous revînmes de la cantine, Al Bazeley nous attendait dans le studio. Avec lui, il y avait une petite femme assez grassouillette, au visage tout rond, qui semblait très nerveuse. Je ne l'avais jamais vue auparavant.

— « Puis-je vous dire un mot, Gene ? » me demanda Al en s'approchant de moi. Je fis un signe d'approbation et m'éloignai de Denise, qui semblait ne rien remarquer. « Vous vous rappelez, Gene, » continua Al, « ce que je vous ai dit au sujet de ma femme. Eh bien, elle ne veut pas me croire, elle pense que j'ai tout inventé pour la persuader. Alors, je me suis arrangé pour qu'elle m'accompagne et qu'elle puisse ainsi vous voir, vous et Denise, et que vous lui parliez vous-même. J'espère que ça ne vous ennuie pas ? »

Je trouvais qu'il avait été un peu vite et qu'il aurait pu me consulter avant de faire venir sa femme. Mais je ne voyais vraiment pas le moyen de refuser. Je lui dis brièvement : « Naturellement ! Laissez-moi seulement en parler d'abord à Denise, que je sois certain qu'elle n'y voie aucun inconvénient. »

— « Vous êtes vraiment chic, Gene, » me dit-il, soulagé.

Je rejoignis Denise. Elle était devant le fauteuil du mannequin et étudiait soigneusement son double. Je lui expliquai le problème d'Al. Son visage s'éclaira. « Je serais ravie ! » dit-elle avec plus de chaleur que je ne lui en avais vu de toute la journée.

— « Tu es bien certaine ? Je te promets que je n'y suis pour rien... Al a entendu des bruits en provenance de la clinique, et comme il se trouve tout à fait par hasard qu'il a les mêmes ennuis, il m'a demandé... »

— « Je comprends très bien, » me répondit-elle avec une certaine impatience. « C'est sa femme qui se trouve à côté de lui ? »

— « Gene ! » appela tout à coup Al. « Regarde qui vient maintenant sur le plateau ! »

Je regardai. Il y avait Crane, ce qui n'était pas surprenant car il venait souvent aux répétitions et aux enregistrements. Mais, avec lui, il y avait le Frère Louis Gravamen, Jackson Weems et Mabery.

— « La barbe ! » dis-je entre mes dents, tout en affichant un

sourire de bienvenue. Moi qui avais espéré... comment dire ?... surveiller la conversation entre Denise et Mrs. Bazeley. Ce n'était pas possible, maintenant.

J'allai sur le plateau et serrai toutes les mains. Crane m'expliqua : « Nous nous intéressons tellement à vos nouvelles idées pour l'émission que nous avons décidé d'assister à la prise de vues. »

— « J'en suis flatté, » dis-je avec tout l'enthousiasme dont j'étais capable. Je regardai rapidement s'ils pouvaient bien voir ce qui se passait sur le plateau, mais ce n'était pas ce qui les intéressait. Au bout d'un moment, Mabery s'éclaircit la voix. « J'ai entendu dire que vous insistiez surtout sur le réalisme de l'émission, n'est-ce pas ? Je veux dire que vous utilisez un vrai couteau ou un vrai fusil, pas des accessoires de théâtre. »

— « C'est exact, » dis-je. « On pourrait penser que le spectateur ne peut pas voir la différence, mais l'atmosphère ne serait pas la même, et cela me permet de mieux comprendre mon rôle. »

— « Cela m'intéresserait beaucoup de voir l'arme que vous allez utiliser cette semaine, » continua Mabery.

Crane intervint avant que je puisse l'en empêcher. « Le responsable de l'armurerie est là, sur le plateau ; c'est lui qui parle avec Miss Delarose. Je vais lui demander de nous apporter la carabine. »

Et il le fit. Avec Al, nous montrâmes tous les perfectionnements de l'arme à ces amateurs de sensations fortes. Cela dura au moins dix minutes avant que je puisse leur faire remarquer que nous étions là pour travailler à l'émission. J'avais gardé un œil sur Denise et sur Mrs. Bazeley ; elles étaient plongées dans une conversation sérieuse, mais l'amphi où nous nous trouvions était insonorisé et aucun microphone n'était branché, si bien que je ne pouvais que deviner ce qu'elles se disaient. A un moment, je vis Denise montrer le mannequin qui attendait sur son fauteuil ; Mrs. Bazeley le regarda et je la vis qui, de la main, faisait un geste de surprise.

J'espérais de tout mon cœur que Denise disait à cette femme ce qu'Al voulait qu'elle lui dise.

Il me sembla que tout s'était passé très bien car, à la fin, quand Mrs. Bazeley quitta Denise, je vis sur son visage rond et nerveux une expression de calme résolution. Sans doute s'était-elle résignée à faire la seule chose sensée, comme Denise semblait s'y être résolue.

Elle joua les premières scènes d'introduction avec une réelle conviction, avec beaucoup de profondeur. Le seul raccord que nous dûmes faire, c'était moi qui en fus responsable : j'avais été maladroit en prenant un fusil dans la collection qu'Al avait préparée et accrochée à un râtelier contre une des cloisons du plateau. Et même cette irritante chanson enfantine qui m'avait mis les nerfs en pelote semblait correspondre tout à fait à l'atmosphère du scénario, comme l'avait prévu Denise.

Et les événements inexorables s'enchaînaient les uns aux autres ; la décision de la femme de faire perdre à son mari son self-control, la scène de séduction, ses conséquences, l'horreur et le désespoir du mari, le refus de la femme d'entendre raison, sa fierté de ce qu'elle avait fait. J'étais de plus en plus tendu à mesure que nous approchions du paroxysme : le moment où nous nous arrêterions, caméras coupées, pour qu'on substitue le mannequin à Denise.

Comme d'habitude, Al se tenait sur le bord du plateau. Sa femme était assise à côté de lui. Une ou deux fois, je jetai un coup d'œil pour voir quelles étaient ses réactions, car elle représentait un excellent spécimen de spectateur moyen. Et j'étais tout à fait satisfait de l'émotion qu'elle trahissait.

Maintenant ! Je pris la carabine, comme poussé par une force irrésistible, et me tournai lentement vers Denise, qui vit dans mes yeux ce que j'allais faire et qui s'enfonça dans son fauteuil, ouvrant la bouche pour un cri qui ne voulait pas sortir. Comme d'habitude, la caméra de Hank était braquée sur elle ; il avait une fantastique mémoire visuelle et il resterait posté à son viseur, à examiner l'image, jusqu'au moment où le mannequin aurait été placé exactement dans la position de Denise, avec une telle exactitude que personne ne pourrait dire qu'il y avait eu substitution.

— « Coupez ! » dis-je, détendu. Immédiatement, les types du labo se précipitèrent sur le mannequin ; Denise quitta lentement son fauteuil pendant que je souriais de contentement vers Crane et que, en retour, je recevais des signes d'approbation de nos importants invités. Je faisais toujours quelques pas au lieu d'essayer de garder la pose pendant que l'on arrangeait le mannequin : je n'avais aucune difficulté à reprendre un mouvement que j'avais interrompu.

Il faut dire que j'avais de l'expérience !

On entendit tout à coup un cri de terreur et tout le monde, moi compris, se retourna pour regarder d'où il provenait. Mrs. Bazeley

agitait les bras et criait, puis elle s'écroula sur le sol, évanouie.

Plusieurs personnes se précipitèrent pour voir ce qui se passait. Je leur dis de reprendre leur place. Al se mit à genoux à côté de sa femme en l'appelant de son nom : « Veronica ! Veronica ! »

Alors, chose qui ne pouvait manquer, Crane et ses compagnons se précipitèrent, ce qui ne fit qu'accroître la confusion, et pendant au moins trois minutes ce fut un beau désordre. A la fin, je pus demander à deux membres de l'équipe de script de la prendre et de l'emmener hors du plateau, pour la porter dans une salle de repos au fond du corridor. Al les accompagna. Au bout de quelques instants, il revint quand même, paraissant soulagé. « Ça va, maintenant, » dit-il. « Je suis vraiment désolé. Elle dit qu'elle a été tellement saisie de voir la ressemblance du mannequin et de Denise qu'elle en a été effrayée. »

J'allais lui dire ce que je pensais quand Hank nous fit une remarque acide : « Si tu ne te calmes pas maintenant et si tu ne t'y remets pas, Gene va oublier où il en était ! »

— « Tu parles ! » répondis-je avec bonne humeur. « Mais tu as raison. Du calme, les enfants, et au travail ! »

Le studio reprit une apparence normale. Hank se prépara à reprendre le tournage. Je ramassai la carabine et repris la pose ; Crane raccompagna ses visiteurs à leur place.

Juste avant de faire signe à Hank de tourner, je jetai un coup d'œil sur Denise assise dans le fauteuil où le mannequin avait été auparavant. J'eus un choc ; il n'était pas étonnant que Mrs. Bazeley n'ait pas pu se contrôler. L'équipe du labo avait fait un magnifique travail de ressemblance, d'autant plus que Denise me regardait, très absorbée, sans même cligner les yeux.

A en juger par la réaction de ma « spectatrice moyenne », l'émission aurait certainement un excellent indice.

Je venais juste de lever ma carabine ; j'étais en position de tir. Je repris le mouvement où je l'avais laissé et j'entendis le déclic de la caméra d'Hank. Je pris une expression de froide résolution et fixai la poitrine du mannequin, juste en plein cœur. On aurait pu entendre tomber une épingle. Ou un percuteur.

Je regardai le visage à la bouche ouverte, à l'air surpris, aux yeux écarquillés. J'appuyai sur la détente.

Le coup de feu fut extrêmement bruyant. J'avais déjà tiré avec cette carabine pendant les répétitions et j'avais constaté que, comme le prétendaient les constructeurs, elle était bien sans recul,

mais j'ai quand même éprouvé un choc. Un trou de neuf millimètres de diamètre apparut dans le mannequin. Le sang commença à couler.

Lentement, comme si je comprenais trop tard ce que j'avais fait, je baissai la carabine et me mis à trembler.

Et le mannequin se mit à sourire.

Un sourire triomphant, presque féroce. Un sourire qui ne dura que quelques secondes. Puis les paupières se fermèrent sur les yeux magnifiques qui s'éteignaient.

Dans la mort.

Je ne fis pas les mouvements que j'avais répétés auparavant. Je me retournai et regardai le mannequin assis dans le fauteuil, au bord du plateau. Je regardai de nouveau Denise que je venais de tuer.

En un éclair, je pensai à des quantités de choses. La manière dont Denise avait parlé à Veronica Bazeley ; comment celle-ci avait feint de s'évanouir juste au moment où Denise avait pu se substituer au mannequin. Denise savait garder la pose aussi bien que moi.

Je pensai au réalisme dont j'étais si fier : quand j'avais à tirer dans une émission, j'effectuais un tir réel. Un vrai cadavre n'était que trop logique. C'était bien, trop bien.

Mais, si Hank ne s'était pas laissé distraire comme tous les autres par cet évanouissement feint, il aurait vu que Denise changeait de place avec le mannequin. Il aurait dû accomplir son travail, faire ce qu'il avait à faire. Je levai la carabine et tirai : la balle traversa le cou de Hank. Il poussa un curieux cri de surprise et tomba, la tête la première, en bousculant sa caméra, si bien que l'écran témoin se couvrit d'images folles.

— « Gene ! » hurla Al Bazeley. « Gene ! »

Et la stériline qui était infaillible ! Cela voulait dire que Denise avait délibérément cessé d'en prendre. Cela voulait donc dire aussi que la femme d'Al devait en avoir fait autant. Et il l'avait laissée venir au studio, aujourd'hui parmi tous les jours où elle aurait pu venir ! Pauvre Al. Je l'atteignis à peu près au même endroit que Denise, près du cœur.

Derrière la vitre de la cabine, je voyais Crane et ses compagnons avec les techniciens, qui étaient pétrifiés de terreur et d'incrédulité. Je pouvais aussi les voir par-dessus, car Hank, en mourant, avait braqué ses caméras sur eux.

Al avait eu parfaitement raison. Le levier de commande coup par coup ou par rafale pouvait être basculé d'un simple petit geste du doigt. Quand j'appuyai encore une fois sur la détente, la carabine dessina toute une série de trous dans la glace de la cabine. En regardant dans l'écran témoin, je vis que j'avais atteint Crane en pleine tête ; le Frère Louis Gravamen, qui était plus grand, dans la gorge ; Mabery, plus petit, aussi en pleine figure ; et Weems, qui avait essayé de sortir par la porte, à la nuque. Une seconde rafale fit justice des techniciens. Naturellement, Al avait mis un chargeur de quarante coups dans le magasin, pour faire vrai.

Alors, je tirai sur Sammy, l'autre caméraman, qui essayait de se cacher dans un coin, puis je me rendis vers la caméra de Hank pour la replacer dans la bonne direction, avant de me mettre à la recherche de Veronica Bazeley.

L'émission, pour la première fois cette semaine-là, atteignit un indice de rendement de plus de mille.

Traduit par Jacques de Tersac.
Titre original : Nobody axed you.

ENTRE LECTEURS

Rubrique de petites annonces strictement réservée aux recherches, échanges ou offres entre particuliers. LA LIGNE : 2,40 F (Taxe incluse.) (3 lignes gratuites pour tous nos abonnés.)

RECHERCHE *Fiction no 53 ; Rayon Fantastique : Choc des mondes* et *Après le choc des mondes*. Envoyer prix et adresse à Jacques van den BOSSCHE, 91, rue de Flandre, 1800 VILVOORDE, Belgique.

VENDS *Planète* 3 à 41, *Nouveau Planète* 1 à 9, *Fiction* 56 à 118 et 120 à 183. S'adresser à SIMONET, 8 allée Mont-Vert, 13 MARSEILLE (13e).

VENDS *Fiction* 5 à 113, *Satellite* 13 à 47, van Vogt, Poul Anderson, Jean Ray. Ecrire M. PLATEUS, 53 rue des Hellènes, 1050 Bruxelles.

L'Aube Enclavée, SF, fantastique. Au sommaire du no 1 : G. Torck, W. Gillings, J.C. de Repper, J.P. Andrevon, illustrations de E. Jones, etc. Le no : 5 F. S'adresser à Henry-Luc Planchat, 11 rue Bel-Air, 57 METZ.

VENDS *Silence de la Terre*, « Angoisse », ouvrages sur la magie, l'occultisme, sociétés secrètes, alchimie, *Planète* (collection complète de l'ancienne édition). Tél. SEV. 53.54 et demander M. COUSTY.

Possède nombreux R.F., échangerais contre *Fiction ou C.L.A.* Ecrire à B. Kunkler, 2 rue Ingold, 67 STRASBOURG.

VENDS au plus offrant : Ed. *Métal* nos 2, 3, 4, 5, 12, 13, 15, 16. *Planète* nos 2 à 16, 17 à 20. *Angoisse* nos 4, 9, 12, 14, 16, 19, 21, 29, 39, 42, 43, 52, 54, 59, 78, 79, 80, 82, 84 à 87, 100, 101, 105 à 107, 109, 111 à 114. *Fiction* nos 6, 11, 14, 19, 22, 26, 27, 40, 41, 42, 44, 45, 46, 60, 62, 63, 66, 69, 70, 73, 74, 75 à 82. Plus tous numéros de 1 à 15, nombreux Fleuve Noir et Anticipation. Mme MAYER, 27 bis rue F. Forest, 92 SURESNES.

RECHERCHE CLA 1, *Fondation* ; CLA 2, *Les fabricants d'armes*. Faire offre à Guy DESOMBRE, La Chesnaye, 37 LA MEMBROLLE.

VENDS, en totalité ou par série : 79 Rayon Fantastique : 63 Présence du Futur, 10 Club Satellite, 9 Fleuve Noir, 8 Métal 2000, 18 Galaxie Bis, 4 Albin Michel, 4 Marabout, 3 Ditis, 2 Sillage + anciens numéros de *Fiction, Fiction Spécial, Galaxie, Satellite*. Envoi de listes sur demande à M. DERAMAIX, 30 rue des Bois, PARIS 19e.

Bruxelles, 115, av. de la Reine, « LIBRAILEC » vends *Fleuve Noir* nos 11, 14, 15, 16, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, etc. *Rayon Fantastique* nos 6, 11, 18, 19, 20, 21, 22, etc. *Fiction* nos 6, 9, 13, 15, etc. *Galaxie* nos 1 à 15, etc.

VENDS au plus offrant : *Ancien Galaxie* 1953 (nos 1, 2, 3), 1954 (mars à déc. sauf sept.), 1955 (janv., mars à nov., août double), 1956 (fév., mai, juil. à oct.), 1957 (janv., fév., juin à nov.), 1958 (sept., nov.) ; *Satellite* no 42, mars et avril 1962. *Fiction* nos 67, 103, 106, 108, 110 à 114 (11 en double). *Nouveau Galaxie* nos 1 à 8, année 1965 complète, 1966 juillet à novembre, 1967 année complète, 1968 année complète. Paul PEREZ, 37-45 av. P. Langevin 92 FONTENAY AUX ROSES.

vrant même certains à l'influence ou la direction de l'I.C.R.

Quant à la vieille Europe, elle s'est enfin unifiée dans une Confédération Politique Européenne, sorte d'Europe des Patries qui réjouirait beaucoup de nos hommes politiques passés ou présents, si elle ne semblait toujours aussi démunie d'influence réelle qu'aujourd'hui.

Et puis quelques conflits localisés enfument le globe, notamment en Amérique latine et en Afrique du Sud, où le bastion blanc, assiégé par les Etats-Unis Socialistes de l'Ouest africain, lutte pour la race et la chrétienté contre le « cancer noir ».

Voilà pour le fond du drame, sur lequel il était important de s'étendre, car c'est certainement le meilleur de l'ouvrage, là où l'effort de l'auteur s'est le plus porté, en vue d'une crédibilité maximum. Naturellement, et selon les convictions propres à chacun (un livre de politique-fiction ne peut être lu sans que la corde politique du lecteur ne vienne le chatouiller plus ou moins agréablement), les uns trouveront à redire, les autres à applaudir. Max Gallo, quant à lui, semble avoir essayé avec plus ou moins de bonheur de renvoyer tout le monde dos à dos, les trois grandes puissances étant chacune lestées de leur lot d'agressivité et de fourberies. Mais, dans ces portraits collectifs, la plume de l'auteur s'est complue à être parfois lourde, parfois légère...

Le portrait le plus juste, c'est-à-dire le plus probable, est sans conteste celui de l'U.R.S.S., repue, occidentalisée et sœur jumelle des U.S.A., où seules quelques scories légères rappellent encore des errements passés (on y pousse encore au suicide, mais avec discrétion, les déviationnistes de gauche ou de droite, et les œuvres de Trotsky sont toujours sous le boisseau).

La Chine par contre, effrayante ombre jaune, m'a paru fortement caricaturée. Encore une fois, c'est affaire de conviction personnelle, et il se trouvera naturellement parmi les lecteurs ceux qui penseront au contraire que son image a été édulcorée. A chacun ses fantômes, à chacun sa vérité !

Les U.S.A. enfin sont plutôt éludés, leur image intérieure n'étant pas différente de celle qu'ils nous renvoient aujourd'hui. (Mais gageons que, si Gallo avait écrit son roman aujourd'hui, sa plume eût été plus acérée.)

Sur ces décors diversement réussis, mais tous rendus avec beaucoup de relief, un jeu politique et stratégique déroule ses méandres. La Chine décide de frapper un grand coup au cœur même des U.S.A. en faisant disséminer dans les plus grandes villes, par les membres des mouvements noirs affiliés à l'I.C.R., des explosifs nucléaires miniaturisés qui exploseront à l'heure H. Les Etats-Unis ayant laissé entendre par ailleurs que l'U.R.S.S. serait tenue pour responsable de toute subversion intérieure grave, les Chinois espèrent que la riposte nucléaire américaine se portera en premier lieu contre leurs faux-frères révisionnistes, et qu'ils seront ainsi débarrassés de leurs deux puissants adversaires.

Cependant, le complot est éventé, deux membres européens de l'I.C.R. (une Française et un Italien) ayant trahi, leur foi dans le marxisme révolutionnaire ébranlée par ce projet de génocide. Et, tandis que la C.I.A. essaye de repérer les bombes cachées sur le sol américain, les U.S.A. et l'U.R.S.S. décident à leur tour de se débarrasser de la Chine en l'attaquant de concert par surprise. La jeune Française, Anne, réfugiée en U.R.S.S. et mise dans le secret par Baiguine, l'ambassadeur soviétique en Italie, trouve le projet aussi monstrueux que celui des Chinois et, fuyant à Rome avec son protecteur, se confie... au Pape, lequel, grâce à un appel télévisé et un voyage-éclair à Pékin, sauve *in extremis* la paix — mais pour combien de temps ?

Ce résumé ne rend compte qu'imparfaitement d'une action serrée, palpitante, rondement menée sur toute une série de plans parallèles : les agissements et réflexions des grands de ce monde, vigoureusement portraiturés ; les communiqués de la presse écrite et de la télévision (lesquels donnent à l'auteur l'occasion d'une savoureuse démonstration de la manipulation de l'information, chaque événement étant systématiquement édulcoré par les représentants officiels des Etats, puis non moins systématiquement grossis par la presse) ; la trajectoire d'Anne Villemur enfin, ballottée par des événements dont elle est à la fois la victime et une actrice privilégiée.

Le talent certain avec lequel le récit est monté ne va certes pas jusqu'à en

voiler deux faiblesses essentielles : la tragédie d'Anne, d'abord, qui n'est qu'un simple rouage dans la grande machine de l'I.C.R., paraît téléguidée d'une manière un peu trop exemplaire, et son influence primordiale sur les événements mondiaux, un peu trop magistrale. (Ce personnage *ex machina* soulève une fois de plus une question posée par un autre ouvrage de la série : un espion peut-il, oui ou non, influer sur le cours d'une politique générale ?) Plus grave encore me paraît, dans le règlement de la crise, l'influence décisive du Pape. C'est là une sorte de solution désespérée de l'auteur, une élucidation de dernière heure, plus littéraire que solidement tactique. Si l'on pousse un soupir de soulagement (réel, tant l'impact du récit et son coefficient de réalité sont grands, et nous poussent à une projection mentale dans ce futur fictif), on fera tout de même grief à l'auteur d'avoir, en fin de livre, abandonné sa rigueur prospective : car on peut douter qu'en 1989 le Saint Père ait un pouvoir spirituel plus étendu qu'aujourd'hui, où l'on entend ses exhortations fuser puis se dissoudre sans trace au vent impétueux du matérialisme historique...

Cette solution de dernier recours me paraît avoir toutefois une signification autrement importante, si l'on se place sur le plan de l'inconscient : car, pris par son sujet, Max Gallo a sans doute ressenti au plus profond de lui-même cette angoisse terrible devant un conflit nucléaire, qu'il avait voulu innocemment nous communiquer. Et cela me confirme une vieille certitude : la guerre atomique potentielle est la seule véritable tragédie de notre temps, le seul sujet aussi que la politique-fiction, quelque détour qu'elle prenne, se voit obligée d'aborder. Et lorsqu'au fil de la plume, on courbe la structure du monde jusqu'à mettre en contact les deux masses critiques, il n'y a finalement qu'une seule solution : laisser exploser la bombe et se laisser emporter par le déluge. Refuser cette évidence, c'est jouer à l'autruche, mais d'une autre façon. Je ne reprocherai pas à Max Gallo d'avoir appelé au secours la papauté, signe tangible d'une étincelle divine seule capable de brûler le cordon de la mèche nucléaire ; il me semblait cependant nécessaire de souligner qu'il n'agissait de la sorte que pour reculer l'inévitable, qu'il s'est refusé à écrire...

Ce décryptage n'enlève rien au roman, dont la force survit sans mal aux quelques faiblesses éparses. Après avoir trébuché pendant trois livraisons (*La Chinoise blonde* était d'une niaiserie confondante ; *La terreur noire* au mieux simpliste ; quant au *Sourire du tigre*, il n'allait guère plus loin qu'un espionnage diplomatique adroitement ficelé), la série « Suspense » de Marabout nous donne enfin un livre d'un poids qu'on se plaira à reconnaître, à la mesure même de ce qu'il pèse sur nous. Que cet ouvrage ait été écrit par un Français ajoutera même à notre plaisir épouvanté la note rassurante d'un chauvinisme pour une fois justifié.

Jean-Pierre ANDREVON

La grande peur de 1989 par Max Gallo : Marabout, série « Suspense », n° 366.

LE TRUC par Francis Didelot

Publié dans la collection « L'Humour Contemporain », ce roman est une satire à peine déguisée en grosse farce. Reste à connaître le but de l'auteur. Que critique-t-il ? Les mœurs politiques françaises, à l'échelle gouvernementale et démocratique ? Les groupuscules ? Les fanatiques des organisations internationales et des beaux discours, d'autant plus beaux qu'ils sont inutiles et résonnent des mots creux dont ils sont composés ? Les scientifiques qui mettent l'avenir en cartes perforées et attendent tout des ordinateurs ? Les amateurs de prospective et de science-fiction qui construisent pour demain un monde utopique tout en n'arrivant pas à trouver de véritables remèdes aux maux d'aujourd'hui ? Sans doute un peu tout cela, à moins qu'il ne cherche tout simplement qu'à divertir et

tire pour ce faire de bonnes grosses ficelles qui ne sont jamais complètement usées, bien qu'elles s'apparentent souvent à des cordes...

L'action se passe en Sélectye, mais l'auteur nous prévient d'emblée que, si « *cet aimable pays existe* », il a « *jugé à propos de le camoufler sous cette désignation évocatrice.* » Les Sélectois qui s'ennuient ont une propension à réclamer des changements. C'est ainsi qu'ils en sont à leur 265e révolution, ce qui ne facilite pas le travail des révolutionnaires de toutes tendances qui savent très bien qu'après une semaine il ne restera plus rien de leur révolution, si ce n'est « *une date à inscrire sur une plaque émaillée* », puisque là-bas les rues ne portent pas de nom mais uniquement des dates rappelant les changements de régimes. C'est pourquoi les Socio-Technocrates Orthodoxes, ou plus simplement les Stoïques, dérivés du sigle S.T.O., se rallient à l'avis d'un des leurs, Teknos, qui propose de faire élire par une Machine (le TRUC — Terrific Radiant Unbounded Computer, ou Terrifiant et Radieux Ordinateur Sans Limites) l'Idoine, le chef prééminent, le guide sans défaut, l'Archichef, c'est-à-dire celui qui, à la tête du pays, pourra durer. A son tour il pourra alors consulter la Machine pour solliciter des directives. Mais « *aux yeux des Sélectois, ce sera lui qui en définitive aura pris la décision* ». « *Avec l'Idoine à la tête de la Sélectye, le Chef sera notre créature, la Machine restera notre servante.* » Reste à tout préparer pour l'élection du P.Q.R., le Plus que Premier, le Plus que Providentiel, par ladite Machine qui au reste ne se trouve pas en Sélectye.

Mais le TRUC a des raisons que la raison ne connaît pas. C'est ainsi qu'il désigne Candor, un homme simple, au solide bon sens, de profession indéterminée, et qui préfère de beaucoup continuer à vivre à ne rien faire plutôt que d'assumer la direction de l'Etat. Aussi, quand il finira par accepter, il ne s'en laissera pas conter et Teknos et ses complices en seront pour leurs frais. Car Candor s'est pris au jeu et décide de supprimer tout ce qui est inutile tant politiquement que mondainement et socialement dans la direction de la Nation. C'est ainsi que les limousines présidentielles sont remplacées par des deux-chevaux, tout en étant du même acabit. Francis Didelot s'en donne à cœur joie et son P.Q.P. devient le Plus que Populaire, car, parlant à la télévision, il s'adresse à ses « sujets » en ces termes : « Contribuables, mes frères ».

Tout ceci est évidemment un peu facile, comme les innombrables sigles de toutes les organisations dont fourmille l'ouvrage. Mais enfin il s'agit de rire puisque c'est cette forme de critique que l'auteur a choisie. Au fond elle en vaut bien un autre et, pour notre part, nous préférons ce genre d'esprit, malgré son côté clin d'œil au public, à celui qui régnait dans le précédent ouvrage de science-fiction de Francis Didelot, *Marée jaune*, où le racisme n'était que trop apparent. Si l'âge a rendu l'auteur plus tolérant, le lecteur a tout à y gagner, à commencer par une bonne dilatation de la rate et une pinte de bon sang, ce qui n'est pas monnaie courante par les temps actuels.

Martine THOMÉ

Le TRUC par Francis Didelot : Hachette.

PERCY par Raymond Hitchcock

Il ne faut évidemment pas confondre Raymond Hitchcock avec Alfred Hitchcock. Ici le suspense est d'un tout autre genre et le roman se veut humoristique et non d'épouvante. Le prière d'insérer annonce du reste modestement : « *Le livre qui a fait rire toute l'Angleterre, la révélation d'un humoriste de classe internationale.* » On s'attend donc à rire. Mais en fait il s'agit d'un humour très spécial, en un mot britannique, c'est-à-dire très fin mais reposant sur un fond de tristesse, car sous le rire se camoufle une tragédie.

C'est par le sujet même de cette tragédie que cet ouvrage se rattache à la science-fiction, puisqu'il est question de la greffe chez un homme de l'organe qui en fait un être viril. Or, à notre connaissance, personne n'a encore subi une telle

greffe. Et si l'on songe au bruit qu'ont fait les greffes du cœur, il est plus que probable que, si un chirurgien avait tenté la greffe d'un pénis, cela se serait su, par la presse sérieuse ou par celle à sensation. Il y a donc bien science-fiction, ou si l'on préfère chirurgie-fiction (C.Q.F.D.).

Sur un sujet semblable, un auteur français aurait sans doute écrit une grosse farce rabelaisienne, pas toujours du meilleur goût sans doute, encore que nous ne voulions pas mettre en cause celui de Rabelais. Raymond Hitchcock, lui, au contraire, a traité l'affaire tout en finesse et fait de Percy — nom donné par le personnel hospitalier à l'organe greffé — un personnage dont on guette, certes, les réactions, mais dont les problèmes moraux que pose son existence sont envisagés et conduits avec tact. Il n'empêche que James Anthony Hislop part à la recherche du donneur pour se tranquilliser l'esprit. N'avait-on pas déjà posé la question à propos des greffes du cœur ? Ce muscle étant lié à l'idée de l'amour, les hommes aux cœurs greffés allaient-ils se mettre à aimer ceux qu'aimaient auparavent les donneurs ? Que dire donc de Percy, si ce n'est que lui aussi est lié à l'idée de l'amour, et non seulement à l'idée mais à sa concrétisation. On comprend dès lors que James Anthony soit inquiet du comportement antérieur de Percy. Et pour le connaître il se voit contraint d'approcher les veuves ou les maîtresses des éventuels ex-propriétaires de Percy. Situations plus que délicates mais loin d'être déplaisantes pour celui qui veut s'assurer qu'il est toujours un homme.

Sous un aspect badin, Raymond Hitchcock a su renouveler le genre du roman dit léger, tout en donnant une nouvelle dimension à la science-fiction érotique et en abordant, sans avoir l'air d'y toucher, tout le problème moral des greffes. Un joli coup de dés qu'il convenait de saluer en passant et de signaler à l'attention des lecteurs.

Martine THOMÉ

Percy par Raymond Hitchcock : Albin Michel.

Revue des films

L'ALLIANCE de Christian de Chalonge

L'alliance est un film qui, sous le glacis d'une mise en images assez désuète, disons classique, recoupe des préoccupations très actuelles : attention portée aux animaux, anéantissement possible de notre globe. Le lien entre ces deux pistes divergentes est constitué par les animaux eux-mêmes qui, sous le regard attentif de l'observateur humain, prêtent attention aux signes invisibles qui annoncent les catastrophes planétaires, en même temps qu'ils contemplent de leurs yeux glauques ou perçants les bipèdes qui se croient encore leurs maîtres. Du fond de leur différence fondamentale, qui est aussi sagesse secrète, les bêtes encagées sentent venir le grand vent qui balaiera tout, barreaux et bourreaux...

Le fil du récit qui conduit ce message, ou cette philosophie, est on ne peut plus simple. Un vétérinaire épouse par l'entremise d'une agence matrimoniale une jeune femme qui possède un grand appartement avec jardin, improbable oasis située à Paris, en plein 6e arrondissement ; c'est naturellement la maison qui l'intéresse, où il peut installer son cabinet, sa salle d'attente, sa salle d'opération, ses cages. Mais ce nouvel animal qu'est sa femme captera peu à peu son attention, c'est-à-dire qu'elle fera germer en lui une inquiétude bien compréhensible à l'égard de cet anthropoïde fureteur et secret, qui cache les mystères de son comportement au fond des grands yeux à la couleur indéfinissable d'Anna Karina. De cette observation soupçonneuse de zoologue, naît une intrigue superficielle qui verse trop longtemps dans un suspense à la limite de l'intrigue policière et se trouve là, de toute évidence, pour meubler toute une heure et demie de spectacle qu'on aurait préférée laissée au seul souci documentaire. Mais il faut bien « penser au public », comme disent les producteurs... Cependant cette faiblesse fondamentale est facilement oubliée, à cause d'un découpage très souple, d'un dialogue réduit au minimum, d'un jeu d'acteurs très neutre (si Anna Karina est aussi satisfaisante que d'ordinaire, il convient de louer sans mesure Jean-Claude Carrière (1), qui donne à son personnage de vétérinaire une dimension « rentrée » d'une justesse étonnante), d'une belle photographie qui fait succéder quelques extérieurs limpides à des intérieurs crus (orange de la lampe au sodium) ou voilés (la pénombre des volets clos, des pièces vides). On peut dès lors suivre sans gêne cette passionnante et toute simple confrontation triangulaire où ce sont les animaux qui, finalement, tiennent les rôles principaux : lapin blanc, pigeon, lémuriens craintifs qui tiennent dans le creux de la main, oiseaux en cage qui ne chantent plus guère, serpent mortel mais qu'on ne voit jamais, fourmis grouillantes, lézards et tritons sinueux, mantes religieuses... en somme tout un monde, que les auteurs prennent soin de considérer suivant trois points de vue différents : celui du vétérinaire, qui aime les bêtes et essaye de les comprendre (bien que les rapports soient tout de même de maître à sujets : présence des indispensables mais haïssables cages) ; celui de sa femme, qui en a peur d'abord mais qui peu à peu s'habitue à elles ; celui de la bonne enfin (représentant un peu schématiquement le « mauvais bon sens » populaire), qui reste effrayée, presque haineuse.

Il me semble assez caractéristique d'une époque où l'on commence enfin

(1) Egalement coscénariste du film, tiré de son propre roman.

à parler pollution, saccage de la nature et massacres d'animaux, d'avoir vu sortir à peu près en même temps deux œuvres cinématographiques prêchant l'amour et le respect des bêtes : *L'alliance* et, partant d'un point de vue opposé, puisque l'homme ici n'est pas présent, *Le territoire des autres*, admirable chef-d'œuvre d'observation pure. Mais je regretterai une deuxième chose dans le film de Chalonge, c'est que les clients du vétérinaire soient un peu trop présentés comme des farfelus (les vieilles filles, etc.). Faut-il absolument être « anormal » pour aimer les bêtes ? C'est ce que semblerait nous prouver le film, à moins qu'il ne faille entendre que c'est au contraire la « normalité » en série d'aujourd'hui qui est déshumanisée. Chacun conclura...

Reste enfin la chute, prodigieuse surprise qui semble un moment être là comme un greffon incongru, presque un gag, et qui paraît remettre en question tout le film. Mais il s'agit au contraire de l'inverse : tout le film menait bien à cette fin, fin totale, chute de l'homme — puisqu'il ne s'agit de rien de moins que de l'anéantissement nucléaire... En témoignent deux séquences prophétiques. La première, lorsque le vétérinaire parle de son père qui, à la campagne, « donnait invariablement des coups de pied dans les fourmilières », dont les habitants ne soupçonnent même pas l'existence de l'homme. « Et je me demande, » poursuit-il, « si quelqu'un ne nous observe pas ainsi et ne nous envoie pas de temps à autre de terribles coups de pieds. » L'autre séquence est celle de la visite du vieux professeur (incarné par Jean Wiener), qui parle de la suprématie fragile de l'homme et évoque les coléoptères qui « se promènent dans les cratères atomiques, sans paraître nullement incommodés »...

Ces deux séquences introduisent la finale où, après que le couple (premier homme, première femme, ou dernier homme, dernière femme) s'est reflété (et comme « bu ») dans les yeux des animaux, se produit l'explosion, le tremblement qui amène un fondu au noir, s'éclairant ensuite sur une étendue morne de sable pulvérulent d'où surgissent péniblement nos successeurs : deux coléoptères cuirassés.

Voilà une image qu'on n'oublie pas facilement : l'auteur déclare avoir voulu faire une « fin ouverte » et nous laisse le choix entre une métamorphose (métaphorique) de l'homme, un cataclysme naturel ou une attaque atomique. Dans le premier cas, on aurait un film philosophique, dans le second un film fantastique, dans le troisième une œuvre de science-fiction. Je crois qu'on peut très bien concilier les trois explications, mais c'est tout de même le troisième cas qui, hélas, s'impose avec le plus de logique. « Demain les coléoptères », tel pourrait être le titre de cette chronique d'une douceur terrifiante, qui nous charme pendant une heure et demie pour mieux nous effrayer dans sa conclusion concise et fulgurante.

Jean-Pierre ANDREVON

HYPNOSE, LA FOLIE DU MASSACRE de Paul Maxwell

Paul Maxwell et son scénariste Max Corot semblent avoir trouvé une formule : donner comme *deux ex machina* à un film policier, ou d'espionnage, un personnage qui relève, par son allure et ses méthodes, du fantastique ou de la science-fiction. En effet, ici comme dans *Devilman le diabolique* (1), un savant fou tente, à partir d'un laboratoire secret, de conquérir le monde : jadis, il voulait créer, grâce à des greffes du cerveau, une race de surhommes ; maintenant, par l'intermédiaire de projections subliminales insérées dans un feuilleton télévisé, il se constitue, en hypnotisant les spectateurs, un bataillon de tueurs. Vêtu d'un rigide costume noir, il dissimule son visage derrière un masque étrange ; il s'appelait Devilman dans le film du même nom, et c'était un médecin nazi complètement défiguré ; il n'a cette fois ni nom, ni passé, ni visage.

(1) Voir compte rendu dans **Fiction** *no* 193.

Pour en faire son assistant, Devilman avait enlevé un chirurgien mondialement connu, entraînant ainsi à ses trousses un agent secret. Et le film contait surtout une histoire d'espionnage. Son succédané provoquant des meurtres, *Hypnose* est surtout un film policier. Les héros en sont un psychiatre (Robert Wood) et son assistante (Randa Rassimov) qui a failli le tuer sous l'effet des projections. A chacun échoit une part égale d'aventures : pour lui, le rendez-vous dans une usine abandonnée qui se termine, après une bagarre, par l'explosion d'une voiture piégée ; pour elle, la découverte du savant qui a mis au point le procédé utilisé pour hypnotiser les spectateurs. L'enquête, qui sinon serait trop brève, est aussi menée par un policier stupide qui se refuse à croire à l'évidence et par son second qui croit tout sans aucune preuve.

Afin d'animer cette enquête, Paul Maxwell utilise des éléments divers sans rapport avec le thème principal ; il multiplie ainsi les mitraillages et les explosions. Le rythme rejoint celui du guignol : Maxwell paraît attendre que le spectateur en ait assez de voir des séquences inutiles pour déclencher l'action qu'il dilue ensuite jusqu'à ce que le spectateur n'en puisse plus ; il la termine alors abruptement.

La construction a changé cependant. Devilman n'apparaissait que dans la dernière demi-heure. L'activité de son remplaçant est montrée cette fois parallèlement au déroulement de l'enquête. Le résultat n'est guère différent, le temps imparti au savant fou restant aussi bref ; et l'on comprend mal la première apparition d'un laboratoire souterrain au milieu d'un rebondissement de l'enquête.

Mais Paul Maxwell a gardé le même style : quoique le décor du laboratoire soit neuf, il a conservé du précédent ces formes géométriques qui fournissent immédiatement des cadrages très simples. Chaque fois qu'il le peut, Maxwell utilise un objet soit pour réaliser des raccords corrects, soit comme axe autour duquel la caméra pivote ; cet objet finit par prendre une telle importance qu'il occupe toute l'attention et dissimule l'action. Privé de ce procédé et de cette facilité, Maxwell tombe dans la confusion.

Malgré des rapprochements certains, *Hypnose* reste loin de l'univers du *serial*. Mais, puisque la formule paraît au point, il ne faut plus qu'attendre ses prochains avatars.

Alain GARSAULT

ILS... de Jean-Daniel Simon

Pourquoi Jean-Daniel Simon a-t-il choisi d'adapter le roman d'André Hardellet (1) ? Son intrigue est forte d'être traitée brièvement : les sentiments de Steve Masson dissimulent l'importance de l'invention du professeur Swaine ; et le charme du livre provient de son pouvoir de suggestion et de son style feutré.

Pour l'adapter, pas d'autre solution, semble-t-il, que d'étoffer l'histoire ; ce faisant, Jean-Daniel Simon et Jean-Claude Grumbach en ont doublement déplacé l'intérêt. Ils ont, en l'outrant, développé le thème du complot ; ils en ont greffé un autre, nullement nécessaire : la satire des milieux de la peinture.

Rarement juste, cette satire ne porte guère ; elle empiète exagérément sur l'histoire elle-même à quoi elle se rattache de manière artificielle. Le thème du complot international, souligné par le titre, se laisse d'abord mal percevoir. L'univers qui entoure Steve Masson est, dans le roman, banal et très romanesque à la fois. Devenu, à l'écran, extraordinaire, cet univers prive l'histoire d'intérêt dramatique et d'atmosphère : certains décalages ne peuvent être ressentis comme tels, puisque rien dans cet univers n'est véridique ni même vraisemblable. En perdant sa place, l'invention du professeur Swaine perd sa signification et sa valeur.

Logiquement, les auteurs ont été amenés à modifier la conclusion : la discrétion et l'amertume font place à une grandiloquence mélodramatique après

(1) **Le seuil du jardin,** collection « Les Indes Noires », Jean-Jacques Pauvert, 1966.

que l'on a effleuré un récit d'espionnage banal.

Autre banalité que de rendre aussi originale la pension ou aussi moderne la maison close. Cette conformité au goût du moment donne une uniformité à l'ensemble. L'interprétation de Michel Duchaussoy (Steve Masson) est terne, celle de Charles Vanel (Swaine), routinière. Quelques moments d'intimité avec Alexandra Stewart retrouvent le ton du livre parce qu'ils sont montrés sans artifice.

Jean-Daniel Simon a voulu dire quelque chose en transposant cette œuvre qu'on sent qu'il a respectée ; mais il s'est laissé prendre à tous les pièges que recelait ce roman délicat. L'intérêt et le courage de la tentative n'en excluent pas la maladresse.

Alain GARSAULT

LE BARON VAMPIRE de Mel Welles

Le titre original, *La isla de la muerte*, et le titre français résument presque entièrement ce film espagnol réalisé par un ancien acteur américain spécialisé dans le cinéma fantastique. Sur une île désertée parce qu'on la dit habitée par des vampires, le baron von Veser reçoit, dans son somptueux château meublé comme un musée, six pensionnaires : un couple insignifiant (le héros et l'héroïne), un couple grotesque (deux victimes toutes désignées), et enfin un botaniste et une touriste, caricaturaux l'un comme l'autre. De domestique en chauffeur, les cadavres commencent de s'accumuler. L'explosion longue et bavarde n'exploite pas les possibilités de ce lieu clos ; quelques événements alourdissent l'intrigue sans la renforcer, quelques effets en ponctuent le déroulement sans effrayer.

Seule la personnalité du baron (Cameron Mitchell) est précisée : entouré de plantes curieuses qui bougent sans cesse ou projettent des épines enduites de liquide somnifère, von Veser ne vit que pour la botanique à laquelle il sacrifie temps, argent et même virilité. Après le troisième meurtre, le doute n'est plus possible, du moins pour le spectateur : le vampire est un arbre produit par le croisement de plantes carnivores.

Ce cousin de la monstrueuse création du commis fleuriste de *La petite boutique des horreurs* (1) se distingue par l'obscénité de son aspect : au cœur de chaque fleur se dresse un dard rétractile, courbe et gluant, qui vient pomper, à même les joues, le sang de ses victimes ; l'opération s'accompagne de bruits de succion et de gémissements suggestifs ainsi que de sifflements moins explicables. Au cours d'un duel sous la pluie qui l'oppose à l'un des deux invités survivants, le baron fend malencontreusement l'arbre d'un coup de hache. Pour expier son geste et sauver sa plante, il s'offre à elle en lui déclarant son amour sous un déluge de sang rutilant qui s'écoule des branches coupées comme d'autant de bras mutilés. Mel Welles, qui précédemment se contentait de quelques cadrages corrects ici et là, apporte le plus grand soin à donner un rythme et une valeur dramatique à cet holocauste cauchemardesque et pédérastique.

L'originalité de cette créature vampirique paraît moins grande si l'on se rappelle que Mel Welles incarnait le patron de *La petite boutique des horreurs* ; de propriétaire-acteur, il est devenu réalisateur-inventeur. Ce transfert est plus intéressant et plus révélateur que l'évolution botanique qui en est la conséquence.

---

(1) Voir compte rendu dans **Fiction** no 205.

Alain GARSAULT

PREMIER AMOUR VERSION INFERNALE de Susumu Hani

Quoique ce film d'un jeune réalisateur japonais n'appartienne pas directement au genre fantastique, il s'en rapproche par plusieurs côtés.

Isolés dans Tokyo, dont on n'aperçoit que quelques aspects, surtout nocturnes, un adolescent et une très jeune fille cherchent à vivre un amour que tout leur interdit. A l'inverse des *Innocents* de Henry James (et de Jack Clayton), ils sont coupables si on les juge extérieurement (lui souffre d'une sexualité encore mal fixée ; elle, posant pour des amateurs de photos sado-masochistes, est trop bien initiée aux pires perversions) et, en fait, véritablement purs. Leurs rapports sont décrits avec une pudeur qui contraste avec certaines séances de pose paroxystiques. Ils parviennent mal à comprendre pourquoi leurs gestes sont interdits ou méprisés alors qu'autour d'eux il n'est personne qui ne fasse pire : son beau-père le pourchasse sans cesse, elle a pour meilleur client un bourgeois marié. Ces personnages ont avec le monde qui les entoure les mêmes rapports que les héros des romans-feuilletons du XIXe siècle ou que certains héros de romans fantastiques ; ils servent de révélateurs sur le plan social comme sur le plan psychologique : quels rapports entre leur adolescence et celle de ce collégien snob qui présente à ses amis un premier film empreint de sentiments éthérés ?

De Tokyo, Hani ne montre que des bas-fonds où règnent la faim, la pauvreté, l'ennui, la peur et le désir. Le climat de ces rues de plaisir est justement rendu ; l'ambiance devient rapidement « noire », étouffante, presque désespérée, car l'on sent que tous les personnages sont prisonniers. Le spectateur se prend à douter que l'aspect habituel de la vie ne cache celui que révèle Hani.

Mais des influences diverses obscurcissent les intentions de l'auteur, auxquelles s'ajoutent certains faits, comme le caractère purement mélodramatique du dénouement, qui sont peut-être goûtés par le public japonais mais qui nous restent un peu étrangers. Il se trouve heureusement que les aspects les plus intéressants de ce film, qui ne veut pas peindre seulement la jeunesse japonaise, sont les plus proches du fantastique.

Alain GARSAULT

Chronique T V

DE LA TERRE A LA LUNE de Byron Haskin

LE DERNIER RIVAGE de Stanley Kramer

Deux films de science-fiction (ou apparentés) à cinq jours d'intervalle en mars : voilà un beau record, dont on doit féliciter la deuxième chaîne (1). A condition naturellement de juger sur la quantité et non sur la qualité. Car, si le cas du **Dernier rivage** peut être défendu (et le sera plus loin), il n'en va pas de même pour ce malheureux **De la Terre à la Lune**, exécuté par Byron Haskin en 1958 et jamais programmé en France. Je ne dirai pas qu'il eût mieux valu que ce métrage de pellicule restât dans son camembert, car il faut toujours partir du principe qu'il est préférable de tout voir ; mais il n'en reste pas moins vrai qu'on reste confondu devant l'indigence de cette insipide production, qui se sert vaguement de la trame des deux romans de Verne quant à la lettre mais en ignore complètement l'esprit. Cela n'aurait aucune importance si le film était bon, puisque dans ce cas la vision du metteur en scène se substitue à celle de l'auteur dont il s'inspire ; mais, comme il est nul, on ne peut tout au long de sa vision que feuilleter le Jules Verne qu'on a dans la tête : la comparaison est alors écrasante.

Je ne suis pourtant pas un passionné de Jules Verne, auteur qu'on a, il y a quelques années, hissé avec force palans au sommet d'un piédestal sans raisons toujours évidentes. J'avouerai même, au risque de recevoir de mûres tomates hors saison, que la lecture de la plupart de ses romans m'emplit d'un ennui que seule la méthode dite de la diagonale (usitée pour la traversée des pages les plus arides) peut rafraîchir d'un souffle printanier. Verne n'a certes pas pour qualité première la rapidité d'exposition, et tel l'éléphant dans un sable mouvant, il lui arrive souvent de s'enliser dans des considérations géographiques, historiques, scientifiques, qui étaient certainement très appréciées des lecteurs de la série « Voyages Extraordinaires » de la Bibliothèque Hetzel d'Education et de Récréation, mais ne peuvent plus guère nous passionner. Le temps a passé, hélas, sur les terræ incognitæ du XIX[e] siècle... Comme Verne n'est pas un fameux styliste et que ses personnages restent très sommairement brossés (que de naïvetés sous sa plume !), sa qualité première reste le fait qu'il fut un prodigieux scénariste — ce qui n'a pas échappé aux producteurs de tous poils, puisqu'il est certainement un des auteurs du monde les plus portés au cinéma.

Mais encore faudrait-il qu'un peu des inventions de Verne passât à l'écran, et qu'une certaine visualisation cinématographique des illustrations Hetzel soit

(1) **De la Terre à la Lune** : dimanche 7 mars, 14 h 10 ; **Le dernier rivage** : vendredi 12 mars, 20 h 30.

réussie (1). Car je pense pour ma part que l' « image de marque » des romans de Verne qu'on garde à l'esprit ne vient pas tant du texte que des merveilleuses gravures qui l'accompagnent... Or, le film de Byron Haskin est à cet égard d'une platitude absolue. Pas une image n'accroche l'œil : le prodigieux canon enterré de la Columbiad est très proprement « enterré » ; la déflagration du départ ne fait pas plus d'effet qu'une allumette de la Régie ; quant à la course dans l'espace, mieux vaudrait ne pas l'évoquer : à part deux plans à travers la coupole de l'obus (ciel sombre piqueté de quelques étoiles de faible voltage) et deux plans du projectile dans l'espace (ciel clair et dénué d'astres, obus crachant le feu et la fumée), toute l'aventure pourrait bien se dérouler dans un sous-marin ou dans une cave, rien n'en serait changé. Quant à la Lune, c'est à peine si on la voit. On entend également de curieuses choses dans la bouche des savants, telles que celle-ci : « Si nous approchons trop de la Lune, nous allons entrer en fusion à cause du frottement de l'atmosphère... » Naturellement, il n'est pas question de chercher dans un film de ce genre une quelconque vraisemblance scientifique. Verne, lui, la cherchait cependant, et il savait très bien que la Lune ne possède pas d'atmosphère. Mais le dialoguiste de Byron Haskin ne le savait sans doute pas... ou alors c'est un truc de fausse naïveté pour rappeler au spectateur du XX[e] siècle qu'on est en pleine magie. Hélas, ce n'est pas de magie qu'il faut parler, mais de mystification ; Verne est aussi loin que Méliès, et il n'y a pas la moindre poésie à l'horizon.

Le même manque d'imagination se retrouve dans les décors. Verne, on s'en souvient, avait fait de la pièce unique de son obus un véritable petit monde, en y empilant toutes sortes d'instruments, des vivres, et en y introduisant deux chiens et des poules. Chez Haskin par contre, bien que son projectile hybride possède des compartiments nombreux, complexes et inutiles, c'est le vide, aussi bien physique qu'intellectuel. Et cela nous amène, pour finir, aux personnages mis en scène, qui confirment la rupture totale avec l'inspiration vernienne. J'ai tout à l'heure émis des doutes sur les qualités d'écriture de Verne. Il n'empêche que celui-ci possédait deux qualités qui rachètent bien ses faiblesses : un sens de l'humour (pas trop léger) et surtout une confiance extrême en l'homme et en sa destinée qui fait que ses héros, en toute circonstance, sont « gonflés à bloc ». Aussi l'ambiance à bord de l'obus est-elle on ne peut plus décontractée : on s'engueule, on se réconcilie, on plaisante, on argumente, on calcule, on bouffe, on boit, on dort, on ronfle... Quelle merveilleuse comédie spatiale un Hawks, par exemple, aurait-il pu tirer de **Autour de la Lune** !

Seulement voilà : Byron Haskin n'est pas Hawks. Au lieu du trio Barbicane-Nicholl-Ardan, il a fourré dans son obus les deux premiers certes (Joseph Cotten et George Sanders, pareillement mornes et guindés), puis y a ajouté la passagère clandestine classique (Debra Paget, en blonde !) et, pour faire le poids, le jeune-assistant-beau-garçon-et-bébête-amoureux-de-la-fille-du-professeur. (La fille du professeur, c'est la passagère clandestine.) Pour corser le tout, on a déguisé un des quatre passagers en traître qui veut faire sauter la fusée pour que son secret soit perdu et que les hommes ne s'en servent pas pour faire la guerre. (Le traître, c'est Nicholl.) Tout le voyage se déroule donc au milieu de cordons électriques qui claquent avec de grands éclairs (sabotage !) et de discussions oiseuses entre Barbicane et Nicholl. Pour justifier son expérience, Barbicane développe d'ailleurs des consi-

(1) Le Tchèque Karel Zeman avait au contraire systématisé la recréation cinématographique du style gravures sur zinc dans son long-métrage **Aventures fantastiques**.

dérations qui ressemblent tout à fait à celles que débitent les théoriciens de la dissuasion nucléaire et de l' « équilibre par la terreur ». Allez savoir pourquoi, hein !

A la fin du voyage et à la fin du film, le spectateur qui n'aura pas été gagné par la somnolence fatidique des dimanches après-midi de ripaille aura pu voir la fusée se séparer en deux tronçons, Barbicane et Nicholl réussissant à alunir, tandis que la fille du professeur et l'assistant bébête continuent à tourner dans l'autre moitié. Les mots « THE END » arrivent là-dessus à l'improviste, vous apportant un bref soulagement, et quelques questions sans réponse : est-ce que Barbicane et son compagnon s'en sortiront ? Est-ce que l'assistant et la fille vont tourner autour de la Lune, ou retomber sur Terre, ou quoi ?... On ne le saura jamais. Comme disent les critiques quand ils parlent de Bergman, c'est une fin ouverte. Peut-être la production n'avait-elle plus de dollars, ou alors Haskin plus rien dans sa caméra, ou le scénariste plus rien dans la tête — mais ça, on s'en doutait depuis longtemps... Résultat : un début d'après-midi, moyennement ensoleillé dans les régions situées au sud de la Loire, complètement gâché, et deux pages de **Fiction** noircies en pure perte. C'est beaucoup !...

Le dernier rivage, réalisé en 1959 par Stanley Kramer d'après le roman homonyme de Nevil Shute, présente naturellement un tout autre impact. C'est qu'il s'agit là d'une œuvre à message et non de simple distraction. Dans ce cas, on peut toujours se dire que, même si la mise en forme n'est pas satisfaisante, il reste au moins le message ! Je ne veux pas dire que le film de Kramer est mauvais : c'est une grosse production avec grosses vedettes, en somme le produit parfait de la machinerie hollywodienne classique qui, déjà en 1959, était à son déclin. Et Stanley Kramer n'était certes pas, n'a jamais été un homme d'assez de talent ou d'assez de poigne pour domestiquer selon ses plans la machine qu'il servait. Ce metteur en scène est l'équivalent à peu près exact de ce qu'est chez nous un Cayatte : un homme aux idées généreuses, qui reste toujours en retrait, côté sens du cinéma, sur ses projets de base. Mais, de même que c'est en traitant de faits divers très précis et très signifiants que Cayatte fut le meilleur (**Avant le déluge, Les risques du métier, Mourir d'aimer**), c'est en imposant, en tant que producteur, de vastes drames planétaires, que Kramer fut le moins mauvais. Témoins **Jugement à Nuremberg** et **Le dernier rivage.**

Comme on le voit, c'est le sujet ici qui prime tout. De mise en scène, il ne peut guère être question. Il n'y a donc pas grand-chose à dire de ce dernier film, qui suit avec une assez grande fidélité le roman de Nevil Shute, dont j'ai parlé ici même il y a quelques mois à l'occasion de sa réimpression au Livre de Poche (1). Curieusement, les deux traitements, littéraire et cinématographique, reposent sur le même vice fondamental : un sujet prêtant au grandiose et au tragique se trouve édulcoré parce qu'enrobé dans une forme trop traditionnelle, très essoufflée en même temps que très pesante. J'ai déjà écrit que le défaut majeur du roman de Nevil Shute était ce ton de dignité assuré qui faisait ressembler les derniers jours de l'humanité à un thé anglais chez une douairière distinguée souffrant légèrement de ses varices sans vouloir l'avouer... Il faut reconnaître que cette tendance à l'éludation est presque totalement absente du film, et cela accroît notablement sa crédibilité, donc sa puissance de choc. Mais, les trois quarts du film étant axés sur des dialogues filmés en gros plans ou en plans moyens, il aurait fallu forcer sur le côté « na-

(1) Mais avec une erreur de date : ce n'est pas en 68 mais en 58 que ce livre fut traduit en français.

turel » des répliques pour ne pas trop faire sentir leur aspect forcément didactique ; il aurait fallu aussi « libérer » suffisamment les acteurs pour qu'ils aient vraiment l'air de vivre en situation, et qu'à travers eux nous soyons vraiment concernés.

Il fallait, de cette fiction, faire un film « documentaire ». Bref, quitte à prendre un Kramer, opter pour Robert, plutôt que pour Stanley... (1). Mais on ne refait pas un film sur le papier, surtout avec douze ans de recul. Et s'il faut le juger sur ce qu'il est, on doit convenir que Stanley a fait un travail plus ou moins satisfaisant suivant les séquences... Pour un monologue saisissant de Fred Astaire sur l'inéluctabilité de la mort par rayonnement, pour une scène pathétique entre Anthony Perkins et sa jeune femme qui ne comprend pas qu'on puisse donner une pilule mortelle à son bébé, combien de baisers inesthétiques sur fond de violons ! (2) Quant aux acteurs eux-mêmes, une fois admis que ce sont de grandes figures hollywoodiennes, et qu'on les reverra frais et dispos dans d'autres films (il est très caractéristique de noter que ce sont bien les noms des acteurs qu'on retient, et non ceux des personnages qu'ils incarnent), ils ont chacun un rôle bien adapté à leur personnalité physique. Gregory Peck a suffisamment de lourdeur et de gaucherie pour passer sans peine pour un officier de marine américain ; Ava Gardner est toujours splendide et émouvante, surtout avec un petit coup dans le nez ; Perkins incarne bien la faiblesse et l'indécision du jeune Peter, tandis que Fred Astaire, dont ce fut le seul rôle dramatique, donne à son personnage de savant désabusé une sorte de gouaille dans l'amertume tout à fait dans le ton.

Mais c'est surtout dans les extérieurs — trop rares — que le film de Kramer porte le mieux, à cause de la nécessaire visualisation de ce monde qui meurt et qui, sans eux, eût été trop abstrait ; on a déjà souligné les saisissantes vues de San Francisco vidé, avec ses rues grimpantes figées, mais l'entrée du sous-marin dans la baie morte entourée de collines rongées par une brume basse, ou cette immense file de gens attendant, le long de la grille d'un hôpital de Melbourne, la pilule décisive, sont aussi des séquences qui ont un poids certain.

Ce film, donc, vaut surtout par son message (même s'il est mille fois ressassé, il ne le sera jamais assez), et c'est bien ainsi que l'entendait Kramer, en choisissant comme dernier plan la banderole d'une réunion de l'Armée du Salut, flottant dans le vent et lançant aux acteurs morts du film terminé et aux spectateurs vivants qui vont se lever de leur siège : « FRERES, IL EST ENCORE TEMPS. »

Je crois qu'à cause de cela, il n'était pas tout à fait inutile de revoir cette œuvre, même si elle reste, sur le plan purement cinématographique, assez insatisfaisante. Ce n'est pas de toute façon pour sa mise en scène qu'elle gardera une place dans l'histoire du cinéma, plus particulièrement dans l'histoire de la politique-fiction au cinéma. Comme le signalait un chroniqueur TV, **Le dernier rivage** peut en quelque sorte être considéré comme la suite de **Docteur Folamour,** diffusé sur la première chaîne un mois plus tôt... Je n'ai pas rendu compte ici de ce dernier film, et je plaide coupable, tout en avouant qu'il me semblait que le film de Kubrick était trop connu, et qu'on en avait trop parlé, et très bien, par ailleurs, pour que j'aie pu trouver encore quelque chose d'original à dire à son sujet. Je signale cependant en passant que je considère **Docteur Folamour**

---

(2) Robert Kramer, jeune réalisateur américain, auteur de **In the country, The edge** et **Ice.**

(3) C'est Godard qui, après **A bout de souffle,** déclara qu'il ne filmerait plus jamais de baiser en gros plan... Il a tenu parole, pour le plus grand bien du cinéma, et sans pour autant cesser de parler d'amour.

comme un très grand chef-d'œuvre qui, avec ce doublé fabuleux qu'est **2001,** place naturellement Kubrick au tout premier rang des cinéastes de notre temps. Mais, si l'on veut bien se placer un moment en dehors des critères traditionnels de la critique de ciné-club, on s'apercevra que, sur tous les films de politique-fiction exploités jusqu'à ce jour, un grand nombre d'entre eux forment une chaîne, une « histoire » logique et suivie, qui part de la menace de la guerre ou de ses causes possibles (**Sept jours en mai**), pour aboutir à l'effort de quelques survivants pour subsister après le conflit (**Five**). C'est dans cette optique, je crois, qu'on doit les considérer, sans trop se préoccuper de savoir lesquels sont meilleurs que les autres : car cette constance dans l'inspiration indique bien que le problème numéro un de notre époque (et ce depuis vingt-cinq ans) est la menace d'un conflit nucléaire. Cet afflux de films d'avertissement, ou de messages clairs ou voilés, vient d'une situation planétaire précise, celle d'une crise permanente. A partir de là, il ne s'agit plus de parler fiction, mais politique.

Ce qu'en d'autres lieux...

Jean-Pierre ANDREVON

LA SCIENCE-FICTION SUR LE PETIT ECRAN ET A FRANCE-CULTURE

Les amateurs de science-fiction qui ont la curiosité de regarder chaque semaine avec attention les programmes de radio et de télévision, auront pu cocher avec surprise et intérêt trois émissions se rapportant à leur genre de prédilection : côté TV, un **Post-Scriptum** de Michel Polac, diffusé le lundi 8 février vers 22 h 15 sur la deuxième chaîne ; côté radio, une série de deux émissions préparées par Frédéric Christian et diffusées sur France-Culture le lundi 15 février et le mardi 8 mars à 22 heures. Voilà donc une ouverture qui méritait amplement d'être signalée, pour ce qu'elle peut promettre de continuité. Il n'est pas question ici de faire une critique sévère de ces émissions, étant entendu que nos lecteurs les ont suivies ou non : dans le premier cas, ils auront pu juger par eux-mêmes ; dans le second, il me semble inutile de trop s'étendre sur ce qui n'est, j'espère, qu'un petit début.

Je passerai rapidement sur les deux émissions de Frédéric Christian, qui pourtant possédaient un matériau de base assez considérable, en l'occurrence des interviews de personnalités diverses recueillies soit à Paris, soit, en août 1970, à la convention de Heidelberg. On y entendait notamment René Barjavel, qui a toujours le secret de belles phrases du genre : « La SF pousse l'homme vers l'ouverture de la caverne et lui montre le ciel... », entouré de Robert Kanters, Gérard Klein, Stefan Wul et, pour la partie contestation, Jean Dutourd, fort à sa place ici comme ailleurs pour dire, par exemple, que « la SF s'occupe de choses qui n'existent pas », qu'elle traite d'un « monde sans Dieu », etc.

De Heidelberg, nous parvinrent les voix de Forrest J. Ackerman, de John Brunner, de Poul Anderson, ainsi que de quelques fans européens, dont Jacqueline Osterrath, qui nous donnèrent quelques échos de la SF vivant à l'heure planétaire. Tout aurait donc été pour le mieux, si les responsables de l'émission ne s'étaient cru obligés de lui donner une coloration « SF » en entrelardant chaque intervention de bruits bizarres et d'échos sonores qui finissaient par noyer le tout dans un déluge

assourdissant du plus curieux effet, mais qui ne servait pas la clarté. Les interviews étant d'autre part laminées en tranches fines servies parcimonieusement, le tout arrivait à ne faire plus qu'un puzzle dont il eût été bien difficile à quelqu'un non averti de rassembler les morceaux épars. Cette virtuosité du montage était donc bien nuisible : car, si un habitué de la SF pouvait y retrouver ses petits, je me demande ce qu'un novice (à qui l'émission était en principe destinée) a bien pu y pêcher. Recommandons par conséquent à l'équipe de Frédéric Christian pour la prochaine fois, s'il y en a une, un peu plus de calme et de sobriété.

C'est un reproche finalement similaire (même si les raisons en sont dissemblables) que je ferai à l'émission télévisée de Michel Polac : présenter en vrac, en hâte et dans la confusion, un domaine immensément vaste à un public qui, dans son ensemble, l'ignore totalement. Si le **Post-Scriptum** spécial SF était bien destiné à l'information de ceux qui ne connaissent pas cette branche de la culture universelle, gageons qu'il n'aura pas convaincu grand-monde. Pour informer d'abord, pour convaincre ensuite, il faut, je crois, un rien de didactisme et de clarté. Or, on sait que le credo de Michel Polac (très défendable en soi) est de faire « naturel », « décontracté ». On assemble donc sur des bancs de classe une vingtaine de spécialistes et amateurs, on assoie entre eux, sur leurs charmantes fesses, quelques femmes-objets qui sont là pour l'œil du mâle lubrique qui est encore à l'écoute à 22 heures probablement parce qu'il n'a rien à tripoter chez lui, et on soumet à cette digne assemblée trente ou quarante livres à disséquer, le tout en trois quart d'heure de temps. C'est évidemment un peu bref, et je défie quiconque n'étant pas un habitué de la SF d'avoir retenu un seul des titres qui ont défilé ce soir-là, avec des commentaires du genre de : « Pal mal », « Mieux que le précédent », etc.

Mais le plus grave était que le meneur de jeu lui-même, je veux parler de Michel Polac (très sympathique au demeurant, comme diraient nos amis de **Pilote**), présenta son émission d'un air maussade, en disant qu'il n'aimait pas la science-fiction et que, chaque fois qu'il avait essayé d'en lire, le livre lui était tombé des mains. Voilà qui n'était pas une très bonne entrée en matière ; pourquoi vouloir présenter quelque chose que l'on n'aime pas ? Personne ne l'y obligeait, je suppose... Le ton étant donné, on put alors assister à quelques joutes oratoires brouillonnes entre Robert Kanters, qui parla de « littérature de boy-scout », et Jacques Goimard, qui lui demanda alors pourquoi il en publiait ; entre Sternberg, qui n'en lisait plus depuis quinze ans, et Michel Demuth, qui avait l'air de se demander ce qu'il faisait là. Bref, et quelles qu'aient pu être les bonnes ou mauvaises raisons des participants, personne n'avait le temps ni l'occasion de les exprimer clairement, et tout resta au niveau du schématique et de l'informulé.

La seule note positive était la présence impassible mais savante de Claude Chabrol, grand amateur du genre, qui ne se départit de son rôle d'arbitre que pour demander à un jeune sociologue, qui traitait la SF de bourgeoise parce qu'elle ne remettait pas en cause la famille, si les chiens de **Demain les chiens** étaient, à son avis, bourgeois... La séance fut clôturée par François Le Lionnais, qui essaya de dire dans le brouhaha général que la SF était si diverse qu'elle devrait pouvoir satisfaire tout le monde. Nous en resterons là nous aussi, constatant toutefois que, même en se voulant décontracté, filmer une conversation de bistrot n'est peut-être pas la meilleure des choses pour faire avancer la connaissance de la SF par le canal du petit écran...

Jean-Pierre ANDREVON

Tribune libre

Il faudra faire un jour une étude littéraire du **Courrier des lecteurs de Fiction.** On s'apercevra sans doute que, tout comme l'œuvre de Philip K. Dick, il a ses thèmes récurrents. Certains sont de nature à exercer une pression sur la rédaction de la revue (pour ou contre le fantastique, les auteurs français, les romans à suivre, etc.). D'autres apparaissent plus oiseux, parce que les camps opposés sont de même force ou que le problème posé, de par la nature des choses, ne peut recevoir de solution définitive. Ainsi en va-t-il des dessins de couverture, de Klein, de l'érotisme ; et aussi de la politique, abordée à deux reprises (une fois de plus !) dans le **Courrier des lecteurs** du numéro 205 (1).

Notre bien-aimé rédacteur en chef (que le Très-Bas l'ait en sa sulfureuse garde !) publie généralement les lettres de lecteurs sans aucun commentaire. Cette politique du silence a parfois son prix : la lettre de M. Héricault se suffit à elle-même, et toute riposte en gâcherait la pyramidale beauté. Mais la lettre de Mme Bedouret pose plus sereinement des problèmes beaucoup plus graves, et je regrette qu'elle n'ait pas entraîné de mise au point officielle ; ici le mutisme de la rédaction ne peut qu'entretenir le doute chez le lecteur de bonne foi. Je me hasarde donc à répondre à titre purement personnel, mais en espérant que les éclaircissements donnés contribueront à dédramatiser pour un temps la controverse (en attendant la prochaine génération de lecteurs).

Pour ma part, j'accueille comme pain bénit tout ce qui me permet de mieux connaître mes auteurs préférés. Leurs attitudes politiques m'intéressent donc tout autant que le reste. Il ne me déplaît pas de savoir que Poul Anderson (un écrivain que j'admire) est un réactionnaire ; je crois même que je ne l'en comprends que mieux. Et j'ajoute, puisqu'il le faut, que ces considérations ne sont pas pour moi des critères de qualité : mes positions politiques sont fort éloignées des siennes. S'il y a là une contradiction, eh bien, tant pis, je l'assume ; j'y ai d'ailleurs puisé des idées (il arrive que les contradictions soient fécondes) pour une introduction à l'une de ses nouvelles (numéro 195), laquelle introduction roule entièrement sur des problèmes politiques, encore que ni le mot **fasciste** ni le mot **réactionnaire** n'y soient prononcés. La politique n'est pas seulement une question de mots.

Mme Bedouret pourrait aussi se reporter au numéro 175 de **Fiction** : on y trouve le texte de deux pétitions — l'une pour, l'autre contre la présence américaine au Vietnam — avec la liste abrégée de leurs signataires. Voilà de la politique caractérisée. Elle n'en avait pas moins, je pense, sa place dans notre revue : 1° parce que la science-fiction américaine est fortement agitée par le drame du Vietnam, et que les lecteurs français perdraient beaucoup à ne pas le savoir

(1) Avec les réponses du « camp opposé » dans le **Courrier des lecteurs** du numéro 208.

(combien de nouvelles, dans la production récente, ne se comprennent que comme des allégories de la guerre !) (1) ; 2° parce que les deux listes de signataires sont très éclairantes et permettent, sur un problème simple, de mieux situer les différentes tendances de la SF. La note précisait que **« les partisans de la première motion sont principalement les auteurs de la « vieille garde » et les écrivains** d'heroic fantasy **et de** space opera, **et ceux de la seconde les auteurs de la nouvelle vague (auxquels se sont joints quelques « anciens » illustres, comme Asimov ou Leiber) ».** Autant l'avouer : c'est moi qui avais inspiré ce commentaire. Si incomplet soit-il (il y avait beaucoup plus à tirer de ces deux listes), il n'en représentait pas moins pour moi un pas en avant dans cette connaissance de la science-fiction à laquelle je suis fermement attaché.

A propos de cette pétition, savez-vous, Mme Bedouret, que vous avez justement mis le doigt sur une inconséquence du texte d'Andrevon ? **La vague montante,** dont les « vérités », selon lui, sont « loin d'être réactionnaires », est une nouvelle de Marion Zimmer Bradley ; je me reporte au numéro 175 et j'y lis que cette lectrice de Marcuse a signé la pétition favorable au maintien des Etats-Unis au Vietnam ! Vous voilà en droit de reprocher à Andrevon, non pas de s'intéresser de trop près aux problèmes politiques, mais bien de les survoler d'un peu trop haut. Cette bévue de l'adversaire vous aidera-t-elle à vous convaincre qu'il n'y a rien de pire que les confusions et les méprises, et que mieux connaître la SF, c'est un bon moyen pour mieux l'aimer ?

Mais peut-être cette polémique ne fait-elle que raviver à sa manière le malentendu originel qui sépare les lecteurs et les critiques. Il est facile et reposant de lire une nouvelle ; il est plus fatigant d'écrire un article, et l'on s'y engage davantage. Le lecteur peut se réfugier dans la science-fiction pour échapper à une vie quotidienne **« envahie par les opinions des uns et des autres »** (M. Héricault dixit) ; le critique (2) ne se réfugie pas dans la science-fiction, il s'y déploie, il s'y affirme, il s'y révèle — et il finit toujours par y parler un peu de lui. Pas autant qu'un auteur, certes, mais un peu tout de même. Et d'autant plus maladroitement parfois qu'il n'a pas encore appris à enrober sa pensée dans de savantes confitures. Certains lecteurs au fond le savent bien, qui s'essaient à la critique dans le cadre... du **Courrier des lecteurs** !

Mais songez que **Fiction** a bientôt vingt ans d'âge. Une nouvelle équipe critique y a fait ses débuts, avec les Fontana, les Chambon, les Andrevon, les Thaon, d'autres encore. Croyez-moi, les bons critiques de science-fiction ne sont pas si faciles à trouver. Vous reprochez à tel d'entre eux sa tendance au « bourrage de crâne » ? Mais vos lettres emportées prouvent bien, Mme Bedouret, que vous n'êtes pas femme à vous laisser bourrer quoi que soit par mégarde. Alors, laissez donc à nos critiques cette petite part de liberté (bien petite, en vérité : la simple liberté de dire ce qu'on a envie de dire) sans laquelle, j'en suis sûr, ils n'éprouveraient plus aucun plaisir à faire ce foutu métier. Leurs papiers ne s'en liront que mieux, vos lettres n'en seront que plus incisives, et tout le monde y trouvera son compte.

Jacques GOIMARD

---

(1) Il est même paru une anthologie de nouvelles de SF sur la guerre compilée par James Sallis : **The war book,** Londres, Rupert Hart-Davis (et Panther pour l'édition de poche).

(2) Sauf celui qui n'écrit que pour gagner sa vie. Mais nous n'en sommes pas là à **Fiction** (hélas !).

Dépôt légal : 2e trimestre 1971 — Le gérant : D. Domange
Imprimeries Riccobono - 83 Draguignan